

**Discours anatomiques. ... Avec des reflexions sur objections qu'on luy a faites contre sa maniere de raisonner de la nature de l'homme, et de l'usage des parties qui le composent. Et cinq lettres du mesme auteur, sur le sujet de son livre / [Guillaume Lamy].**

**Contributors**

Lamy, Guillaume

**Publication/Creation**

Rouen : Jean Lucas, 1675.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/e38v9g8n>

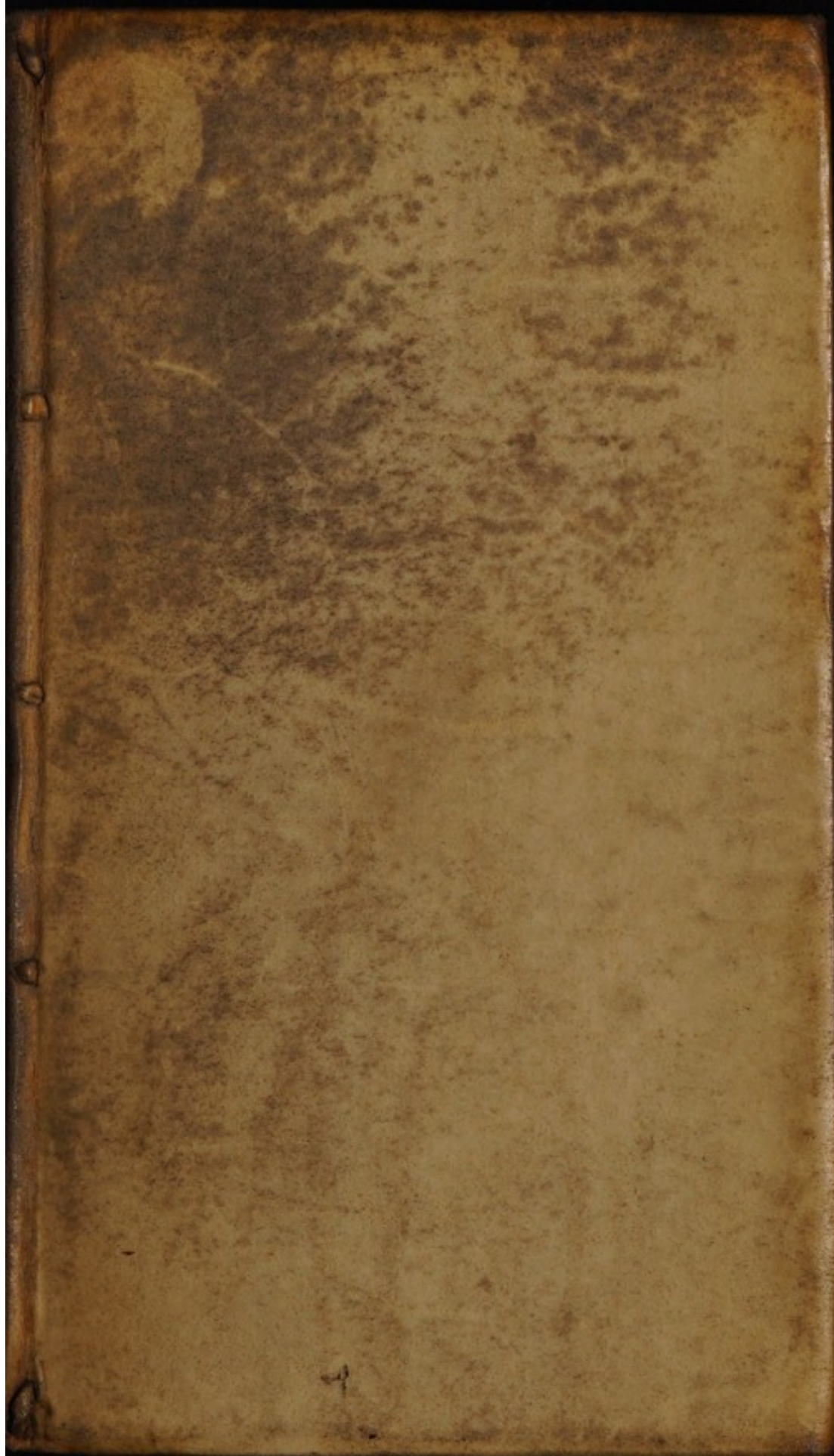
**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>





DISCOURS  
DE M.  
LAMY









*Libr. v. 28. Anst. 1884.*

*6.18.*

*XIII*

*Ac*

*32*

*29*

MEDICAL SOCIETY  
OF LONDON



ACCESSION NUMBER

PRESS MARK

LAMY, Guillaume



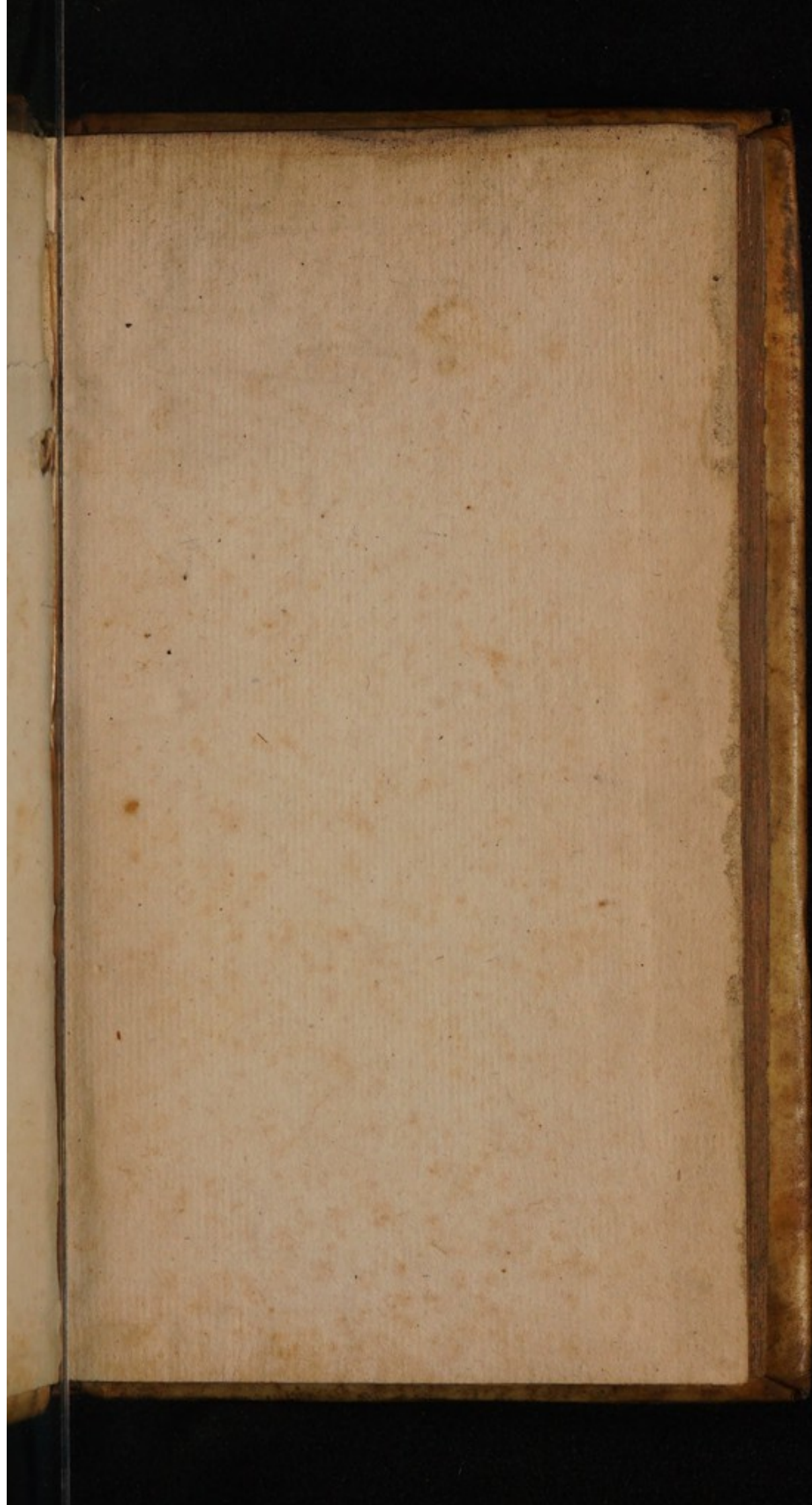
XIII

65501/A

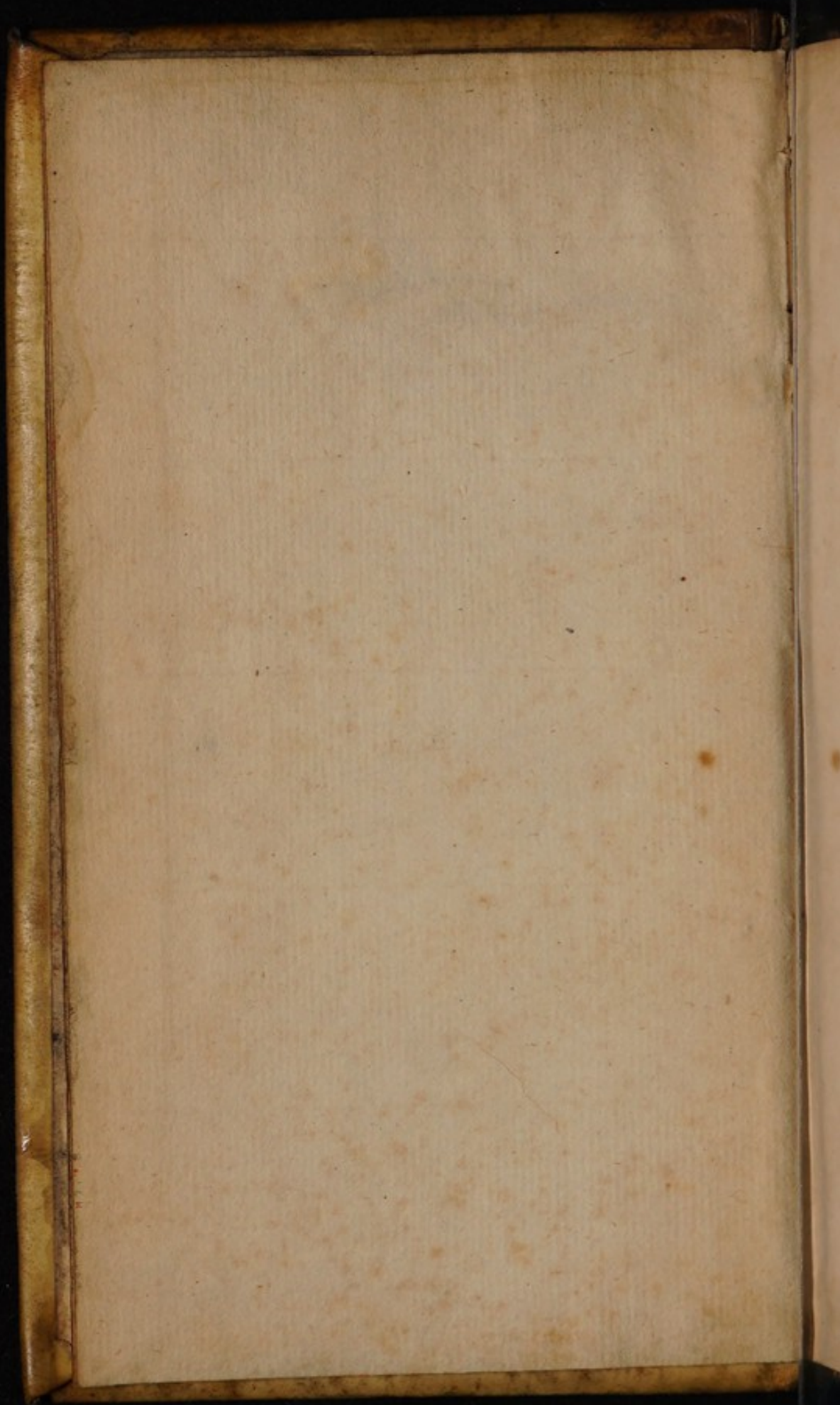
Ac

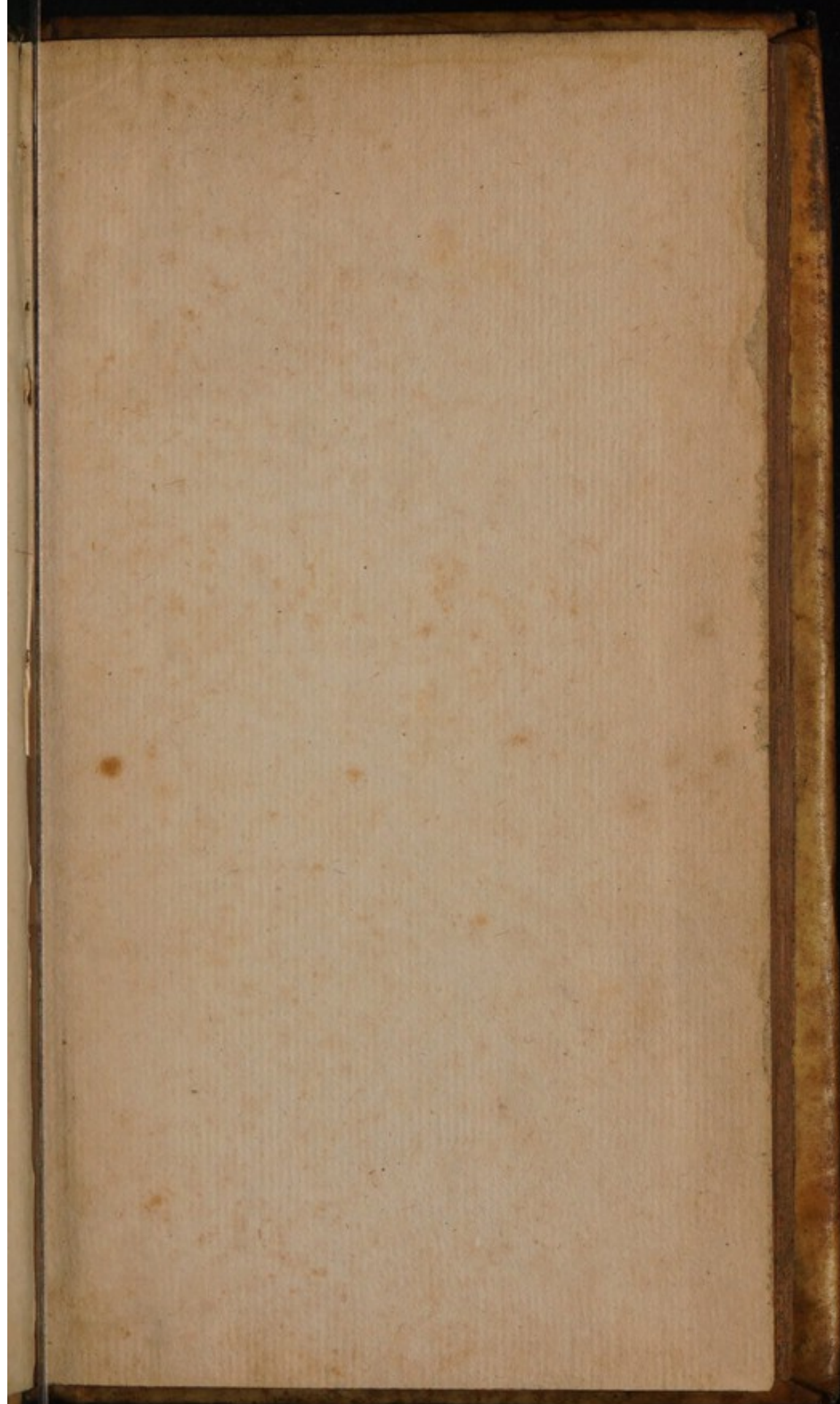
32



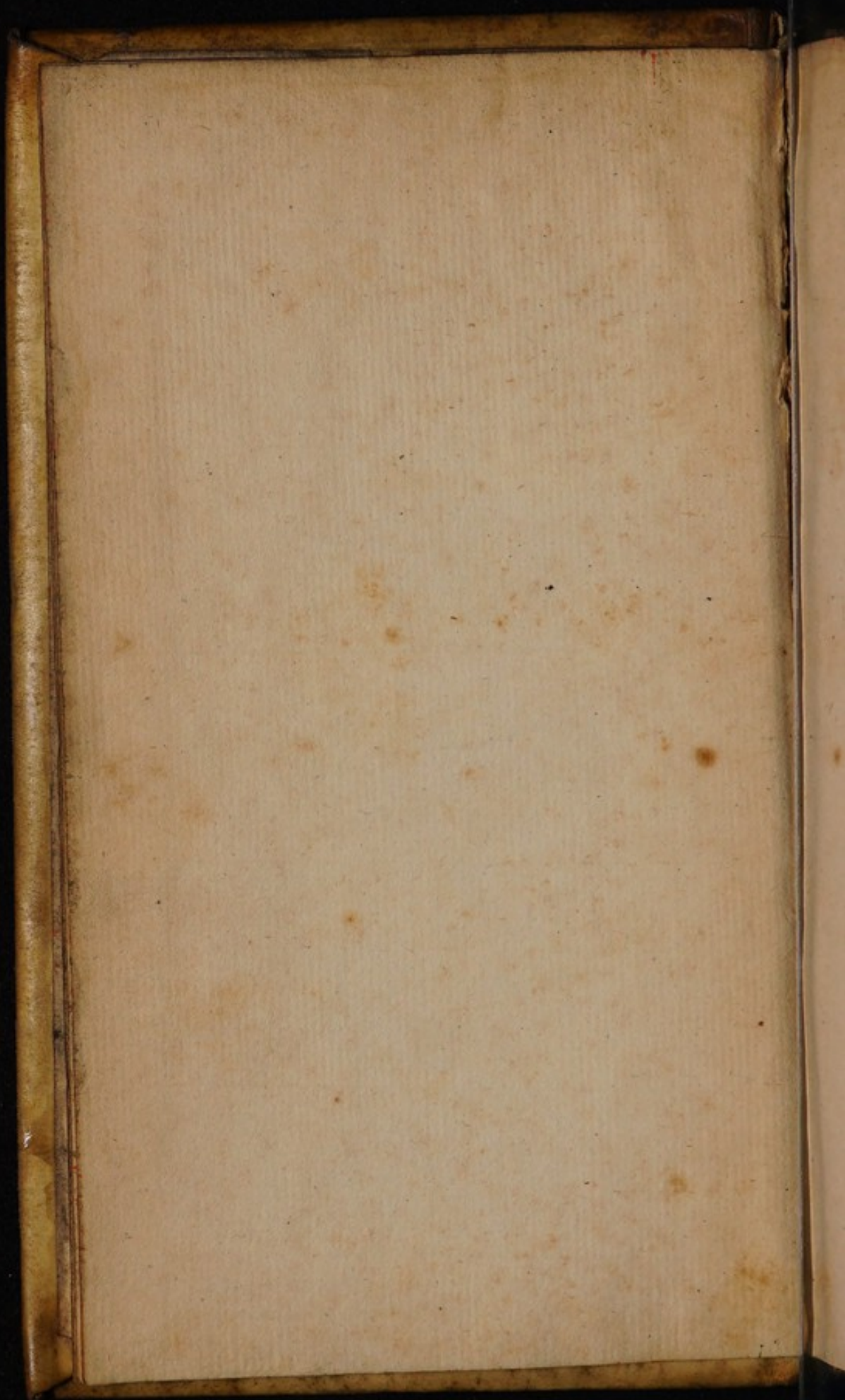




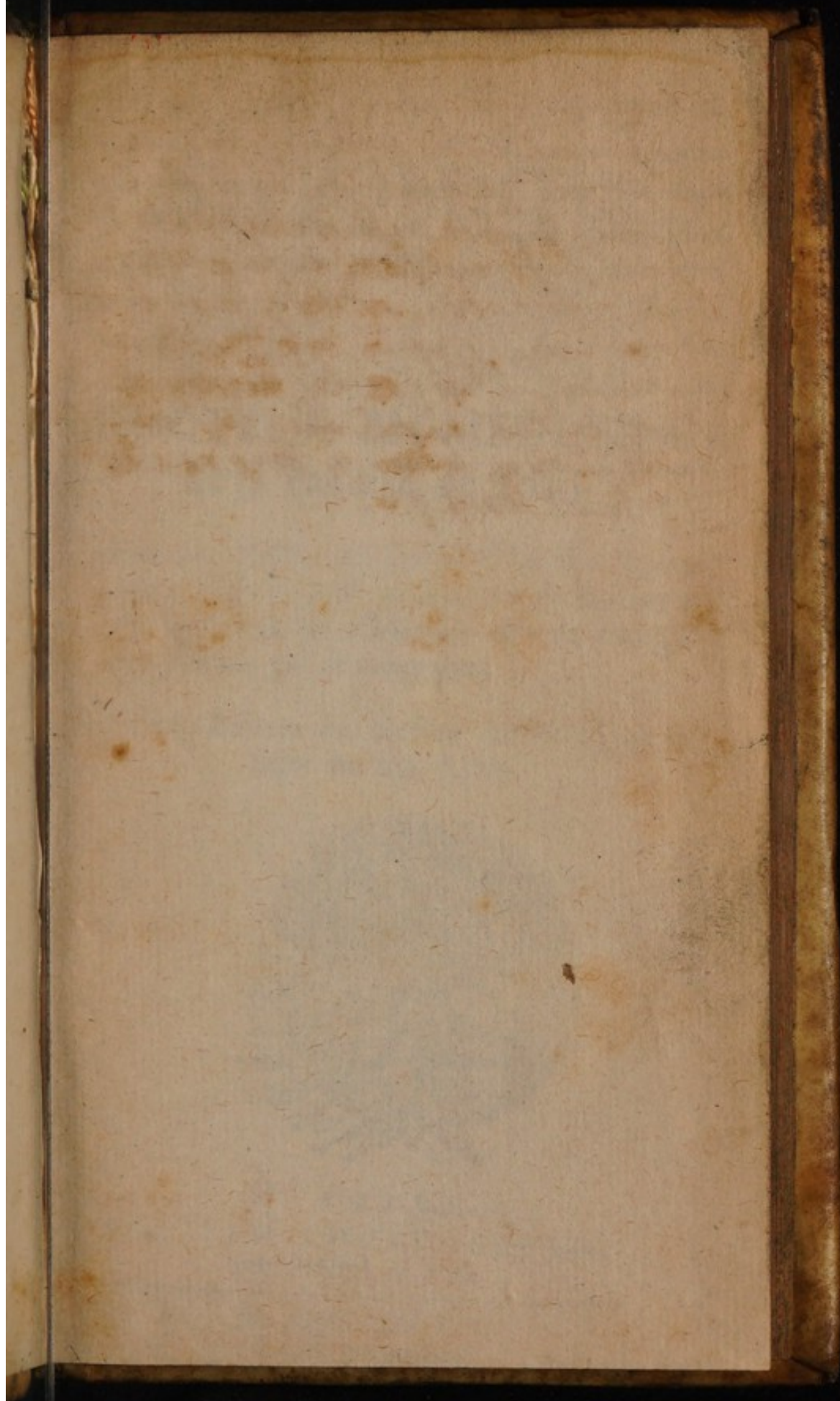












le hazard qui fit tomber mes discours  
anatomiques & mes reflexions entre les  
mains d'une personne, qui les a donnez  
au public, sans mon consentement, m'oblige  
par une suite necessaire de faire ceponse  
à une dissertation, qu'on a faite contre  
cet ouvrage p. G. Lamy, dans l'application  
mechanique & Physique des fonctions de  
l'ame sensitive, imprimée avec trois autres  
traitez du même auteur à Paris en 1678.  
12<sup>e</sup> Part. 1. Chap. 1. p. 2.



DISCOURS  
ANATOMIQUES

DE *Thomas*

M<sup>R</sup> L A M Y;

DOCTEUR EN MEDECINE  
de la Faculté de Paris.

*Avec des Reflexions sur les Objections qu'on  
luy a faites contre sa maniere de raisonner  
de la nature de l'Homme, & de l'usage  
des parties qui le composent.*

Et cinq Lettres du mesme Auteur, sur le  
sujet de son Livre.



A R O V E N,

Chez JEAN LUCAS, rue aux Juifs,  
prés l'Hôtel de Ville.

---

M. DC. LXXV.

*Avec permission.*



ANATOMY  
DE  
M. J. A. N. Y.  
DOCTEUR EN MÉDECINE  
de la Faculté de Paris.

THE ANATOMICAL SOCIETY OF LONDON.

Notre très Révérend Père les Obédiens  
ont à Paris contre la doctrine de l'Anatomie  
et la doctrine de l'Anatomie de la Faculté  
de Paris qui le compèlent.

Et c'est l'avis de notre Anatomic, la  
digne de son Livre.



ROBERT  
CHAS. J. LUCAS, M.D.  
F.R.S.E.

M. D. C. LXXX.





DE QUELLE MANIERE  
une personne qui voyageoit  
a trouvé ces Discours.



E sortis de Paris, il y a quel-  
que temps pour aller à mon  
Prieuré, qui en est éloigné  
d'environ cent lieues; & la  
nuit m'ayant surpris la troisiéme jour-  
née, je fus obligé de descendre dans une  
Hôtellerie, où je n'avois jamais logé,  
quoy que j'aye fait plusieurs fois ce  
chemin. Apres m'estre fait débiter,  
& avoir donné ordre à mon Laquais  
d'avoir soin de mes chevaux, je de-  
manday à l'hoste s'il y avoit quelque  
honneste homme avec qui ie pusse sou-  
per, parce que ie n'aimois pas à manger  
seul. Si vous ne pouvez prendre vos



repas sans compagnie, répondit-il Mon-  
sieur vous courez risque de ne manger  
d'aujourd'huy, car il n'y a icy autre  
honneste homme que moy. Il me parut  
de belle humeur, autant qu'un homme  
de sa condition le pouvoit estre; cela  
fit que ie l'engageay à me tenir com-  
pagnie, & à en user avec moy comme  
avec un de ses comperes. Ie fis porter du  
feu dans une chambre, & j'achevay mon  
Breviaire durant qu'on preparoit le sou-  
per; on servit, nous nous mîmes à ta-  
ble; ie fis boire à mon Hoste son vin tout  
pur, afin d'augmenter sa gayeté; il me  
fit cent contes, dont ie riois tantost,  
parce qu'ils estoient risibles, & tantost  
parce qu'ils estoient ridicules. Enfin,  
comme les gens de ce caractere s'épuî-  
sent facilement, ou pour le moins de-  
viennent fatiguans, faute de discerner  
ce qu'ils doivent dire; pour prendre un  
autre divertissement, ie luy demanday  
s'il sçavoit le Piquet, il dit qu'oüy,  
mais qu'il n'avoit point de cartes, &



qu'il valoit mieux boire que joüer.  
Moy qui ne voulois pas faire débauche,  
ie refusay la proposition, & le priay de  
me prester un Livre s'il en avoit, il  
me presenta ses Heures, croyant que je  
voulois prier Dieu; mais ie luy dis qu'il  
faloit un Livre pour me divertir; Ie n'ay  
rien autre chose, repartit il, si vous ne  
voulez lire des Sermons qu'un Cordelier  
oublia l'autre iour icy; il me semble  
que i'ay vû en regardant ce que c'étoit  
qu'ils sont encore plus beaux que ceux  
de nôtre Curé. Il dit que nous ressusci-  
terons avec des aïles, & c'est bien rai-  
sonner: car quel moyen d'aller iusqu'au  
Ciel si nous n'avons des aïles pour y  
voler. Ce plaisant Discours me donna la  
curiosité de voir ces pretendus Sermons,  
qu'il alla me querir. Ie pensay mesme  
qu'un Sermon seroit un remede propre à  
m'endormir, ou que s'il estoit bien fait,  
il pourroit m'instruire & me divertir.  
Quand mon Hoste fut de retour, il me  
presenta un assez grand nombre de ca-



hiers roulezz, dont la pluspart tomberent  
à terre en les défaisant; mon Hoste les  
ramassa promptement, disant que cela  
luy serviroit à mettre du poiivre & du  
clou de girofle, si le Cordelier ne les re-  
demandoit. Durant ce temps-là, j'avois  
jetté les yeux sur le commencement du  
cinquième Discours, qui a un Texte  
comme un Sermon; mais qui est pris  
d'un Poëte, & non de la Sainte Escri-  
ture. Cette maniere de prescher me sur-  
prit, & dans la préoccupation où j'estois,  
je crûs apres avoir lû une periode, que  
c'estoit un Sermon pour la Feste des  
Morts qui aprochoit, ie lûs encor cinq  
ou six lignes sans me détromper: mais  
enfin ie vis avec une surprise extrême,  
& un ris que ie ne pus retenir, que sur  
le raport de cet idiot, je m'étois d'abord  
abusé! ie pris les autres cahiers, & ie  
connus facilement que c'étoient des Dis-  
cours Anatomiques faits par un hom-  
me, dont l'esprit me paroissoit n'estre pas  
du commun; j'en fus fort aise, & ie  
voulus



voulus les lire avec attention, car j'aim  
me passionnément la Physique. Avant  
pourtant de congédier mon Hôte, ie luy  
demanday ce qui luy avoit fait croire  
que c'étoient là des Sermons. C'est, repli-  
qua-il brusquement, qu'ils parlent de  
Dieu & des Saints. Et de quels Saints,  
luy dis-ie? de Saint François, répondit-  
il, Patron des Cordeliers. Je n'ay iamais  
vû dans la Vie des Saints, que mon Pere  
m'a fait lire quand i'étois icune, ce qu'on  
dit là de luy. Et qu'en dit-on, poursui vis-  
je? on assure qu'il sçavoit danser, chan-  
ter iouer de la fluste, & ranger une  
Armée en bataille. Je ne pûs m'empes-  
cher de rire, en donnant le bon-soir à mon  
Hôte pour avoir le loisir de lire en re-  
pos. Il est certain que le plaisir que ie  
prenoïs en lisant cet Ouvrage, m'enga-  
gea à continuër jusqu'à deux heures  
apres minuit, que ie me couchay, plutôt  
parce que la chandelle me manqua que  
par envie de dormir, car ie n'eus point du  
tout de commerce avec le sommeil. Je



passay le reste de la nuit à réfléchir sur ce  
que j'avois leu, & je loüay mille fois  
le hazard qui m'avoit fait tomber en-  
tre les mains un Ouvrage si rare. Le  
iour estant venu mon Laquais vint  
m'habiller, & m'avertir qu'il falloit  
partir pour arriver de bonne heure au  
giste, puis que ie ne voulois point mar-  
cher la nuit. Il falut déiigner avant de  
monter à cheval, & ie voulus encor que  
mon Hoste fust de la partie: il me de-  
manda si j'avois trouvé les Sermons  
beaux. Je repartis qu'ils étoient un peu  
extraordinaires, que ie les lirois tous s'il  
vouloit me les laisser. & que j'aimois  
mieux payer ma dépense en telle manie-  
re qu'il y eust dequoy pour avoir du pa-  
pier où il pnt mettre ses Espiceries. Il  
répondit qu'il me les laisseroit fort vo-  
lontiers, qu'il ne se soucioit guere du  
Cordelier, qui peut-estre sçavoit ses Ser-  
mons par memoire, puis qu'il n'étoit pas  
venu les chercher depuis dix iours qu'il  
les avoit oubliez. Je le laissois à dessein



dans l'erreur où il estoit, que c'estoient les  
Sermōs d'un Cordelier, & feignois seule-  
mēt de m'en vouloir divertir, sās en faire  
grand cas, de peur d'avoir plus de peine  
à les obtenir. Je fus fort ioyeux de la fa-  
cilité que j'avois trouvée à les empor-  
ter. Je payay mon Hôte fort grassement,  
& luy promis de descendre toūiours chez  
luy quand ie marcherois sur la route. En-  
fin ie luy dis adieu, & me mettant à  
cheval ie fis ce que ie pus pour arriver  
au plûtost au lieu où ie voulois coucher.  
L'impatience d'achever de lire me fai-  
soit voler. I'estois demeuré aux Resle-  
xions, que ie lus toutes avant le souper,  
& quand ie remarquay les Obiections  
que les Docteurs avoient faites contre  
les Discours, ie crus que l'Hoste chez qui  
ie les avois heureusement trouvez, estoit  
un Docteur, puis qu'il détachoit aussi  
bien qu'eux des propositions hors de leur  
sens, pour rendre ridicules des pensées  
tres iustes & tres bien raisonnées. Il fa-  
lut dans cet instant me mettre à table,



parce qu'on avoit servi. Je ne fis que rê-  
ver durant le souper. J'avois une passion  
extraordinaire de sçavoir le nom de  
l'Authheur pour luy rendre son Livre,  
qu'il témoignoît avoir dessein de faire  
imprimer, afin d'aquerir sa connoissance  
par ce petit service, & de meriter dans  
la suite son amitié, par tous les moyens  
propres à l'obtenir. J'eus quelque esperan-  
ce de le pouvoir découvrir dans des pa-  
piers qui me restoient à lire, & qui sem-  
bloient ployez comme des Lettres. Après  
avoir donc achevé de souper j'en ouvris  
une, & regarday si elle estoit signée; ie  
fus surpris avec ioye quand j'y trouvay  
le nom de Monsieur Lamy, de qui j'a-  
vois cent fois entendu parler avec esti-  
me, & que j'avois eu la curiosité d'écou-  
ter aux Escoles de Medecine dans toutes  
les actions publiques qu'il a faites pour  
passer Docteur, où j'avois tousjours eu  
beaucoup de satisfaction. Mais ma ioye  
fut bien-tost éteinte par la lecture de ses  
Lettres; ie ne pus apprendre sans déplai-



sur l'injustice qu'on luy a faite, & ie conceus en mesme temps le dessein de le vanger malgré luy, en faisant imprimer tout ce qui m'est tombé entre les mains. D'abord donc que ie fus arrivé au lieu où ie devois seiourner, ie disposay le tout pour l'envoyer à un Imprimeur. J'ay crû qu'il valoit mieux mettre les Lettres au commencement qu'à la fin; on y verra toute l'Histoire de ce Livre, & on connoistra aisément que Monsieur Lamy l'avoit envoyé à un de ses amis, qui le luy renvoyoit avec toutes ses Lettres, comme il l'en avoit prié dans la dernière. Le Porteur l'avoit aparemment oublié dans l'Hôtellerie où ie l'ay trouvé pour le bien du Public, à qui ie pretens faire un assez grand present, quoy qu'il soit du bien d'autrui. De la maniere dont Monsieur Lamy parle dans ses Lettres, ie sçay bien qu'il me sçaura mauvais gré, s'il vient à me connoistre, de donner son bien contre son dessein. Mais c'est



un bien dont il est la source, & qui peut  
se communiquer sans qu'il le perde. Ce  
n'est pas là l'endroit par où ie l'offence  
le plus ; mais par les fautes d'impres-  
sion qui se sont glissées autant par ma  
négligence, que par celle du Libraire.  
Si Monsieur Lamy l'eust fait imprimer  
à Paris, il seroit sans doute fort correct,  
mais on voit bien qu'il s'est lassé d'en  
poursuivre l'impresion. C'est une chose  
étrange que dans un Royaume où les  
Corps sont en liberté, les esprits soient  
en servitude, & qu'on permette tous  
les jours d'écrire de nouveaux Romans,  
quand on défend d'imprimer de nou-  
veaux sentimens de Philosophie. S'ils  
portoient prejudice à la Religion, ou à  
l'Estat, il n'y auroit rien à dire: Mais  
celui-cy, qui loin d'estre contraire à  
l'Estat, peut luy estre fort utile par  
l'embellissement qu'il donne à la plus  
noble de toutes les sciences, pourquoy  
s'y opposer? est-ce qu'il offence la Re-  
ligion, comment le pourroit-on soutenir?



J'ay étudié en Sorbone , i'y ay mesme  
des degrez, & j'en serois Docteur, si  
l'on ne m'avoit refusé de me recevoir  
de la Maison, parce que ie sçay la Phi-  
losophie de Descartes. I'ay leu la plus-  
part des Philosophes, & i'assure de bon-  
ne foy qu'il n'y en a point qui donne  
une si belle idée de la Divinité que fait  
Monsieur Lamy, ny dont les sentimens  
soient plus soumis à la Foy Chrestienne.  
C'est avec une grande injustice qu'on  
le calomnie, & il est surprenant que  
l'on condamne un homme, d'abord qu'un  
esprit de travers, dont la raison est à  
bout, pour éviter le choc, luy impose  
fausseté d'avoir des opinions peu  
conformes à la Religion. Je m'emporte  
pour sa défense, parce qu'en verité on  
le persecute trop cruellement. Quel aveu-  
glement à ceux qui en France font pro-  
fession des Lettres, de laisser aux Estran-  
gers toute la gloire d'écrire de nouvel-  
les choses? où si l'on croit qu'il faille fai-  
re ainsi pour le bien de l'Estat. Pourquoi



ne pas défendre l'Imprimerie? car quelle  
nécessité ou quelle utilité d'imprimer des  
choses mille fois desja dites. Si les Ma-  
gistrats avoient connoissance de la ty-  
rannie que les faux Sçavans exercent  
contre les gens d'esprit, sans doute ils  
y mettroient ordre; ils ne souffriroient  
pas que ces ennemis du bon sens étou-  
fassent par leur ialousie, des Ouvrages  
qui pourroient augmenter la gloire de  
toute la Nation, & faire connoistre  
aux Estrangers que les François ne les  
surpassent pas moins en esprit qu'en va-  
leur. Les honnestes gens me seront obli-  
gez d'avoir mis au iour celui-cy mal-  
gré leur rage, & auront pour Monsieur  
Lamy toute l'estime qu'il merite. Pour  
moy ie voudrois avoir l'honneur de sa  
connoissance particuliere, pour l'assurer  
qu'il n'y a personne au monde qui ait  
plus d'estime pour luy que moy.





P R E M I E R E L E T T R E  
*écrite par Monsieur Lamy,  
à un de ses Amis.*



PRES avoir long temps differé, je veux enfin vous satisfaire, & je souhaite que les Discours que je vous envoie, vous donnent autant de plaisir que vous avez témoigné de passion pour les lire. Vous n'auriez pas si long temps languï dans l'attente de si peu de chose, sans les obstacles impréveus qu'on a opposez à mes desseins. Vous auriez vû cet Ouvrage imprimé il y a plus de quatre mois, si mes Ennemis n'avoient employé tout leur artifice pour l'empescher. J'en serois pourtant venu à bout malgré eux, si j'avois voulu en essuyer les fatigues, & si je n'avois preferé mon repos au chagrin que j'eusse pû leur donner par l'édition de mon Livre. Je voudrois, MONSIEUR, pour vous contenter entierement pouvoir vous redire en peu



*Premiere Lettre.*

de mots , pourquoy j'ay fait ces Discours d'une maniere si oposée à la commune; Pourquoy je pris ensuite le dessein de les faire imprimer , avec les Reflexions qui sont à la fin; de quelle maniere on a traversé ma resolution; & pourquoy enfin je l'ay abandonnée. Mais quand vous auriez assez de loisir pour lire une si longue Histoire, je n'aurois pas assez de patience pour la composer. Je ne pourrois mesme, sans douleur, vous faire ce recit, & sans rafraîchir la memoire de tant d'outrages qu'on m'a faits, & que je voudrois bien oublier. Eteignez donc, je vous prie, vòtre curiosité sur ce point; ou du moins moderez là jusqu'à ce que vous soyez à Paris, où vous m'épargnerez la fatigue d'écrire, & diminuerez le chagrin que m'apporte le ressouvenir des choses fâcheuses que je vous raconteray. Je suis, &c.





*S E C O N D E L E T T R E,*

*où l'on a retranché ce qu'il n'étoit  
pas necessaire de donner au  
Public.*



L semble que je suis obligé d'occuper le loisir que vous avez à la Campagne, & que vous me fassiez grace de recevoir en differents temps les choses que vous me demandez, sans que je vous les aye promises. Vous avez trouvé le moyen de m'y engager, & de chasser ma paresse, par l'entremise d'une personne à qui je ne puis rien refuser. C'est un artifice un peu malicieux pour obtenir ce que vous souhaitez, dont je ne puis pourtant vous sçavoir mauvais gré, parce que ie suis bien aise de donner tous les jours à \*\*\*\* de nouvelles preuves de la sincerité de mon zele \*\*\*\*\*. J'entreprends donc avec plaisir le recit que vous desirez; & je vais vous le commencer par la premiere partie.



*Seconde Lettre.*

Il y a environ un an que l'occasion se presenta de faire ces Discours sur un cadavre de femme, chez un Chirurgien assez connu dans Paris pour son adresse à disséquer. Il n'est point nécessaire de vous dire pourquoy je fus choisi; il suffit que vous sçachiez que je n'y pensois point, & que je n'y estois point préparé. On m'en avertit trois jours auparavant; de maniere que ie faisois chaque Discours la veille du iour qu'il le faloit reciter. Je fus quelque temps en doute si ie m'attacherois à l'exactitude Anatomique, ou si ie m'étendrois davantage sur l'usage des parties. Enfin ie pris ce dernier parti, parce que dans le peu de temps que j'avois, ma memoire seroit moins fatiguée, & que les Auditeurs devoient, ce me semble, estre tous satisfaits; puisque les curieux y pouvoient trouver quelque chose à leur goust; & que les jeunes Chirurgiens pouvoient y apprendre la disposition du corps, dans l'exacte démonstration qu'on faisoit de toutes les parties. Bien des gens qui ne sont capables, ny de faire un Discours purement Anatomique bien arangé, ny de faire un raisonnement sur les fonctions du corps, ont pourtant pris la liberté de blâmer mon choix, & de



*Seconde Lettre.*

dire qu'il falloit faire un dénombrement exact de toutes les moindres parties , puis qu'il y a beaucoup plus de travail. Cependant ie n'ay pas fait grand cas de leur censure. Il y a beaucoup plus de fatigue à porter un pesant fardeau, qu'à faire une montre. J'aimerois pourtant mieux estre habile Horloger, que fort Crocheteur. Tout le monde presque est capable de faire un Discours du nombre des parties qui composent le corps, d'enseigner leur situation, & de décrire leur figure. Il ne faut qu'avoir vû les dehors de la nature, & mesme il ne faut que copier les Livres. Mais pour expliquer les fonctions & les usages ; pour établir un principe, dont on doit prévoir toutes les consequences ; pour renverser ceux qui sont déjà receus, il faut penetrer le sein de la nature, & découvrir ses secrets les plus cachez.

M'étant donc confirmé dans le choix que ie jugeois le plus glorieux & le plus propre à un Medecin, qui doit estre bon Physicien. Je rapellay dans mon esprit toutes les Reflexions que j'ay autre fois faites sur la maniere commune de raisonner de l'usage des parties, & sur l'explication qu'on fait de toutes les fonctions. Je fis dessein de les



*Seconde Lettre.*

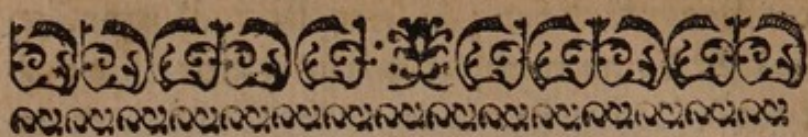
dire publiquement, pour voir de quelle maniere on les recevroit; & pour montrer au Docteur à qui ie m'adresse dans mes Discours, qu'il m'étoit facile de les établir & de les soutenir. Au lieu donc de suivre la methode des autres, ou d'encherir sur ce qu'ils ont dit touchant la prééminence de l'homme: j'ay voulu faire observer que par les purs dons de la nature, il n'est pas si élevé au dessus des animaux, comme il s'imagi-  
ne. Je m'étonne de la maniere dont la plupart ont reçu mes Discours; car si pour avoir prouvé que l'homme n'est point le maître de l'Univers, qu'il n'a d'empire sur les animaux, que celui que luy donne l'adresse ou la force; & que ces animaux ont même droit sur luy, & tous ensemble les uns à l'égard des autres. Si, disje, pour des propositions si veritables, & si aisées à reconnoître, ils ont passé de la surprise à la fureur: Que feroient-ils devenus si j'avois montré qu'il est naturellement plus difficile à l'homme de vivre heureux, qu'à tout le reste des animaux. Cependant on peut avec un peu de reflexion connoître cette verité. L'avarice & l'ambition, les plus ordinaires bourreaux de l'homme, ne troublent jamais le repos des bestes; les



*Seconde Lettre.*

maîtres fâcheux ; la nécessité d'apprendre des Arts, ne meslent point d'amertume à leurs plaisirs. Les Loix ny les Coûtumes ne prescrivent point de bornes à leurs amours ; Les procez & la perte des biens ne leur donnent point d'inquietude ; & la crainte de ce qu'elles deviendront apres leur mort, ne les trouble jamais. En un mot, par le nombre infini des fâcheux accidens à quoy l'homme est soumis, & dont il éprouve toujours quelques-uns, on peut reconnoistre qu'il est presque impossible qu'il vive un iour dans le bon-heur, au lieu que les animaux dont les desirs sont beaucoup moins vastes, ont tres peu de choses qui troublent leur repos. Vous pouvez, MONSIEUR, y faire reflexion dans vos deserts, & voir que la verité seule m'a fait parler, en attendant que ie vous envoie à mon premier loisir la seconde partie de mon recit. Je suis, &c.





*Troisième Lettre.*



Vous estes, MONSIEUR, encor plus impatient que ie ne suis paresseux, & vous devriez considerer que l'on n'est pas toujours en humeur d'écrire. Ce ne sont pas les loüanges que vous me donnez, qui m'engageront à vous faire réponse, mais la promesse que ie vous ay faite de satisfaire vostre curiosité. Il faut donc maintenant vous dire ce qui me fit prendre le dessein de mettre en lumiere les Discours que ie vous ay envoyez.

Dans le temps que ie les recitay, ie remarquay que mes Auditeurs avoient plus de satisfaction que de dégoust, & l'attention avec laquelle ils m'écoutoient, estoit un témoignage qu'ils n'en estoient pas mécontents. Cependant quelques iours apres on en fit courir d'étranges bruits par la ville, & ie fus merueilleusement surpris de tous les contes qu'on en faisoit. Les uns alloient que j'avois dit, que les hommes de-



*Troisième Lettre.*

vroient estre cornus : Les autres que Dieu s'estoit trompé dans leur structure. Ceux-cy que j'avois détruit la Providence ; ceux-là que Dieu avoit pris trois Dés pour former le monde, & livré chance à chacun des Estres qu'il y vouloit mettre, pour voir les perfections qu'il devoit luy donner. En un mot, rien n'est jamais tombé de si extravagant dans l'esprit de l'Empereur des petites maisons, que ce qu'ils m'accusoient d'avoir avancé dans mes Discours. Je crûs que cela venoit de la part de ces jeunes garçons Chirurgiens qui se trouvent aux Anatomies : C'est pourquoy sans me chagriner, ie pris seulement la resolution de ne parler jamais en public, où il y a toujours beaucoup plus de petits esprits, que de gens d'un heureux genie, & capables d'un juste discernement. Mais dans la suite, ie ne pûs sans une surprise extrême, & sans un secret mouvement de dépit, voir des personnes que j'honore, pour qui j'ay de la déférence, & qui depuis long temps m'ont donné leur amitié, par la seule estime qu'ils ont faite de mon esprit ; Voir dis-je mes amis balancer dans le doute de ce qu'ils devoient croire de tout ce qu'on disoit de mes Discours.



*Troisième Lettre.*

Certainement ie ne pouvois imaginer comment ils avoient pû prester l'oreille à des extravagances si visibles, & si éloignées d'un esprit du caractère du mien ; Il ne me fut pas mal-aisé de les tirer d'un doute si desavantageux pour moy, & j'ose dire un peu honteux pour eux, qui devoient mieux me connoistre, ou ne me pas estimer. Je leur fis la lecture de mes Discours, où ils ne trouverent rien d'aprochant des faux bruits qu'ils avoient entendus ; quoy qu'ils y remarquassent des sentimens contraires à l'opinion commune, mais assez bien établis & faciles à soutenir. Comme ie fais peu de cas de la reputation qu'on acquiert parmy les esprits mediocres, & que les loüanges me fatiguent, loin de me toucher, si elles ne partent de la bouche de gens, pour qui j'ay de l'estime. Je crûs avoir assez fait d'avoir détrompé mes amis, & ie ne croyois pas devoir plus long temps occuper mon esprit des folles imaginations qu'on m'attribuoit. J'étois donc assez tranquile sur ce point, lors qu'on m'avertit que Monsieur Cresséy, l'un de nos Docteurs, contre qui principalement mes Discours sont faits, devoit au Jardin Royal en faire un contre moy, pour refuter toutes mes opinions. J'y



*Troisième Lettre.*

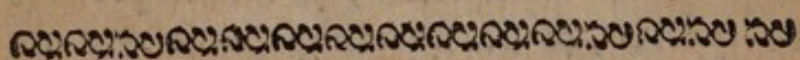
fus, je l'écoutay, & je remarquay que loin de refuter mes sentimens, il ne les avoit pas compris. Ce n'étoit donc qu'un amas de calomnies, que grossieres erreurs en matiere de fait, qu'impostures incroyables, & qu'impertinentes redites. Alors certainement ie reconnus plus que jamais, que l'habit de Docteur n'est pas toûjours une marque assurée de beaucoup de suffisance dans celui qui la porte; & que ce titre qui devoit avoir pour fondement la science & la vertu, se trouve quelque-fois dans des gens qui ont fort peu de l'un & de l'autre. Veut-on moins de science que d'ignorer les sentimens d'Epicure, qu'il entreprenoit de refuter, & de ne comprendre pas de qu'elle maniere on doit raisonner. Veut-on moins de vertu que de tâcher de me perdre, & de me rendre odieux à toute la terre par sa calomnie; moy dont il a autre-fois recherché l'amitié avec tant d'empressement, & que ie luy accorday avec une si honneste facilité, ne sçachant pas qu'il en deust si méchamment abuser.

Dans les Discours qu'il fait, il se trouve un grand nombre d'Auditeurs, qu'on sçait bien qu'il ne doit pas tout à son merite, mais à la bonté du Roy, qui leur fait avoir



*Troisième Lettre.*

en 'ce lieu là une libre entrée sans rien payer. Ces gens prévenus par ses impostures, firent que les mauvais bruits contre moy coururent par la Ville, beaucoup plus fort qu'auparavant. C'est pourquoy ie pris le dessein de faire imprimer mes Discours, avec les Reflexions que vous avez veuës, afin de me iustifier publiquement d'une calomnie publique. Vous verrez dans la premiere Lettre que ie vous écriray, les obstacles qu'on a aportez pour empescher un dessein si juste, & vous serez surpris des outrages que m'ont fait mes propres Confreres. Je suis, &c.



*Quatrième Lettre.*



Oicy, MONSIEUR, le plus long & le plus fâcheux endroit de mon recit, où vous remarquerez des choses surprenantes, pour ne pas dire tout à fait incroyables. Lors que j'eus formé la résolution de faire imprimer mes Discours, il falut me déterminer sur la maniere dont j'en devois user

envers



*Quatrième Lettre.*

envers la Compagnie dont j'ay l'honneur  
d'estre, & voir si ie demanderois son apro-  
bation, ou si ie la negligerois. Comme  
mon inclination me porte à faire toujours  
les choses, en sorte qu'on ne puisse rien me  
reprocher. Je suivis sans repugnance le  
conseil de mes amis, qui me persuaderent  
de luy presenter mon Livre; parce que le  
Parlement depuis peu avoit soumis à son  
examen tous les Livres de Medecine. Je le  
mis donc entre les mains de Monsieur le  
Doyen pour en parler à la Compagnie, &  
faire nommer des Docteurs qui le pussent  
lire pour en dire leur sentiment, & en faire  
leur raport. Je voudrois, MONSIEUR, pou-  
voir vous redire de quelle maniere la chose  
se passa; quelles cabales secretes & mesme  
manifestes furent faites pour traverser mon  
dessein. Combien de Docteurs avec une  
injustice que rien n'est capable de me faire  
oublier, s'efforcerent d'empescher qu'on ne  
nommast des gens pour l'examiner. J'ob-  
servois dans cette conjoncture les Discours  
& la contenance de tout le monde; & j'é-  
tois dans une surprise extrême, de voir des  
personnes avec qui ie n'avois iamais rien  
eu à démeller, d'autres mesmes qui m'a-  
voient fait offre de leur amitié & de leurs



*Quatrième Lettre.*

fervices, s'employer avec une extraordinaire chaleur à me desservir. Je detestay de bon cœur, ie vous assure, leurs perfides & malicieuses manieres ; & ie sentis naître pour eux une aversion dans mon ame que ie n'en pourray jamais arracher. Ce n'est pas en verité, MONSIEUR, l'amour que j'ay pour mes Ouvrages, qui me donnoit ces mouvemens contre ceux qui s'efforçoient de les étouffer, mais la haine mortelle que j'ay toujours eüe pour la mauuaise foy, & pour l'injustice. Enfin apres une tres longue contestation, l'on me donna huit Docteurs, dont le plus ancien estoit mon plus irreconciliable ennemi. On n'en donne d'ordinaire que quatre, pour quelque Livre que ce soit ; mais on voulut me traiter favorablement en enfant de la maison. Cependant ie ne me rebutay point, ie fus chez tous en particulier leur rendre une visire de civilité, quoy qu'ils demeurent en des lieux fort éloignez. Il y en eut veritablement pour qui mes complimens furent extrêmement froids, & si l'artifice de mes paroles déguisoit mes sentimens, mes yeux & les mouvemens de mon visage les découvroient malgré moy. J'étois moralement assuré qu'ils me feroient de la peine ; & il



*Quatrième Lettre.*

n'est pas naturel de caresser ceux qui nous outragent. Neantmoins ie demeuray toujours dans les bornes d'une tres grande honnesteté ; mais tous mes empressements & mes prieres n'ont pû empescher que mes Discours n'ayent esté trois mois entre les mains de ces huit Messieurs, dont la plupart pourtant estoient de mes amis, & faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour m'expedier. Jugez, MONSIEUR, qu'elle fatigue pour moy, qui suis l'homme du monde le plus impatient, & le moins propre à avoir les assiduez qu'il faut pour presser une affaire. Apres que tous ces Messieurs eurent leu mon Livre en particulier, il falut qu'ils s'assemblassent pour en conferer en commun. Mais avant que ie vous die ce qui se passa dans leur Assemblée, il faut que ie vous fasse le portrait de deux de ces Messieurs, afin que vous puissiez mieux comprendre tout ce que j'ay à vous raconter, & connoistre plus clairement toutes les peines que j'ay eües. J'ay pour tous les deux des passions bien opposées ; neantmoins ny l'amitié ny la haine ne mesleront rien d'étranger à la peinture que ie veux vous faire. L'un s'appelle Monsieur Blondel, c'est un de nos plus anciens Docteurs, qui passe



*Quatrième Lettre.*

pour ſçavant chez quelques-uns. Il a beaucoup lû, & ſa memoire eſt fort heureuſe. Il ſçait fort bien décider, ſ'il faut lire un mot Grec, ou un autre, dans Hypocrate & dans Galien. Il leſidolatre en telle ſorte, qu'il ne veut entendre parler que de ce qu'ils ont dit; & les vieilles erreurs ſont plus de ſon gouſt que les verités nouvelles. Il ſçait fort bien les noms des plantes, & les connoit comme les Jardiniers. Il en ſçait les vertus à la maniere Galenique. Il en meſure les degrez de froid & de chaleur, avec une juſteſſe qui ſurprend tout le monde. Il en cultive pluſieurs avec beaucoup de ſoin. Il a tant d'aversion pour la chymie, qu'il ne ſçauroit en ouïr un ſeul terme ſans ſe récrier. Il a une tres grande inclination pour enſeigner ſans aucun intereſt, & ſans qu'il y ſoit obligé. Je vous aſſure que ie l'ay vû ſe donner la peine de venir tous les iours de la porte de Saint Denis à nos Ecoles, pour un ſeul Eſcolier, qui le quitta enfin, parce qu'il n'eſtoit pas aſſez ſçavant pour l'entendre, & que l'Hebreu & le Grec dont ſes Diſcours eſtoient remplis, eſtoient pour luy des langages point ou peu connus. Il eſt vray que ce Monsieur eſt tres curieux des Etymologies, & tâche



*Quatrième Lettre.*

de ramasser dans ses Traitez tout ce qu'il a  
lû autre fois. De façon que dans un Livre  
qu'il vouloit faire du vomissement, & des  
remedes émetiques, il donna une Preface  
de la chymie; & pour en trouver l'Au-  
theur, il remonta jusqu'au delà du Deluge,  
& fit une question, sçavoir si Tubalcain en  
avoit esté l'inventeur; parce qu'il est dit de  
luy au 4. chap. de la Genese, qu'il faisoit  
des ouvrages de cuivre & de fer. Il faut  
maintenant que ie vous fasse voir son dis-  
cernement & sa maniere de raisonner, dont  
ie vous feray le Juge. Il m'a dit à moy que  
la Dioptrique de Descartes est le plus im-  
pertinent ouvrage du monde. Ensuite qu'E-  
picure estoit fou, & tous ceux de sa secte,  
d'admettre du vuide épars dans le monde, &  
voicy son raisonnement. Dieu, dit-il, est  
le monde archetype ou exemplaire: Or il  
est certain que Dieu n'a point de vuide  
dans luy mesme; donc il n'y en a point non  
plus dans le monde. Comme j'étois encor  
Bachelier, & obligé de disputer contre un  
de mes Compagnons, on avoit par je ne  
sçay quelle fatalité inferé dans la These  
quelque chose du mouvement des Cieux.  
Cela me donna occasion de faire un Dis-  
cours préliminaire de la beauté de l'Astro-



*Quatrième Lettre.*

nomie, de la simplicité du Systeme de Coperniq, & de la facilité avec laquelle on pouvoit dans cette opinion expliquer tous les Phænomenes : & en suite par des Arguments ie voulus démontrer la verité de ce Systeme. Le Bachelier qui me répondoit, devant Dieu soit son ame car il est mort depuis, n'avoit pas beaucoup d'esprit; & ie puis dire sans faire tort à sa memoire, qu'il n'avoit aucune teinture de cette science; de façon qu'il se trouva démonté au troisième Syllogisme, où ie parlay de l'incroyable rapidité qu'on devoit attribuer au premier mobile, dans l'opinion contraire à celle de Coperniq, puisque supposé le mouvement de la terre, il faut avouer qu'un point dans son Equateur doit aller aussi viste qu'un boulet de canon. Monsieur Blondel pour soulager le répondant, dit que cela estoit Heretique, ie luy repliquay plus humblement qu'un Novice des Capucins à son Pere maistre, suivant le devoir d'un Bachelier : Qu'on avoit autre fois avancé que l'opinion de Coperniq estoit Heretique. Qu'il pouvoit y avoir de l'erreur dans la supputation que ie faisois; mais qu'on ne pouvoit jamais dire qu'il y eust de l'Heresie, puisque ce n'est



*Quatrième Lettre.*

pas un point de Religion de sçavoir bien conter, il repartit que ce n'étoit pas là un fait de Medecine, j'en demeuray d'accord; & là dessus un Docteur prenant mon party, luy dit, que puis qu'on avoit mis la proposition dans la These, ie pouvois disputer contre. Et bien replica Monsieur Blondel, qu'il prouve que la terre tourne, mais qu'il le prouve medicinalement. Je vous avoüe que ie ne püs le faire, & qu'il falut en demeurer là. Un Escolier de Medecine qui a de l'esprit, & qui n'a rien à démeller avec Monsieur Blondel, ny aucun sujet de luy imposer, m'a assuré que dans nos Ecoles il avoit dit une fois que tous ceux qui employent le Chinchina pechent mortellement, & qu'ils font un pacte implicite avec le diable. Et pour montrer que la guerison qu'on obtient par ce remede est magique: C'est, disoit-il, qu'il agit sur toutes sortes de temperamens, & qu'apres un certain temps la maladie revient, ce qui a esté reconnu de tous ceux qui ont écrit contre les Magiciens, pour le veritable caractere d'une guerison diabolique. Je vous laisse, MONSIEUR, la liberté de juger du caractere de cet esprit, car pour moy ie n'ay pas de Jurisdiction sur de si grand genies.



*Quatrième Lettre.*

Pour achever ma premiere peinture, ie vous diray qu'il se pique de beaucoup d'integrité, qu'il semble fouler aux pieds tous les interets mondains, pour maintenir nos Statuts dans leur vigueur. Que tout ce qu'il dit, ou ce qu'il fait, est tousjours apuyé d'un motif fort louable, & qu'il ne fait jamais de mal à personne que par charité. Vous verrez dans la conduite qu'il a eüe à mon égard, s'il ne s'est point un peu relâché de sa bonne foy ordinaire, & de la Justice qu'il pretend faire à tout le monde. L'autre Docteur dont ie vous veux parler, se nomme Monsieur Lienard, c'est assurément un tres bel esprit, qui a beaucoup de pénétration, un genie fort aisé, un jugement tres solide; il n'est point prévenu, point opiniâtre dans ses sentimens. Il n'est ny superstitieux pour l'antiquité, ny Partisan de la nouveauté; il examine les opinions sans se soucier de leur âge; il est par consequent tres bon Physicien, & tres bon Medecin. Il sçait parfaitement les belles Lettres; on ne s'ennuye point avec luy; sa conversation charme, on n'y voit rien de Pedant, toutes ses manieres sont honnestes; il ne sçait pas moins bien le monde que les sciences du cabinet. Il s'ouvre fort



*Quatrième Lettre.*

sincèrement à ses amis, & les oblige toujours de bonne grace; en un mot, c'est un véritablement honneste homme. Vous pouvez me croire, car ie sçay peu louer, & nul intérêt ne peut m'arracher une louange pour un sujet qui ne la merite point. La seule estime que j'ay pour ce Monsieur, me fait parler de la sorte, & fait toute mon attache auprès de luy. Voila les deux Docteurs dont j'avois à vous parler, parce qu'ils se sont donnez le plus de peine; l'un à me servir, l'autre à me desobliger. Lors donc que ces Messieurs eurent pris iour pour s'assembler, Monsieur Lienard y fut à dessein de répondre à toutes les objections qu'on me pouvoit faire, de la maniere que nous Pavions concerté. Cependant la plupart du temps se passa à parler de choses indifferentes, pendant qu'on attendoit un des Examineurs qui ne vint point, parce que Monsieur Blondel pour ne rien conclure, l'avoit prié d'avoir des affaires, & de ne se point trouver à l'Assemblée. Il s'opiniâtra contre les six autres qui vouloient décider, parce qu'ils estoient d'avis, quoy qu'ils n'entraissent pas tous dans mes sentimens, de me laisser pourtant la liberté de les imprimer. Comme l'obstination de



*Quatrième Lettre.*

Monsieur Blondel est toujours invincible, il falut en demeurer là; il montra des remarques beaucoup plus grosses que mon Livre, qu'il avoit pris la peine de faire pour empêcher qu'il ne fust imprimé. Il n'y en avoit pas une fondée sur la raison. Il disoit seulement que mes sentimens estoient contre Galien, contre les Statuts, contre la Sainte Escriture: Que j'établissois les nouvelles opinions, & cent autres choses de mesme sorte qui ne meritent pas d'estre redites, parce qu'elles sont fausses ou ridicules. Apres avoir apris de Monsieur Lienard le Resultat de cette Conference, nous prîmes resolution de Paller voir ensemble, & nous Pexecutâmes le lendemain; nous n'eusmes de luy autre réponse, sinon qu'il ne pouvoit rien faire sans cet autre Examineur. Monsieur Lienard s'engagea de l'y faire trouver au iour & à l'heure qu'il nous marqueroit, il refusa plusieurs fois de nous donner iour, jusqu'à ce que Monsieur Lienard se fâchant de la maniere dont il en ufoit, il se resolut enfin de nous accorder ce que nous demandions. Je fus prier ce Docteur de se rendre chez Monsieur Blondel, à l'heure qu'il nous avoit marquée, Monsieur Lienard luy en fit aussi



*Quatrième Lettre.*

ses instances, il nous promit à tous deux  
separément. Par un accident impréveu,  
Monsieur Lienard fut obligé d'aller le iour  
qu'on avoit pris, voir une personne de qua-  
lité malade à la campagne, & m'écrivit  
qu'il me conseilloit pourtant de me trouver  
au rendé-vous, & qu'il estoit tres fâché  
de n'y pouvoir estre. J'y fus, & y demeu-  
ray presque deux heures avec Monsieur  
Blondel, sans pouvoir jamais le faire entrer  
en matiere. Il m'entretenoit toujours de  
choses indifferentes, ou plutôt extrême-  
ment ennuyeuses & fatigantes; car il ne  
dit rien de si trivial, qu'il ne l'appuyé de  
l'autorité de ces grands noms que l'on a  
jusqu'icy reverez, pour ne pas dire un peu  
trop idolâtrés. Et ainsi quand il parle, c'est  
toujours comme dit Hypocrate, comme dit  
Aristote, comme dit Platon. Et cette ma-  
niere d'entretien me desole; car ie veux un  
homme qui parle de luy mesme, & qui ne  
soit pas le simple Echo des autres. Il n'étoit  
pas moins ennuyé que moy; car ie pense  
que la diversité de nos genies & de nos in-  
clinations nous rend insupportables l'un à  
l'autre. Enfin pour achever la Comedie de  
ce iour là, on vint l'advertir dans sa sale  
qu'on le demandoit: Et peu apres il revint



*Quatrième Lettre.*

à moy, pour me dire que c'estoit de la part du Docteur que nous attendions, qui ne pouvoit venir. Il blâma extrêmement la negligence de ce Monsieur, qui manquoit toujours aux assignations, & qui me donnoit tant de peine. Un moins habile homme que moy eust crû qu'il n'avoit point de part à la fourberie, cependant il en estoit l'Authentique; car Monsieur Lienard qui voulut sçavoir lequel des deux se moquoit de nous, aprit de ce Docteur que Monsieur Blondel luy avoit envoyé dire de ne point venir, & que la Conference ne se feroit pas. Voyez la bonne foy & l'integrité de ce Monsieur, qui a toujours Dieu & les Loix dans la bouche pour iustifier ce qu'il fait. Je rassemblay encore une fois ces six Messieurs chez luy; Le septième, malgré ses promesses manqua toujours de s'y trouver, à la priere de Monsieur Blondel, qui vouloit avoir ce pretexte pour ne jamais conclure. Je voulus y estre pour répondre à ce qu'il pourroit dire, mais ie n'en eus point la peine, car il ne voulut point parler sur la matiere, ny proposer aucune raison de son insupportable entêtement. Cependant tous ces Messieurs, excepté luy, pour terminer la chose, écrivirent leurs sentimens, qu'ils signèrent.



*Quatrième Lettre.*

signerent, & luy laisserent comme au plus ancien, pour en faire le raport à la Faculté. Je croyois venir à bout de mon dessein, ayant six Juges pour moy, contre deux tout au plus, & que ie pouvois tous deux iustement recuser; l'un, parce qu'il est mon ennemy juré; l'autre, parce qu'il est amy intime de mon ennemy, & qu'il a d'as cette occasion condescendu à tous ses desseins. Mais enfin ie n'en voulus rien faire, m'appuyant sur le nombre & sur le merite de ces six Messieurs, qui tous estoient d'accord que ie fisse imprimer mon Livre. Dans les Consultations, disois-je en moy-mesme, où il s'agit de la vie des hommes, on détermine de leur sort par la pluralité des voix; à plus forte raison on iugera de mesme dans l'edition de mon Livre, qui ne peut faire mourir personne. Mais ie m'étois fort abusé, car i'ay reconnu depuis qu'il n'est pas si important de faire mourir un homme de quelque condition qu'il soit, comme il est de consequence d'étouffer dès la naissance les veritez nouvelles. Suivant cette illustre maxime, Monsieur Blondel prist toutes ses mesures, pour empescher luy seul que l'affaire ne réüssist. Monsieur le Doyen choisit à ma priere un iour d'Assemblée, pour faire



*Quatrième Lettre.*

raporter tous les Livres qui estoient entre les mains de divers Docteurs pour examiner, & sçavoir le jugement qu'ils en faisoient. Il ne parla point du mien en particulier, non plus que des autres. En effet, comme on l'avoit donné depuis quatre mois, & que j'étois un Docteur de la Compagnie, il sembloit qu'on devoit me faire autant de grace qu'à des Chirurgiens de Village, & à des Barbiers de Paris, qui n'avoient présenté les leurs que depuis trois semaines. Cependant les ouvrages de ces illustres Auteurs passerent sans contestation, & quand on vint à parler du mien, Monsieur Blondel s'y opposa, & dit qu'on n'avoit point spécifié mon Livre dans le Billet qu'on avoit fait courir pour l'Assemblée, & qu'ainsi il ne s'étoit pas préparé à en faire le rapport. Mes amis s'échauffèrent inutilement pour luy montrer l'injustice de son procédé, il falut nécessairement qu'il l'emportast. Veritablemēt il n'avoit pas encore fait sa cabale, ny prévenu à mon désavantage tous ceux qu'il vouloit prévenir. Enfin donc Monsieur le Doyen me fit la grace de me donner une Assemblée en toutes les formes que Monsieur Blondel avoit souhaitées, afin qu'il n'eust plus d'excuse pour



*Quatrième Lettre.*

retarder la décision d'une chose qu'on n'avoit desja que trop long temps différée. Monsieur Blondel vint avec toutes les remarques, & par un artifice qu'on ne peut assez detester, apporta des propositions séparées des autres qui les rectifient, & qui véritablement seules ne pouvoient pas passer. Ces Messieurs qui les avoient leuës avec luy, contesterent ses sentimens; il falut pour s'éclaircir lire les endroits du Livre, & apres un debat de trois heures entre mes amis, mes ennemis tant secrets que caches, & les indifferens, on resolut que le Livre passeroit, pourveu que la Faculté de Theologie voulust l'approuver. Ce fut une modification qu'on trouva, mais qui me reculoit encore extrêmement, neantmoins ie voulus pousser la chose iusqu'au bout. Mr nostre Doyen le mit donc entre les mains de qui il voulut; ces Messieurs de Theologie le lûrent assez promptement, & firent une réponse à Monsieur nôtre Doyen fort prudente, & qui ne les engage à rien, car ils ne voulurent signer ny pour ny contre. En effet, ce n'est point à Messieurs les Theologiens à lire des Discours Anatomiques. La sublimité de leur science qui s'occupe toute entiere aux choses Divines, ne



*Quatrième Lettre.*

leur permet pas de s'abaisser à la considération de toutes les parties d'un miserable cadavre. Monsieur nôtre Doyen me rendit donc à la fin mon livre, apres huit mois de détention, où il a toujours esté entre l'Estre & le neant, jusqu'à ce que j'aye bien voulu l'empescher de paroistre au jour pour mon propre repos, & pour le bien de la paix, comme vous apprendrez dans la premiere Lettre que ie vous écriray, qui sera la dernière sur cette matiere. Je suis, &c.

*Cinquième Lettre.*

**V**ous avez raison, MONSIEUR, de vous étonner du procedé qu'on a tenu avec moy, & encore plus de la maniere dont i'ay souffert toutes les peines qu'on m'a faites. Car effectivement si ie suis heritier des miseres de Iob, ie ne le suis pas de sa patience: & quand mesme j'en aurois autant que luy, quel moyen de souffrir tout ce que i'ay souffert sans s'émouvoir, & sans demander comme il a fait quels crimes i'ay commis, pour estre accablé de tât de disgraces. Dans une Compagnie où i'ay entré avec assez d'honneur, je trouve des ennemis que je n'ay jamais offencez. Je trouve des perse-



*Cinquième Lettre.*

cuteurs où ie pensois trouver de l'apuy ; ce n'est pas que les plus hōnestes gens n'ayent de l'amitié pour moy ; mais en verité les amis communs n'ont jamais tant de chaleur à nous servir , que nos ennemis ont d'empressement à nous nuire. Il faut estre fermez par des nœuds d'une amitié fort étroite, pour épouser entièrement les intersts les uns des autres ; & cette amitié parfaite est tres rare , & ne se peut jamais lier qu'entre fort peu de gens. Puisque vous voyez, MONSIEUR, qu'on m'a fait des outrages si sensibles, la prudence m'oblige de ne m'exposer plus à en recevoir , & de me dérober à des peines que je puis facilement éviter. Je ne puis jamais rien mettre au jour, sans m'attirer les mesme fatigues, que j'ay déjà essuyées: Et quelle necessité d'exposer mon repos ! mes Livres ne me sont d'aucune utilité, je n'écris pas dans un genre propre à me faire avoir un Archevesché; ie n'ay jamais eu dessein de rien prendre de mes Libraires, quand mes Livres leur apporteroient un grand profit. C'est une chose indigne d'un homme de Lettres de vendre ses pensées ; écriray-je pour l'utilité des autres ? Que sçay-je, s'il y a des gens qui en voulussent profiter ? & de plus quel besoin



*Cinquième Lettre.*

de m'ériger en Maistre du genre humain, quand personne ne m'en sollicite. J'aime mieux mon repos, & la conversation de mes amis, à qui je pourray découvrir en liberté toutes mes pensées. Ce que le vulgaire aprouve n'est pas de mon goust, & moy je n'ay jamais eu dessein de luy plaire. Il y a long temps que je suis dans ces sentimens. J'avois eu dessein d'en sortir pour une fois seulement, afin de me justifier par l'édition de mes Discours, des calomnies qu'on m'a imposées. On y a tant mis d'obstacles, que je ne veux pas m'exposer à de nouveaux, en faisant imprimer mon Livre malgré ceux qui s'y sont opposez. Ce n'est pas de crainte qu'ils ne renversent mes raisonnemens par les leurs; mais ils ont du credit pour me persecuter. Je sçay bien que je pourrois me défendre si l'on m'en laissoit la liberté. Quand quelques Theologiens mal-intentionnez pour moy des-aprouveroient mon Livre, ce que je ne pense pas qu'ils voulussent faire, je pourrois m'en défendre par l'Aprobation des Facultez de Flandre, où les opinions nouvelles sont maintenant en credit. Je pourrois mesme leur dire qu'une proposition n'est point Heretique, si elle

n'est fe  
l'Ecrit  
en ma  
les, à  
vorab  
feller  
sçay  
mont  
re dar  
preno  
roit-e  
moy  
m'en  
qu'ar  
point  
comb  
croire  
si elle  
confa  
té, &  
Je ce  
son d  
ront  
publi  
nué e  
pou  
mouv  
ront



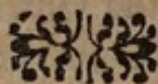
*Cinquième Lettre.*

n'est formellement opposée à des lieux de l'Ecriture Sainte, que je ne puisse expliquer en ma faveur, ou à des Decrets des Conciles, à qui je ne puisse donner un sens favorable, ou enfin à une tradition universellement receüe de toute l'Eglise. Or je sçay bien qu'il leur seroit impossible de me montrer aucune proposition de cette nature dans tous mes Discours. Mais si j'entreprendrois tant de choses, dans quelle mer seroit-ce m'embarquer? J'irriterois contre moy ses flots en si grand nombre, qu'ils m'enseveliroient infailliblement, quoy qu'avec injustice. La multitude qui n'a point de discernement s'imagineroit qu'ils combattoient pour l'interest du Ciel, & croiroit faire à Dieu un Sacrifice agreable, si elle m'en faisoit la victime. Je veux donc consacrer ce petit Ouvrage à ma tranquillité, & ne le communiquer qu'à mes amis. Je cede à la violence, quoy que j'aye la raison de mon côté. Mes ennemis s'en réjouiront, ils s'applaudiront par tout Paris, & publieront une victoire qu'ils n'ont obtenüe que par leur perfidie. Tout ce qu'ils pourront dire ne sera point capable de m'émouvoir. Ceux qui nous connoissent feront toujours entre nos esprits & nos étu-



*Cinquième Lettre.*

des une distinction qui me sera avantageuse: Leurs impostures ne me rendront point criminel; & quand ils persuaderoient leur calomnie, je trouveray toujours de la consolation dans la bonté de ma conscience, qui ne me reproche rien. Je vous prie, MONSIEUR, de vous satisfaire le plutôt que vous pourrez, par la seconde lecture de cet Ouvrage que vous témoignez vouloir faire, & de me le renvoyer avec mes Lettres, parce qu'un de mes amis qui est à la Campagne comme vous, me presse extrêmement de les luy envoyer. Je suis, &c.



PR

PR

D

Nob  
qu'il  
d'elo  
Aud  
& qu  
trou  
qu'o  
d'en  
vic  
vers  
qu'à  
huit



1

PREMIER DISCOURS  
ANATOMIQUE  
DE MONSIEUR  
LAMY.

'EST une chose assez ordinaire, MESSIEURS, à ceux qui commencent le discours que j'entreprends, d'exagerer d'abord la Noblesse de l'homme, & les avantages qu'il a sur le reste des animaux. Ces sortes d'éloges flâtent agreablement l'esprit des Auditeurs, qui tous ont part à la louange, & qui par une passion assez naturelle, se trouvent en disposition de croire tout ce qu'on leur dit d'avantageux. Il est doux d'entendre que l'homme est le chef-d'œuvre de la nature, & le Roy de tout l'Univers, qui tout vaste qu'il est, n'a esté fait qu'à sa consideration; Que le Soleil ne luit que pour luy éclairer, luy éclore des



fleurs , & luy meurir des fruiçts ; Que les Astres ne brillent que pour répandre leurs influences sur luy ; Que la mer ne se tient dans ses bornes que pour luy laisser la liberté de se promener sur la terre ; Que l'air ne l'environne qu'afin d'entretenir dans une juste mediocrité le feu qui le fait vivre ; Que les autres animaux ne sont faits que pour sa nourriture, ou pour son divertissement ; Qu'il a de l'adresse pour domter les plus rebelles , & apprivoiser les plus farouches ; Que par sa raison il a inventé mille beaux Arts pour son utilité, & découvert les secrets ressorts qui font mouvoir toute la nature ; Qu'en un mot l'homme est un petit monde , qui contient en soy tout ce qu'il y a de plus accompli dans le grand. Cependant, MESSIEURS , ces flâteuses imaginations n'ont point assez de force pour m'éloigner de la verité ; Je ne crois point, je l'avouë, que l'homme considéré dans son estat naturel, soit respecté des autres Corps comme le Roy de l'Univers. Si le Soleil luy éclaire , il le brûle ; s'il produit des fleurs agreables, & des fruits salutaires, il en fait naistre d'empoisonnez ; Si les Astres ont quelques influences, les mauvaises sont plus fortes & en plus grand



nombre que les bonnes. Si la mer a des bornes, elle les passe quelque fois, & engloutit indifferemment tout ce qu'elle trouve, sans épargner l'homme non plus que le reste. Si la terre le soutient, elle s'émeut de temps en temps en divers endroits, s'entr'ouvre, & l'abîme sans discernement. Si l'air luy est salutaire dans une bonne constitution, il devient pernicieux dans une mauvaise, & dans cette occasion, la nécessité où il est de le respirer pour vivre, est une nécessité qui le fait mourir. Si quelques animaux luy obéissent ou le nourrissent, d'autres le devorent sans pitié. Enfin tout ce qui peut luy servir, peut luy nuire; & fait l'un ou l'autre nécessairement, & sans choix, quand il se trouve en estat de le faire. Ainsi, MESSIEURS, l'Empire que l'homme s'attribuë sur toutes choses, me paroît sans fondement. Les avantages qu'il tire du Soleil, des Astres & des Elemens, luy sont communs avec les bestes, & les disgraces qu'il en souffre ne sont pas moindres que les leurs. Tous les Arts qu'il a inventez sont des marques de son indigence, ou des effets d'une passion déreglée. Sa raison est véritablement beaucoup plus universelle & capable d'un plus grand nombre de



4 *Discours Anatomique*

connoissances que celle des brutes ; mais aussi semble-t-il qu'elle est plus incertaine. Avec le peu que les bestes en ont, elles trouvent sans étude & sans erreur , ce qui est nécessaire à leur félicité ; & celle de l'homme est sujette à mille égaremens , qui font que très souvent il se rend misérable, par la peine qu'il se donne pour devenir heureux. Ceux qui feront reflexion sur eux-mêmes, & qui prefereront un portrait véritable , à un portrait flâté , se reconnoîtront mieux dans la peinture que je viens de faire , que dans aucune autre. Ils se dépouilleront aisément de ces folles imaginations , qui nous élèvent trop au dessus des bestes, pour nous faire temerairement usurper les avantages de la Divinité. Un de nos plus excellens Poëtes suivant ces sentimens, a pensé que c'étoit un souverain remede pour reprimer l'orgueil de certains Roys de les advertir qu'ils sont hommes. Il dit en parlant d'eux.

*Ce qu'ils peuvent n'est rien ,*

*Ils sont comme nous sommes ,*

*Veritablement hommes ,*

*Et meurent comme nous.*

*Ont-ils rendu l'esprit , ce n'est plus que  
poussiere.*



*de Monsieur Lamy.*

*Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,  
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers:  
Et dans ces grands tombeaux, ou leurs  
ames hantaines,*

*Font encore les vaines,  
Ils sont rongez des vers.*

**T**O UT ce que je viens de vous dire,  
MESSIEURS, est à dessein que vous ne  
soyez point surpris de la maniere dont je  
vous expliqueray les causes, du nombre, de  
la situation, & de l'usage des parties qu'on  
vous démontrera sur ce Cadavre. Vous trou-  
verez dans sa composition dequoy confir-  
mer ce que j'ay avancé, quand vous aurez  
remarqué qu'il n'a rien de plus surpre-  
nant dans sa structure que celui des bestes.  
Cette partie que Galien nomme admira-  
ble, & qui est un industrieux lacs de veines  
& d'arteres, qui se rencontre dás le cerveau  
de quelques animaux, ne se voit point ma-  
nifestement dans celui de l'homme, & la  
difference qu'il y a dans l'arangement ou le  
nombre des parties, ne luy est pas toujours  
avantageuse. Sa prééminence vient princi-  
palement du costé de l'esprit invisible qui  
l'anime & qui le gouverne, que la foy nous  
enseigne estre d'une nature differente, &



8      *Discours Anatomique*

beaucoup plus noble, que celuy des bestes; quoy que par une apparence trompeuse il nous semble d'une condition peu éloignée. Il ne faut pas pour tout ce que j'ay dit, que vôtrecuriosité s'atiedisse; vous trouverez dequoy la satisfaire dans la multitude des parties qui composent le corps; dans leur belle structure, dans la communication qu'elles ont entr'elles, presque impenetrable à nostre connoissance; dans la maniere dont elles se forment d'une seule goutte de semence, & parviennent par la nourriture à la grandeur où vous les voyez. Vous admirerez le flux & reflux du sang, le batement continuël du cœur & des arteres, la diversité de nos sens & de nos mouvemens, la vitesse de nostre imagination, la capacité de nostre memoire; & mille autres choses qui se font dans nôtre corps, par le moyen de toutes ces parties. Alors sans doute vous reconnoistrez la puissance du Souverain Estre, qui par un seul vouloir a produit les differentes Particules de la matiere, avec des mouvemens, par la necessité desquels sont formées des machines embellies de tant de ressorts: Et faisant reflexion que vous ne pouvez appercevoir leur enchainement, ny les démesler, quoy qu'ils



soient devant vos yeux; vous avouerez que c'est une temerité insupportable de vouloir penetrer les secrets, & chercher, s'il m'est permis de parler ainsi, le pourquoy de tous les ouvrages. Pour vous engager dans ces sentimens, j'employeray tous mes soins à vous dire les usages des parties, & à vous expliquer leurs fonctions, suivant les opinions anciennes & nouvelles; & en vous les démontrant on vous fera voir exactement, leur situation, leur composition, leur figure, & leur connexion, avec beaucoup d'adresse. Je vous prie donc de ne pas m'imputer à negligence ou à ignorance, si je ne suis pas exact à rapporter tout ce qu'on dit d'ordinaire dans un discours purement anatomique; Je l'éviteray à dessein, & ne diray que ce qui sera nécessaire pour faire comprendre mes raisonnemens sur les usages & sur les fonctions. Si j'en usois autrement, ou je serois trop long, ou je serois contraint de retrancher des choses curieuses, pour en dire que vous trouverez par tout dans les livres, & que l'on seroit obligé de redire apres moy.

Je pensois, MESSIEURS, avant que de vous parler des parties, vous faire un discours general touchant la maniere de rai-



sonner, sur leur structure, leur nombre, & leur usage : mais la crainte de vous ennuyer m'oblige de le differer jusqu'à demain, pour vous entretenir en peu de mots des parties qu'on vous démontrera aujourd'huy.

Il y a plusieurs divisions du corps ; chacun en fait à sa maniere : en effet la chose est arbitraire, les plus justes & les moins embarrassées, sont les meilleures. Voicy celle que j'ay choisie ; Je divise le corps, en tronc & en branches, les branches sont les bras & les jambes ; j'entends par le bras tout ce qui s'estend depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts ; & par la jambe, tout ce qui est depuis l'aîne, jusqu'au bout du pied. Dans le bras on distingue encor trois parties ; le bras proprement pris, l'avant-bras, & la main : de mesme dans la jambe, la cuisse, la jambe communément prise, & le pied. Le tronc est ce qui reste les branches estant separées. On le divise en trois cavités considerables, la teste, la poitrine, & le ventre. Les principales parties qui servent aux fonctions animales, sçavoir au sentiment & au mouvement volontaire, sont contenuës dans la teste. La poitrine enferme les instrumens des fonctions vita-



les, c'est à dire du poux & de la respiration; qui sont les deux marques essentielles pour distinguer l'animal vivant d'avec le mort. Le ventre contient les parties qui servent aux fonctions naturelles, sçavoir à la nourriture & à la generation, ce qui se doit entendre, suivant l'opinion des anciens Auteurs.

Quoy qu'il soit assez indifferent par quelle partie on commence, ce seroit une singularité sans raison, d'abandonner la maniere commune, & d'expliquer d'abord les parties de la teste ou de la poitrine. Il semble mesme qu'on soit obligé de suivre cette route, pour separer plutôt les parties qui se corrompent plus aisément, & pour commencer par le plus facile. Moy donc qui ne suis pas du nôbre de ceux qui pensent s'acquiescer de l'estime, quand ils font quelque chose autrement que les autres; & qui ne suis amy de la nouveauté, que lors que la verité l'accompagne, je ne m'éloigneray point du grand chemin.

Le ventre est separé de la poitrine par le diaphragme, le devant se divise en trois parties. La haute, qu'on nomme epigastrique; la moyenne qu'on appelle umbilicale; & la basse, qui a le nom d'hypogastrique.



Chacune de ses parties se divise en trois, dont la moyenne retient le nom du tout; les Laterales de la partie haute, sôt les Hypochondres; celles de la partie moyenne, les Lombes; & celles de la partie basse, les Iles. L'angle que fait la cuisse se nomme l'aine, où viennent les poulains aux malheureux en amour. Voila les principales parties du ventre qui paroissent à nos yeux sans dissection, dont il est necessaire de sçavoir les noms.

Pour les dissequer, on les divise en internes & externes, qu'on appelle aussi contenuës & contenantes; Les contenantes sont communes, ou propres: Les communes sont celles qui envelopent non seulement le ventre, mais aussi tout le corps. Il y en a cinq, la surpeau, la peau, la membrane grasseuse, la membrane charnuë, & la membrane commune des muscles. Les propres sont les muscles, & le peritoine.

La surpeau est une membrane qui couvre la peau, à qui elle est fortement attachée: elle est insensible, moins épaisse, mais plus compacte que la peau. Dans les brûlures elle s'élève, & s'en separe. Si nous n'en avions point, nous serions beaucoup plus sensibles au froid & au chaud: &



ainsi la delicateſſe du toucher dépend de ſa conſiſtence. Mais il eſt impoſſible que nous ne l'ayons pas, d'autant que l'air frappant continuellement noſtre peau, endurecit neceſſairement ſa ſurface externe, & cette partie endurcië devient ſurpeau, dont le ſentiment eſt moins exquis, plus elle eſt expoſée au froid, comme il arrive aux Religieux Déchauffez. Elle eſt de differente couleur en divers peuples; blanche aux François; baſanée aux Eſpagnols; olivâtre aux Égyptiens, & noire aux Mores, qui en recompenſe l'ont extrêmement douce & polie.

La peau eſt la ſeconde envelope de tout le corps, ſix fois environ plus épaiſſe que la ſurpeau; mais beaucoup moins qu'aux autres animaux, qui n'ont point beſoin d'autre habit, & qui pour cette raiſon ſont moins ſenſibles aux injures de l'air. Sa conſiſtence n'eſt pas par tout égale, elle eſt plus molle & plus delicate au viſage, tres mince aux lèvres, plus dure à la teſte, aux bras, aux cuiſſes. Elle a des trous ſenſibles à la bouche, au nez, aux oreilles, aux parties naturelles, & d'inſenſibles, par où ſ'exhalent des vapeurs en ſi grande quantité, qu'il ſort plus d'excrémens de cette ma-



niere en un jour, qu'en quinze par les voyes manifestes; si l'on adjoûte foy aux Observations de Sanctorius. Elle est formée des particules de la semence les plus crasses, & les plus capables de s'acrocher; qui poussées loin du cêtre par les plus subtiles & les plus en mouvement, qui s'y retirent, s'assemblent & s'unissent à la circonference. Le principal usage de la peau est de ressentir l'action des corps qui nous environnent, d'où naist le plaisir ou la douleur, selon la moderation ou l'excez; ce qui fait que l'animal les recherche ou les evite. Il y a aussi des gens qui pensent que c'est un Registre où nos destinées sont écrites, & qui veulent deviner la bonne ou la mauvaise fortune, par les lignes des mains, & les traits du visage. Mais faut-il s'en étonner; puisque l'homme poussé de la fureur de sa curiosité, s'est abaissé à rechercher ses destinées dans les mouvemens de la flame; dans les figures que fait la fumée qui en sort; dans les cendres qui restent; dans le bouillonnement des eaux; dans les feüilles des arbres; dans le vol des oiseaux; dans les entrailles des bestes. En un mot, dans toutes les choses, que le hazard fait & conduit, & qui n'ont aucune connoissance.

Il n'y



Il n'y a rien de particulier à vous dire de la membrane grasseuse; C'est pourquoy je vous parleray seulement de la graisse, qui y est attachée; chacun sçait que c'est un corps de consistance mediocre, qui se fond avec un certain degré de chaleur, d'où l'on conclud communément que c'est le froid qui l'engendre, puisque suivant l'axiome d'Aristote, le froid épaisit ce que la chaleur fond. Cependant tout le monde n'est pas de cet advis, parce que dans l'animal vivant il n'y a du froid que par comparaison, c'est à dire une moindre chaleur, qui ne produit pas la graisse, mais qui souffre seulement qu'elle soit produite, ne pouvant la dissoudre. On croit donc que la graisse acquiert sa consistance, par la dureté des membranes, au travers desquelles ne pouvant passer, lors qu'elle est en vapeur, il est nécessaire qu'elle s'y fige: & si les animaux plus chauds ont moins de graisse, c'est manque de matiere que leur chaleur dissipe. Ceux qui sont plus gras sont moins sensibles au froid que les autres, parce que leur graisse fait obstacle au passage du froid. Celle qui se trouve près des articules, rend le mouvement plus facile par sa lubricité. Il ne faut pourtant pas conclu-



re qu'elle y soit à dessein pour cela , puis qu'elle se rencontre en bien des lieux , où il ne se fait point de mouvement, mais s'y trouvant par la nécessité des causes qui la produisent, elle a cet usage.

La quatrième envelope commune est la membrane charnuë, qu'on appelle ainsi, parce qu'en certains endroits, elle devient une chair musculueuse ; ce qui fait que la peau se peut mouvoir , comme on remarque au front , & dans les animaux , qui peuvent remuer toute leur peau, elle semble estre un veritable muscle. A l'homme, elle est sous la graisse , & à d'autres animaux, comme aux chiens, aux singes, aux moutons , elle est immédiatement sous la peau ; elle sert de couverture à tout le corps , & de plus, aux lieux où elle est charnuë, elle rend la peau capable de mouvement. Que si l'on voyoit un homme qui pût remuer sa peau sur la poitrine, & sur le dos , tel qu'estoit celuy dont parle Vesale , on pourroit vray - semblablement dire que cette membrane seroit charnuë en ces endroits là , puisque le mouvement volontaire dépend d'une chair musculueuse.

La membrane commune des muscles



est fort mince, & attachée aux muscles par des filaments tres delicats; elle leur sert d'envelope, & les rend capables de sentiment.

Avant que de vous parler des muscles du ventre, il faudroit vous entretenir en general de la composition du muscle, de la maniere qu'on le divise, & de son action: mais comme je reserve ce discours à la fin, lors qu'on vous démontrera tous les muscles du corps, je me contenteray de dire peu de mots, de ceux que vous allez voir. Galien en conte huit, suivant la differente situation de leurs fibres, qui sont droites, transverses, ou obliques; & celles-cy vont de bas en haut, ou de haut en bas. Ainsi, il y a deux muscles obliques ascendants, deux descendants, deux droits, & deux transverses. Fallope en a trouvé deux autres, qu'il nomme piramidaux, à cause de leur figure. Il y en qui pretendent que le muscle droit n'est pas un seul muscle, mais un amas de plusieurs attachez ensemble, de façon qu'ils en content autant comme il s'y trouve de divisions: & parce qu'il n'y en a quelquefois que trois de chaque costé, ordinairement quatre & quelquefois cinq, il s'ensuit que le ven-



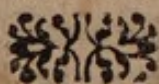
tre a quelquefois quatorze muscles, souvent seize, & quelquefois dix-huit. Tous ces muscles, excepté les droits, unissent leurs tendons vers le milieu du ventre, & font une ligne qu'on appelle blanche, qui s'étend depuis le Cartilage Xyphoïde, jusqu'à l'os pubis.

Les obliques descendants sont perçez au nombril, par où passent les vaisseaux umbilicaux: Ils le sont encor aux aînes, à l'endroit où sortent les vaisseaux seminaux aux hommes, & les ligaments ronds de la matrice aux femmes.

Deux veines accompagnées d'autant d'arteres, sont étenduës sur la surface interne du muscle droit: La supérieure s'appelle mammaire, à cause qu'elle donne un de ses rameaux aux mamelles; elle sort de la veine sousclaviere, & se termine vers le nombril: L'inférieure se nomme epigastrique, qui dans les hommes sort du rameau Iliaque, & dans les femmes, de la matrice, & va rencontrer l'autre vers le nombril. Plusieurs ont crû que cette rencontre estoit la cause de la sympathie qu'il y a entre les mamelles & la matrice, mais cela n'est pas certain; puisque rarement elles s'abouchent, & souvent sont fort éloignées.



L'usage particulier de tous ces muscles est fort incertain. Ce qu'il y a de moins douteux, est que les muscles transverses & obliques, ont une action commune, puis qu'ils unissent leurs tendons, qui sont comme le terme ou leur action aboutit. En effet, ils servent comme de mains à comprimer les parties du ventre, ou de bas en haut, lors qu'il s'agit de retenir : ou de haut en bas, quand il faut pousser quelque chose dehors, comme dans la sortie des excréments, ou dans l'accouchement. Mais il est tres difficile de déterminer quels de ces muscles servent à l'un de ses mouvements, & quels sont leurs Antagonistes & qui servent à l'autre. On va vous faire voir leur figure, leur origine, & leur insertion, & vous dire les choses que l'on doit dire en démontrant.







## SECOND DISCOVERS.

**I**E vous promis hier, Messieurs, de faire un discours sur la maniere de raisonner touchant la structure, l'usage, & le nombre des parties qui composent l'homme, ou les autres animaux. J'ay dessein d'accomplir ma promesse, mais auparavant, ie vous demande une grace, ou plutôt une justice, que vous estes obligez de me rendre. La matiere dont ie vais parler est delicate, elle est meslée avec la Religion, & ceux qui prennent le sentiment contraire à celuy que ie choisiray, ont coustume de vouloir faire passer leurs rêveries pour des revelations, & d'accuser d'Impieté par malice ou par ignorance ceux qui refusent d'embrasser leurs erreurs. Je vous prie donc d'estre plus équitables, de m'écouter avec un esprit desinteressé, de ne donner vos Jugemens qu'avec beaucoup de reflexion, & de vous souvenir que si nous n'y prenons garde, nous sommes toujours des



Censeurs fort indulgens pour nous , & trop severes pour les autres. J'offre de répondre sur le champ quand on voudra , à tout ce qu'il y a de Philosophes , de Medecins , & de Theologiens , & de faire voir que l'opinion que j'établiray est plus conforme à la Religio & plus éloignée de l'impieté , que celle qu'on suit d'ordinaire.

Avant que de vous dire mon sentiment, ie veux vous expliquer celui des autres. Il y a eu jusqu'icy deux manieres de raisonner, tout à fait opposées touchant la structure des parties , leur nombre , & leur usage. Galien & tous ses sectateurs pensent que l'homme est tellement chery de la nature, qu'elle luy a donné toutes les parties dont il a besoin ; qu'elle les a formées de la maniere la plus commode , les a mises dans la situation la plus propre , & au nombre qu'il falloit, pour luy servir plus utilement ; qu'en un mot elle n'a rien oublié de tout ce qu'elle pouvoit faire à son avantage. Avec ces principes , ils donnent des raisons de tout, qu'ils tirent ordinairement de l'intention de la nature ; dont ils ont leu tous les desseins. En effet quand personne ne contredit, il est tres-facile de raisonner sur ces fondemens , & de faire des livres du-



rant toute l'éternité. Car, Messieurs, avant qu'on ait dit pourquoy les yeux ne sont pas au talon, les oreilles au ventre, le nez sur l'épaule, ou en d'autres lieux, & ainsi successivement pour la situation de toutes les parties: sur la figure ensuite, pourquoy le nez n'est pas rond, les yeux quarrés, les oreilles longues, ou de mille autres figures qu'on peut s'imaginer; puis passant au nombre, pourquoy ny plus ny moins de cinq doigts à la main, de mesme des yeux, des oreilles, & de tout le reste; s'étendant enfin sur ce qui se trouve dans les bestes, & qui n'est point dans l'homme, dire pourquoy il n'a point de Laine, de Cornes, de défenses, de Griffes, de Queue, d'Ecaillés, & ainsi des autres parties: Avant dis-je qu'on ait décidé toutes ces belles & curieuses questions, il s'écoulera un nombre infiny de siècles: aussi voyez combien les Livres de Galien sont étendus par ces frequentes & ridicules demandes qu'il resout toujours par la cause finale, qu'il devine que la nature s'est proposée en faveur de l'homme. Cependant, tout le monde presque est dans cette doctrine avec tant de préoccupation & d'opiniastrété, qu'il semble que ce soit folie de vouloir



à contredire. Neantmoins Messieurs, ie vous feray voir qu'elle n'est pas vray-semblable, & qu'elle jette dans un nombre infiny de fausses consequences.

Démocrite, Hipocrate, Epicure, Lucrèce & plusieurs autres, ont suivy un chemin tout contraire, ils ont crû que la figure, la situation, & le nombre des parties, dépendent absolument de la matiere & de ses mouvemens, qui sont necessairement & sans élection, tout ce qu'ils sont capables de faire. De maniere que si nous pouvions voir, par exemple, la grosseur, la figure, & le mouvement des Atomes, dont la semence est composée, suivant ces Philosophes, nous connoistrions clairement qu'il faut que toutes les parties soient en l'estat où nous les voyons. Et que comme trois dez roulés sur une table font de necessité quelqu'un des nombres, qui sont depuis trois jusqu'à dix-huit, sans pouvoir faire ny plus ny moins; de mesme les particules de la semence font indispensablement quelque homme, sans pouvoir produire un corps d'une autre espece. Or toutes ces parties estant ainsi formées par une aveugle necessité des mouvemens de la matiere, elles ne sont destinées pour aucune



fin ; mais trouvent , disent-ils , leurs usages , conformément à leur disposition , & à l'industrie de l'animal qui s'en sert. Il y en a quelques-unes où la disposition fait tout , & qui trouvent d'elles-mêmes leurs usages , comme les yeux , qui ne peuvent servir qu'à voir , les oreilles qu'à entendre ; il y en a d'autres qui ont des usages differens , selon le plus ou le moins d'industrie de l'animal , & la nécessité qu'il a de s'en servir au défaut d'autres qui luy manquent , comme les dents , les pieds , les mains. Ainsi selon ces Philosophes , il ne faut point dire que les yeux soient faits pour voir ; mais nous voyons parce que nous avons des yeux ; Car disent-ils , quand une chose est faite pour une fin , il faut qu'on ait connu la fin , avant qu'elle fust ; par exemple on a fait des lits pour se reposer : mais on sçavoit ce que c'estoit que le repos , avant qu'on fust des lits. On a fait des armes pour combattre : mais on connoissoit les combats avant qu'on fust des armes. Or il est impossible qu'on ait sçeu ce que c'est que voir avant qu'il fust des yeux : ce que c'est d'oïr avant qu'il fust des oreilles , & ainsi les yeux ne sont point faits pour voir , ny les oreilles pour oïr : mais les yeux &



les oreilles ont necessairement trouvé les usages qu'ils ont. Lactance semble n'avoir pas compris leur sentiment, quand il leur objecte, que si les parties avoient trouvé leurs usages de la maniere qu'ils disent, & n'y estoient point destinées comme à leur fin : dou vient que la matiere ne s'est point encore disposée en telle maniere, qu'elle fist un animal qui entendist par le nez, qui flairast par les yeux, & qui vist par les oreilles. La question est aussi hors de raison, que s'il demandoit, pourquoy en roulant des dez on ne fait pas dix-neuf, ou vingt, puisque c'est le hazard qui fait arriver un nombre plutôt qu'un autre. Il n'étoit pas besoin, Messieurs, que ces Philosophes fissent beaucoup d'effort pour prouver leur opinion, elle suit évidemment de leurs principes; ils n'ont point crû qu'il y eust une cause intelligente qui gouvernast l'Univers; mais soumettant tout à l'aveugle necessité des mouvemens de la matiere, ils ont pensé qu'à la naissance de nôtre monde, qui n'est qu'une petite partie de l'Univers, il se produisit par les differents arangemens des Atomes ou particules de la matiere, un tres-grand nombre d'animaux de diverses especes; les uns sans yeux, les



autres sans bouche, les autres sans parties propres pour la generation; En un mot, il y en avoit beaucoup de ce grand nombre qui n'avoient pas les parties necessaires, ou qui en avoient trop, ou qui ne les avoient pas dans l'arangement qu'il faut; & qui ainsi perirent d'abord faute de pouvoir se nourrir ou se multiplier par l'accouplement. Le reste qui se trouva bien disposé, se conserva, & ce furent les especes de ceux que nous voyons aujourd'huy. De cette maniere chacun s'est servy des parties qu'il a eues aux usages où elles étoient propres. Ceux qui ont eu des pieds ont marché, ceux qui ont eu des aîles ont volé; ceux qui n'ont eu ny pieds ny aîles ont nagé dans la mer, ou rampé sur la terre, ceux qui ont eu des dents ont mâché; ceux qui ont esté les plus forts ou les plus adroits, se sont rendus maîtres des autres: de façon qu'il n'y a point de fin à chercher dans ces sortes de principes.

Voilà, MESSIEURS, les deux opinions avec leurs verités & leurs erreurs: Il semble qu'on soit obligé de prendre l'une ou l'autre. Cependant ces principes d'Epicure sont manifestement contraires à la Religion, & le sentiment de Galien enferme

un



un grand nombre de fausses consequences,  
& paroist peu conforme à l'idée que nous  
devons avoir de la Divinité, dont la puis-  
sance selon cette opinion, semble s'estre  
épuisée à faire l'homme, dans qui pourtant  
l'on remarque un tres-grand nombre de de-  
fauts. Mais pour mettre devant vos yeux  
quelques-unes de ces erreurs ; Je dis que  
les raisons de Physique ne doivent point  
être tirées de la fin ; mais simplement de la  
cause efficiente & de la matière. Par exem-  
ple, si l'on demande pourquoy il pleut, ré-  
pondre que le Soleil a élevé des vapeurs  
qui s'estant épaissies par la froideur de l'air,  
retombent en pluye, c'est raisonner en Phy-  
sicien ; mais dire que c'est pour faire croistre  
les bleds, c'est à mon avis raisonner en  
homme qui n'a point de raison, & s'em-  
barasser dans des difficultés insurmonta-  
bles : car il pleut indifferemment où il y a  
des bleds, & où il n'y en a pas, & souvent  
mesme la pluye les gaste : ce qui pourtant  
n'arriveroit pas, si elle étoit destinée pour  
cette fin par une cause intelligente & tou-  
te puissante. La pluye cependant a quelque-  
fois cet usage de faire croistre les bleds, &  
par ce qu'il pleut, les bleds croissent ; mais  
elle n'est point naturellement destinée à cet



usage: De même en raisonnant sur les parties du corps par la cause finale, on entre dans un labyrinthe, d'où l'on ne peut sortir: car si la nature a donné les dents pour mâcher, elle n'en a donc point donné aux oiseaux, de crainte qu'ils ne mâchassent, & quel danger y auroit-il eu quand ils auroient mâché? Si elle leur a donné des ailes pour voler, elle les a donc refusées à l'homme de peur qu'il ne volât; & quel désavantage est-ce été pour luy de voler? Au contraire, ce me semble, il voudroit en avoir la puissance. Et c'est icy, MESSIEURS, que sans m'étendre davantage, dans un nombre infiny d'objections que je pourrois faire, je veux vous montrer que ces principes de Galien sont mal établis. L'homme, dit-il, est le favori de la nature, qui ne luy a rien refusé de ce qui pouvoit luy être avantageux. S'il n'a pas des cornes, des défenses, ou des griffes, il a des mains pour faire des armes, qui non seulement blesseront de pres, comme celles qui sont attachées aux corps des animaux, mais encor qui tuëront à une tres-grande distance. Cet Auteur est admirable dans ces pensées, il parle de l'homme en l'état qu'il l'a trouvé, sans remonter aux premiers siècles, où il sortoit



des mains de la nature. Combien de temps a-t-il esté, sans avoir seulement de- quoy se défendre des mouches? Combien de siècles se sont écoulés, avant qu'il ait inventé les arts de faire des habits & des armes, pour se mettre au mesme état où sont les bestes en naissant? Et avec toute l'adresse qu'il s'est acquise par une longue suite d'années, n'est-il pas plus mal-heureux avec ses armes, que les animaux? N'en est-il pas extrêmement embarrassé? N'en manque-t-il pas souvent dans le besoin? Et ne les porte-t-il pas, quand elles luy sont inutiles? Mais laissons les avantages que les animaux retirent de leurs armes, & de leur peau. Confessons qu'après un tres-long temps, l'homme pressé continuellement de son indigence, les a égales, ou mesme surpassées. A-t-il jamais pû, ou pourra-t-il jamais trouver les commoditez que les aisles aportent aux oiseaux? Quel soulagement de pouvoir voler, quand on est las de marcher? Quel plaisir de s'élever de terre, pour se promener dans les airs? De passer des rivières, sans crainte de se noyer? De chercher & trouver toujours la belle saison? D'estre hors de danger de se rompre le cou? & de jouir d'une infinité d'avanta-



ges que nous n'avons point, faute d'aïsses.

S'il se faisoit, MESSIEURS, un monde nouveau, avec des hommes aïllés, & que Galien ressuscitast de mesme, il feroit sans doute un gros Livre de l'utilité des aïsses. Il trouveroit mille raisons pleines d'une belle morale, pour prouver que l'homme doit en avoir. Il diroit que ce noble animal ne devoit pas toujours estre attaché à la terre. Que pour montrer que son origine estoit celeste, il falloit qu'il pût s'aprocher du Ciel; & il chanteroit avec justice un Hymne à l'Autheur de la nature, pour les avantages qu'on retireroit de ces parties.

J'en ay assez dit; MESSIEURS, pour ceux qui sont capables de se dépoüiller de leurs préjugés; ils n'ont qu'à suivre le chemin que je leur montre, pour se defabu-  
liser entierement. Pour ceux qui ne veulent point quitter leurs premieres pensées, en vain je ferois plus d'efforts pour leur persuader mes sentimens. Je les laisse sans envie, & sans calomnie, dans le choix qu'ils ont fait; qu'ils me laissent de mesme, ou qu'ils m'attaquent sans haine & sans malice, dans l'opinion que je vais établir. Elle sera plus simple, pour l'explication des cho-



ses ; plus conforme à la véritable condition de l'homme ; & plus soumise à la Divinité.

Considérons , MESSIEURS , l'Autheur de la nature , \* cōme un ouvrier qui a tout fait pour soy-mesme , n'ayant point de fin plus noble à se proposer. Il a produit la matiere avec des mouvements dans ses différentes particules , par la nécessité desquels tous les corps que nous voyons , & une infinité d'autres qui nous sont inconnus , ont esté formés. Ces corps sont autant de differens ouvrages , dont la variété est admirable. Il a prévu , que selon la diversité de leurs parties , & la difference de leurs ressorts , ils auroient des actions différentes : & mesme que dans une seule espece d'animaux , des parties semblables auroient divers usages , selon la difference de leurs inclinations , ou de leurs conditions. Ainsi parmy les hōmes , que les uns se serviroient de leurs mains pour jouer du luth , les autres pour ramer , les autres pour peindre , les autres pour combattre. Dieu donc a fait ses ouvrages pour soy , comme il a voulu ; & il n'est point constant que les usages des parties soient la fin qu'il s'est proposée , parce qu'il a pû s'en proposer

\* *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.*



d'autres, qui nous sont inconnuës. Il y a  
mesme des occasions, où il n'y a point  
d'aparence de le dire, & d'autres ou  
ce seroit un crime de le penser. Sans  
donc s'embarasser, en raisonnant de la  
sorte, & sans asseurer que les yeux sont  
faits pour voir les pieds pour marcher, les  
aisles pour voler; il suffit de connoistre  
qu'entre les differents animaux que Dieu a  
faits, il en a voulu faire avec des yeux, des  
pieds, des aisles: & qu'il a bien connu que  
ceux qui auroient des yeux verroient; ceux  
qui auroient des pieds marcheroient, &  
ceux qui auroient des aisles voleroient. De  
mesme pour la figure, il a voulu faire par  
exemple des oiseaux qui eussent un bec  
long, d'autres court, d'autres rond, d'autres  
aigu, & a prévu la maniere differente  
dont ils s'en devoient servir. Pareillement  
pour le nombre des parties, il a fait des ani-  
maux qui ont deux pieds, d'autres quatre,  
d'autres plusieurs, qui tous trouvent leurs  
usages. Or l'Autheur de la nature est la  
premiere cause de toutes ces differences,  
qu'il a faites pour son plaisir; & les particu-  
les de la matiere qu'il a produites à ce des-  
sein, avec leurs mouvemens, sont la cause  
seconde à quoy un Physicien doit s'atta-  
cher. Suivant ces principes tres simples, &



très vray-semblables, un Phylicien peut dire en un mot, que la partie est aparamment faite pour composer le tout ; & le tout est sans doute fait pour l'ouvrier, qui a travaillé pour soy-mesme. En suite il employera son esprit à démesler les ressorts des machines qu'il connoist, à chercher l'usage de leurs parties, & à expliquer leurs fonctions, qu'il prédra comme des suites du nombre, de la structure, & de la situation de ces parties, sans inferer que c'en soit la fin, & que les choses ne pouvoient estre mieux, à l'égard de l'animal à qui elles servent. Par ce moyen on évitera toutes les questions inutiles, & l'embarras où elles jettent. Ce sont les principes que je suivray dans le reste de mes discours.

De toutes les parties externes ou contonantes du ventre, il n'y a plus que le Peritoine à expliquer. C'est une membrane de figure ovale, servant d'envelope aux parties internes : elle est double par tout, quoy qu'il soit difficile de la diviser, excepté vers l'os pubis, où elle est manifestement séparée en deux, & contient la vessie dans sa doublure. En differens endroits vers le diaphragme, elle est percée par le tronc descendant de l'artere, par le tronc supérieur



de la veine cave, & par L'œsophage. Au nombril par les vaisseaux umbilicaux; en bas elle a des trous, à l'anus, au col de la matrice & de la vessie, & à l'endroit par où les vaisseaux descendent aux cuisses, elle a aussi deux productions en forme de canaux, qui dans les hommes vont jusques aux bourses, & contiennent les vaisseaux feminaires.

Les plus considerables parties internes du ventre, sont L'epiploon, le ventricule, les intestins, le mesentere, le pancreas, le foye, la rate, l'artere descendante, le tronc inferieur de la veine cave, la veine porte, les capsules atrabilaires, les reins, les vretaires, la vessie, les vaisseaux feminaires, & la matrice aux femmes.

L'Epiploon ou la coiffe est une membrane pleine de graisse, & de glandes, qui s'étend ordinairement depuis le ventricule jusques au nombril, & quelquefois descend jusques à l'extrémité du ventre, ou comprimant dans les femmes l'orifice interne de la matrice, il empesche dit-on l'entrée de la semence, & par consequent la generation, parce qu'il est plain de graisse. Il conserve la chaleur dans le fond du ventricule, & de cette maniere il ayde à faire le



chyle. Il est double, & a une cavité sensible, ou quelques-uns pensent qu'il se forme une hydropisie particuliere qui n'est guerissable que par la ponction du ventre.

Depuis le fond de la bouche jusques à L'anus, s'étend un corps continu, creux, rond, long, tissu de fibres dures & assez fortes, qui s'élargit immédiatement au dessous du diaphragme; & depuis reprenant à peu près sa premiere grosseur, fait plusieurs circonvolutions qui font la circonference d'une membrane, du centre de laquelle partent plusieurs vaisseaux, aboutissans vers elle, en forme des rayons d'une rouë, & enfin reprenant la ligne droite, se termine à L'anus. La partie qui est depuis la bouche jusques au diaphragme se nomme L'esophage, ou le gosier; la partie plus large & plus capable, le ventricule ou la pance; le reste sont les intestins ou les boyaux, & la membrane s'appelle le Mesentere.

Le ventricule est immédiatement sous le diaphragme au costé gauche, entre le foye, dont une partie le couvre; & la rate qui est à costé. Il y a deux orifices ou ouvertures, l'entrée & la sortie, qui sont presque en mesme distance du fond; de maniere que l'inférieur n'est guere plus bas que le



superieur. Celuy-cy est entouré de nerfs qui le rendent extrêmement sensible ; c'est en cet endroit qu'on sent le mal de cœur. Helmont a crû que c'étoit le siege de Pame. Je l'ay vû dâs une femme endurci & épaissi: de façon que rien ne pouvoit entrer dans le ventricule, qui s'étoit fort retressi, & L'esophage au dessus s'étoit dilaté. Ce qui faisoit que les alimens y sejournoient quelque temps, après quoy elle les vomissoit, elle mourut enfin si fort attenuée qu'on sentoit les os de l'épine au travers du ventre. L'autre orifice s'appelle chez les Grecs pylore, ou portier, parce qu'il s'ouvre & laisse passer le chyle. Le ventricule a des veines & des arteres, comme les autres parties, & ne se nourrit point de chyle, mais de sang. Il y a un vaisseau qui part de la rate, & aboutit au ventricule, les Latins l'appellent, *vas breue*, quelques-uns croient qu'il porte un suc acide, de la rate au ventricule ; & d'autres n'en sont pas d'accord, à cause d'une valvule, tellement disposée, disent-ils, qu'elle empesche le passage de la rate au ventricule, & le permet du ventricule à la rate.

Ce qui reste du corps que ie vous ay décrit, depuis l'orifice inferieur du ventricu-



le jusques à L'anús, sont les intestins; que Pon dit estre six ou sept fois plus longs que le corps dont ils sont parties; mais la mesure en est fort incertaine. L'animal est moins vorace, plus ils ont de circonvolutions: Quoy qu'ils soient un corps continu, on les divise en gresles & gros. Les gresles sont situez vers le centre à la region umbilicale, & les gros à la circonference. On en conte trois gresles, le Duodenum, le Jejunum, & L'ileon, & trois gros, le Cæcum, le Colon, & le Rectum.

Le premier des intestins gresles, s'apelle Duodenum, parce que les anciens Pont crû long de douze doigts; quoy que cela soit faux, & qu'il n'en ait pas quatre: il y a deux trous, par l'un desquels se décharge la bile, & par l'autre, le suc pancreatique. Ces deux liqueurs suivant l'opinion de Sylvius font effervescence en se meslant, & servent à separer le chyle d'avec les excréments. Et selon le sentiment de Vanhelmont, le chyle qui étoit acide dans le ventricule, devient salé dans le Duodenum, par un leuain particulier à cette partie. Le second s'apelle Jejunum, parce qu'on croit qu'il est plus souvent vuide que les autres, à cause d'un grand nombre de veines par



où passe le chile, & de l'acrimonie de la bile, qui s'y décharge, & qui l'excite à se vuider.

L'ileon est le plus long de tous; il tombe quelquefois dans les bourses & dans l'aine, & fait les descentes. Il se nouë aussi quelquefois, ou plutôt rentre dans luy-même, comme un gan qu'on retourne, & pour lors on revomit les excremens.

Le premier des gros intestins est apellé Cæcum; à cause dit-on qu'on n'est pas assuré de son usage. Quelques-uns croient qu'il perfectionne le chyle, qui n'a pû l'être dans le ventricule, ou dans les intestins. D'autres pensent que c'est là où se separe le chyle d'avec les excremens, & Vanhelmont y met un levain qu'il appelle Stercoral.

Le Colon est le second & le plus long des gros intestins. Il a dans son commencement une valvule considerable, qui permet le passage de L'ileon dans le Colon, & empesche le retour.

Le Rectum ou l'intestin droit est le dernier. On l'appelle ainsi, parce qu'il descend droit sans faire de circonvolutions comme les autres, il sert à contenir les excremens, jusqu'à ce que l'animal s'en décharge.

Les intestins ont un mouvement propre, qu'on



Qu'on nomme Peristaltique, qui se fait du commencement vers la fin ; par le moyen des fibres qui les composent.

On vous montrera exactement la grandeur, la figure, la couleur, la situation, & la composition des intestins, qui sont des choses nécessaires à sçavoir, mais que vous apprendrez mieux par les yeux que par les oreilles.

La membrane qu'ils entourent, est comme j'ay déjà dit, ce qu'on appelle mesentere; qui outre un grand nombre de vaisseaux manifestes, en a encor de petits qui ne paroissent que dans le temps de la distribution du chyle; on les nomme veines lactées à cause de leur blancheur, elles se dispersent vers les intestins, où elles aboutissent, & se ramassent à une glande insigne, qu'on nomme le Pancreas d'Asellius; à la difference de l'autre Pancreas, situé sous le ventricule, & le Duodenum, entre le foye & la rate. Ce dernier Pancreas a le long de sa substance un canal appelé du nom de Virsungus, qui l'a découvert. Il est rempli d'une liqueur que l'on pretend estre acide, qui se décharge dans le Duodenum, & se meslant avec la bile fait effervescence; à cause du sel volatil qu'elle contient, qui



boüillonne avec les acides. J'ay vû à Paris un jeune Medecin Holandois, fort adroit, qui le tiroit des animaux vivans. J'ay goûté de celuy que ie luy avois veu tirer d'un chien, où ie n'ay trouvé aucune acidité. Cependant sur ce fondement Sylvius a fait une pratique de Medecine fort differente de la commune.

Voilà, MESSIEURS, les premiers instrumens de la Cuisine, où se preparent les viandes qui doivent nourrir tout le corps. Par le *vas brevè*, selon quelques-uns, ou par les arteres, selon d'autres; un suc acide & fort penetrant, s'épanche dans le ventricule, y fait un sentiment particulier, que nous apellons faim; qui pousse l'animal à chercher des alimens. Ce suc est tres-puissant dans les oiseaux, & dissout des corps tres-durs; mesme des metaux dans les Autruches, comme j'ay vû dans une qui fut dissequée en ma presence, où l'on trouva des doubles rongez, de mesme maniere qu'avec l'eau forte. L'animal pressé de faim, ayant cherché & trouvé des alimens, les mâche, s'il a des dents; & ainsi mâchez ils descendent le long du gosier dans le ventricule; en partie par leur propre poids, en partie poussés par la langue, qui



pressant le palais, les jette dans le gosier, que les muscles d'autour compriment de haut en bas, & ainsi font tomber ce qu'il contient dans le ventricule. Là ce suc même qui a causé la faim tourne son action contre les alimens qu'il penetre, & les brisant en petites particules, les reduit en chyle. La chaleur du ventricule & des parties voisines aydent à cette action dans l'homme, & dans les autres animaux qui approchent plus de sa nature: mais dans les poissons, il n'y a point de chaleur manifeste, c'est la liqueur acide toute seule qui agit. Le chyle liquide & coulant sort par le mouvement du Diaphragme, qui dans l'inspiration comprime le ventricule, & en fait sortir ce qui peut couler. Ce chyle roule ensuite dans les intestins, en partie poussé par celuy qui le suit, en partie par le mouvement propre des intestins, qu'on nomme peristaltique, & qui les comprime comme j'ay dit, du commencement vers la fin. En roulant, ce qu'il y a de plus subtil entre dans les orifices insensibles des veines lactées, & les excremens vont dans l'intestin droit, qui tombent dehors, quand l'animal par le moyen des muscles en lasche l'ouverture, ou s'ils sont d'une consistance



qui les empesche de sortir facilement , le Diaphragme & les muscles du ventre present les intestins, & poussent les excremens dehors. Si vous n'estes contents de cette maniere mécanique & naturelle d'expliquer les choses, & que pour vous épargner la peine de l'étudier vous vouliez parler avec Galien, vous direz qu'il y a une faculté dans le ventricule, qui se sert de ses fibres longues pour attirer les alimens; une qui les retient par le moyen des fibres obliques; une qui les cuit par la chaleur, & une qui pousse le chile dehors avec les fibres transverses: de mesme en toutes sortes d'occasions, sans vous donner la fatigue d'examiner comme la chose se fait, dites seulement qu'il y a une faculté de la faire, & vous serez bons Peripateticiens & bons Galenistes.

Comme toutes les parties dont ie viens de parler, ont des veines qui partent d'un mesme tronc; il est à propos de vous en entretenir, afin qu'on vous les montre en mesme temps.

Toutes les veines du corps où il y a du sang, sont des branches, ou de la veine cave, ou de la veine porte. Celle-cy ne fournit point de rameaux aux parties externes,



mais seulement à un grand nombre de celles qui sont dans le ventre. Elle a beaucoup de branches dans la partie concave du foye, qui se réunissent en un seul tronc, lequel sortant de cette partie cave, avant de se diviser, fournit deux petits rameaux à la vessicule du fiel qu'on appelle Cystiques, & un au ventricule, qu'on nomme Gastrique. Ensuite se courbant vers le côté gauche, il se separe en deux branches considerables, dont l'une plus haute & plus petite tend à gauche, & l'autre plus basse & plus grosse va à droite: La premiere s'appelle splenique, parce qu'elle va à la rate, & la seconde mesenterique, parce qu'elle fournit un tres-grand nombre de veines au mesentere.

Le rameau splenique avant que d'entrer dans la rate, donne deux veines au ventricule, dont la plus considerable l'entoure & fait la Coronaire. Il produit encor deux rameaux, l'un pour l'Epiploon, l'autre pour le Pancreas. Ensuite il se separe en deux branches, dont la superieure fournit le *vas brevé*, & l'inférieure une veine à l'Epiploon, & l'autre au ventricule.

Le rameau mesenterique, avant que d'entrer dans le mesentere, donne une vei-



ne à la partie droite du ventricule, & de l'Epiploon; & une autre aux deux premiers intestins. Apres estant entré dans le mésentère, il se divise en trois branches, d'où sortent un tres-grand nombre de rameaux qui s'étendent le long du mésentère, & aboutissent aux intestins; & la veine porte fournit encor un rameau considérable qui descend sous l'intestin droit, & se termine à l'anús, qu'il embrasse avec plusieurs petites veines, qu'on nomme hemorroidales internes, à la difference des externes, qui naissent de la veine cave.

Je n'ay point voulu dire tous les noms des veines que fournit la veine porte, parce qu'ils sont tous Grecs, tirés des parties où elles passent & trop barbares & extraordinaires en nostre langue.

Les Anciens ont donné differens usages à ces veines, suivant les divers sentimens où ils ont esté. Ils ont tous crû que les veines mésentériques apportoient du foye le sang aux intestins; & reportoient au foye le chyle, qu'ils attiroient des intestins, ce qui n'est pas vray-semblable. Ils eussent mieux fait à mon sens, de cōfesser qu'ils ignoroient par quels chemins le chyle coule, que de faire aller en mesme temps par un même



canal deux liqueurs, dont l'une va, d'où  
l'autre vient. En parlant de la circulation,  
je vous diray l'usage de tous ces vaisseaux;  
mais il est temps de laisser en repos vos  
oreilles & ma poitrine, pour donner à vos  
yeux la satisfaction de voir toutes les par-  
ties dont je viens de parler.





## III. DISCOURS.



E vous parlay hier, MESSIEURS, de toutes les parties qui servent à changer les alimens en chyle, & à le separer de ses excréments. Je vous entretiendray aujourd'huy de celles, qu'on pretend estre les organes qui convertissent le chyle en sang, & qui reçoivent les excréments de ce second changement. Je vous feray donc un discours du foye, de la vessicule du fiel, de la rate, des reins, des capsules atrabilaires, de la vessie, & des vaisseaux de toutes les parties.

Le foye est une partie considerable pour sa grandeur, & pour ses usages; quoy qu'il n'ait pas, peut-estre, ceux que l'antiquité luy a donnés; il est d'une couleur rouge, brune, d'une consistance semblable a du sang caillé, envelopé d'une membrane fort delicate, situé immédiatement sous le diaphragme, à l'Hypochondre droit pour la plus grande partie; & attaché par trois



forts ligaments. Premièrement au ventre, par la veine ombilicale, & au diaphragme en deux endroits: du costé droit, par un ligament large & mébraneux; & du gauche, par un ligament rond, long, & fort dur. Quelques-uns le divisent en partie droite & gauche, qui ne sont distinguées que par une petite fente, ou s'insere la veine ombilicale. Car dans l'homme le foye est tout entier; au lieu que dans d'autres animaux, comme le chien, il est divisé en plusieurs parties. Par dessus il est rond, & sa superficie est convexe; en dessous elle est concave. Il a les deux veines principales, d'où semblent naistre toutes celles du corps: Et dans sa substance, elles ont un grand nombre de rameaux, qui s'abouchent manifestement en plusieurs lieux, les uns avec les autres, & se réunissent chacun à leur tronc. Celui de la veine porte sort de la partie cave; & celui de la veine cave de la partie convexe. Je vous dis hier les divisions de la veine porte, je vais vous dire celles de la veine cave, & en suite de la grosse artère qui l'accompagne.

La veine cave sortant de la partie convexe du foye, se divise en deux troncs; dont l'un penetre le diaphragme, & fournit des



veines à toutes les parties qui sont au dessus ; l'autre descend en bas , & en fournit aux parties qui sont au dessous. De sorte que la veine cave est la principale veine du corps , dont toutes les parties prennent des rameaux , excepté celles du ventre qui en reçoivent de la veine porte. Ce tronc inférieur de la veine cave, va , sans se diviser, jusques à la quatrième vertebre des lombes, accompagnée de la grosse artère, qui est sous luy. Il jette en descendant des rameaux de côté & d'autre ; sçavoir les veines adipeuses , qui vont à la membrane des reins & à la graisse , dont elle est entourée ; les Emulgentes qui vont à la cavité du rein ; les spermatiques , dont la droite sort du tronc mesme , la gauche de l'emulgente, & aboutissent aux testicules , enfin les lombaires. Cela fait ce tronc descendant vers l'os sacrum , passe par dessous l'artère , & se divise en deux branches considerables, qu'on nomme veines iliaques, qui fournissent des rameaux à toutes les parties voisines, descendent jusques aux extremités, & produisent des veines dans les cuisses , dans les jambes, & dans les pieds.

L'artère est d'une consistance beaucoup plus dure & plus épaisse que la veine. Ser-



tronc ayant percé le Diaphragme, donne des rameaux à toutes les parties qui sont au dessous, & prennent leurs noms de ces mesmes parties, aussi bien que les veines qu'elles accompagnent. Ainsi il y a des arteres cœliaque, mesenterique superieure & inferieure, emulgent, spermatique, lombaire, & de mesme du reste. Ce tronc estant arrivé jusques à la quatrième vertebre des Lombes, sous la veine cave, passe par dessus, & se divise en deux branches comme elle, qui arrosent toutes les parties inferieures par le moyen de leurs rameaux, qui ne sont pourtant pas en si grand nombre que ceux des veines.

Deux rameaux sortent des arteres iliaques, qui ont l'usage d'arteres dans le fœtus; & apres la naissance ne servent plus que de ligaments à la vessie, non plus que l'ouraque, qui part de son fond, & va au nombril. Ces arteres, l'ouraque, & la veine umbilicale, sont les vaisseaux umbilicaux qu'on vous démontra hier.

Je vous ay parlé, MESSIEURS, de toutes les veines du foye, & de beaucoup d'autres par occasion. Pour achever ce qui est de considerable dans le foye, il faut vous dire qu'il a des arteres de la cœliaque, qui se



disperſent dans ſa partie cave, entre les rameaux de la veine porte. Il a encor une petite veſſie, avec un canal plein d'une liqueur jaune & tres amere, qu'on appelle fiel ou bile jaune. On croid que la bile contenuë dans le canal eſt plus groſſiere que celle de la veſſicule; ils ſe déchargent par un meſme trou dans l'intestin. Si l'on ſouffle dans ce canal, l'intestin ſ'enfle, & la veſſicule demeure en meſme eſtat; ce qui fait voir qu'il n'apporte pas la bile dans la veſſicule, comme quelques-uns penſent. En effet, elle la reçoit immédiatement du foye, par le moyen de vaiſſeaux tres petits, parſemez en grand nombre entre les rameaux de la veine cave, & de la veine porte, qui ſe reüniffants en un ſeul tronc, ſe dégorgent dans la veſſicule. Pluſieurs animaux, comme le Cerf, le Dain, le Chameau, n'ont que le canal. La veſſicule a des valvules tellement diſpoſées, qu'elles laiſſent couler la bile dans l'intestin, mais en empêchent le retour.

La rate eſt ſituée entre le ventricule & les fauſſes coſtes, vers les vertebres, de maniere qu'il eſt impoſſible de la toucher, quand elle eſt dans ſon état naturel: vous verrés ſa grandeur, ſa figure, & ſa couleur.

Elle



Elle est attachée par des membranes assés de liées, au péritoine, à l'Epiploon, au rein gauche, & quelquefois au Diaphragme. Je vous ay parlé de ses vaisseaux, dans la division des veines & des artères: Il n'y a plus que ses usages dont je vous entretiendray, apres vous avoir parlé des reins & de la vessie, qui sont les parties qui restent encor à expliquer aujourd'huy.

Les reins sont des corps d'une consistance beaucoup plus dure que le foye & la rate; ordinairement il y en a deux situés à la region des lombes, aux costés de la veine cave & de l'aorte, à qui ils sont attachés, par les veines & par les artères émulgentes; comme au diaphragme & aux lombes, par une membrane qui vient du péritoine, & par les vretaires à la vessie. Ces vretaires sôt deux vaisseaux particuliers, dont chacun a dans la substance du rein plusieurs petits canaux, qui diminuant en nombre, plus ils sont près de la sortie, augmentent en grosseur, & ne font enfin qu'une assés ample capacité qui reprend hors le rein la forme de vaisseau, ronde, longue, & s'étend entre les deux membranes du péritoine, jusques aupres du col de la vessie, où ce vaisseau s'insère. A l'entrée de chacun il y a des



valvules, qui laissent la liberté du passage à ce qui descend dans la vessie, & en empêche le reflux.

On trouve au dessus des reins deux petits corps noirâtres, qui ont une cavité sensible, remplie à ce qu'on dit d'un suc mélancolique; c'est pourquoy on les nomme capsules atrabilaires. Les Anatomistes ne conviennent pas de leurs usages, & quelques-uns assurent qu'il n'y en a pas toujours; mais seulement quelquefois à cause de l'abondance de la matière.

La vessie est un corps membraneux, de la figure d'une bouteille ronde, propre à contenir une liqueur, & mesme des corps solides qui s'y engendrent contre nature. Elle est située à l'hypogastre dans la doublure du péritoine, entre l'intestin droit & l'os pubis aux hommes; & aux femmes entre la matrice & le même os. Tout le monde sçait qu'elle contient l'eau dans son état naturel mais si on la retourne & qu'on l'emplit d'eau, on voit cette eau s'infiltrer peu à peu au travers de ses membranes, mouiller sa surface extérieure, descendre imperceptiblement tout le long; & se réunissant au bout, couler de même manière, que si on l'avoit percée. Ce qu'il y a encor de plus admira-



ble, est que cette vessie retournée, qui laisse échaper l'eau, contient l'air, comme quand elle est en son état naturel. Il seroit bien mal aisé de rendre raison de ces effets assez surprenants, suivant les principes d'Aristote; mais il est moins difficile de les expliquer dans la Physique d'Epicure, ou de Descartes.

Voila, MESSIEURS, toutes les parties dont j'avois fait dessein de vous entretenir aujourd'huy. Il faut vous dire pour achever mon discours, quels sont les sentimens qu'on a de leurs usages.

On a crû tres-long temps sans contestation, que le foye faisoit le sang; mais ceux qui ont esté dans cette opinion, ont expliqué differemment, comment le chile dont il est fait, arrive à cette partie. Les uns ont pensé qu'il y alloit par les veines méfaraïques, qui sont des branches de la veine porte; de façon que ces veines, suivant ce sentiment, servoient à porter le sang, dont les intestins se nourrissent, & à reporter le chyle, dont le sang se fait. Mais comme il semble que ces liqueurs venant à se rencontrer dans un même canal, devroient se faire obstacle; il a falu imaginer des moyens pour oster la difficulté: Quelques-uns ont



dit que ce n'estoit pas une chose impossible, puisque le foye attire le chyle, & les intestins le sang, qui sont forcés d'aller vers le principe qui les attire, & qu'on voit bien le Rosne couler par le milieu du Lac de Geneve, sans mesler ses eaux. Qu'au reste personne n'a vû travailler la nature, qu'il ne faut pas s'en mettre en peine & qu'elle sçait tout faire. D'autres plus fins ont pensé que ces deux liqueurs ne couloient pas en même temps dans un même canal vers des lieux opposés, & que le foye avoit de l'intelligence pour pressentir ses besoins, & faire son devoir: de maniere que lors que le chyle est fait, il n'envoie point de sang aux intestins, jusqu'à ce qu'il ait tout fait venir le chyle. Ceux qui ont reconnu le mouvement circulaire du sang n'ont pas vû cet embarras: Ils ont cru qu'il étoit facile que le chyle allast au foye par les veines mésentériques avec le sang qui y retourne. Enfin après que les veines lactées, ont esté découvertes, il y en a, qui ont pensé qu'elles servoient à porter le chyle au foye. Voila donc quatre manieres différentes. Ceux qui sont d'un sentiment contraire & qui reconnoissent le cœur pour la cause du sang, disent que les deux premières



ne méritent pas d'être refutées. Que la troisième n'est pas possible ; parce que si le chyle entroit dans les veines mésentériques, il faudroit qu'elles fussent entrouvertes du costé des intestins pour le recevoir ; & si cela étoit on verroit un continuel écoulement de sang. Qu'enfin la dernière opinion est contraire à l'Anatomie, qui démontre que pas un seul rameau des veines lactées, n'entre dans le foye. De plus contre tous ces Auteurs ils produisent l'expérience qui fait voir le chemin par où le chyle se porte au cœur qui a des cavités sensibles, où se fait le changement, au lieu que le foye n'a point de venticule où il puisse se faire.

Tout le monde est d'accord, que la vessicule du fiel, & le canal hepaticque qui se joint avec elle, servent à contenir la bile ; mais on ne convient pas des usages de cette humeur. Dans la galenique, on pense que c'est un pur excrément que la nature ramasse pour s'en décharger comme de l'urine, & qui sert pourtant par son acrimoine à faire vider les intestins. Quelques-uns luy donnent un usage pour les passions. Sylvius prétend qu'avec le suc pancraticque, elle fait une effervescence dont on ne peut se passer. Helmont la croit un baume absolu.



ment nécessaire pour la conservation de la vie.

Il n'y a point de partie à qui l'on ait donné de plus différents usages qu'à la rate ; beaucoup croient qu'elle attire du foye l'humeur melancolique dont elle se décharge dans le ventricule, & dans les intestins. D'autres ont pensé qu'elle faisoit une partie du sang, & se sont efforcez d'imaginer des chemins par où le chyle y arrive. D'autres se sont persuadez qu'elle fait des esprits pour le ventre. Helmont y place son Archée, & assure que les pensées s'y forment, & de là se reflechissent dans le cerveau.

Les reins servent à separer la serosité du sang, qu'ils transmettent à la vessie, par les uretaires. La vessie s'en décharge de temps en temps, par le moyen d'un muscle appelé sphincter, qui l'ouvre & la ferme, suivant le desir de l'animal. Lors qu'elle est ouverte, l'urine sort avec impetuosité, en partie par son propre poids, en partie par une vertu élastique des fibres de la vessie, & enfin par le secours des muscles du ventre. Je vous diray demain comment se fait la separation de l'urine, dans les reins, en vous expliquant l'usage des veines, & des artères de



de la tout le corps , suivant l'opinion des moder-  
nes , & vous expliqueray leur sentiment  
don- touchant l'usage des parties , dont je vous  
rate; ay parlé , & que l'on va vous faire voir.  
foye



#### IV. DISCOURS.



EST la coûtume, MESSIEURS  
d'expliquer toutes les parties  
du ventre, avant que de passer  
à celles de la poitrine. Je chan-  
cer- geray cet ordre , & vous entretiendray au-  
é du jour d'huy des parties de la poitrine , &  
ar les de leurs usages ; deux raisons principa-  
emps les m'engagent à ce changement : La  
pellé première est , qu'avant de vous parler  
nt le des parties qui servent à la generation ,  
verre, il faut que vous sçachiez quelle par-  
le par tie fait le sang , & comment il se distribuë  
verre pour la nourriture ; parce que la semence se  
la par fait des mesmes particules qui nourrissent.  
vous La seconde est qu'il faut vous dire quels  
ation sont les usages des parties qu'on vous dé-  
expli montra hier, suivant l'opinion des moder-  
res de



nes ; ce que j'accompliray en vous expliquant le mouvement du sang, qui dépend du cœur, comme de sa source.

La partie anterieure de la poictrine s'appelle le sternum, le derriere, le dos ; & les laterales, les costez. On peut la diviser comme le ventre en parties contenant & contenuës : mais sans m'arrester à redire des choses assez faciles, je vous parleray des principales patties, qui sont les mammelles, le diaphragme, la pleure, le mediastin, le pericarde, le cœur, le poulmon, & tous leurs vaisseaux ; & je vous expliqueray en suite leurs fonctions & leurs usages.

Les mammelles bien conditionnées sont le principal ornement du beau sexe, & ca qu'il a de plus aimable & de plus propre pour engager le cœur. Personne n'en ignore, la figure, la consistance, la situation, & la couleur. C'est pourquoy sans m'y arrester, ie me contenteray de vous dire leur composition & leurs usages ; elles sont composées au dedans de corps glanduleux, dont la nature est particuliere ; d'une membrane qui envelope ces glandes, & de quantité de veines & d'arteres qui les traversent. Ces corps glanduleux ne paroissent pas dans les enfans, ils sont extrêmement



durs dans les pucelles de quinze à seize ans, enflent dans les nourrices, & flâtris dans les vieilles.

Le bout de la mamelle a plusieurs petits trous, par où le lait sort dans les nourrices, quand l'enfant le suce, ou qu'on l'exprime avec les doigts.

Il est tres-mal aisé de dire comment se fait le lait, & de quelle matiere. C'a esté une opinion assez commune, que le sang qui se vuide tous les mois par les parties naturelles des femmes, est la matiere du lait, & que c'est pourquoy les nourrices n'ont point ces sortes de purgations. Mais il semble que les Auteurs qui ont esté dans ce sentiment, n'y ont pas bien pensé; car il se trouve des femmes qui sont réglées, quoy qu'elles soient nourrices, & les femelles des autres animaux, qui ne sont point sujettes à cette évacuation, qui arrive de mois en mois, ne laissent pas d'avoir du lait. De plus, MESSIEURS, où est la femme qui ait jamais jetté une si effroyable quantité de sang, comme il en faudroit pour tout le lait que fournit une nourrice pendant un mois. Quelques-uns ayans aperçu ces difficultez, ont dit que veritablement ce n'estoit point ce sang la seul; mais tout au-



tre indifferemment qui se porte aux mammelles ; & qui par une vertu particuliere à ces parties, s'y convertit en lait. Cependant cette opinion est encor combatuë de beaucoup de raisons. Car il paroist impossible qu'une femme perde tous les jours autant de sang, comme elle donne de lait. Et en outre les qualitez des aliments que prennent les Norrices, sont bien plus sensibles dans le lait que dans le sang ; ce qui n'arriveroit pas, s'il en estoit engendré, parce qu'il reste moins de vestige des qualitez d'un corps, à proportion qu'il s'y fait plus d'alterations successivement. Il semble donc plus probable que lait se fasse immediatement de chyle, qui est le premier changement que les aliments souffrent dans le corps, & qui par consequent peut retenir beaucoup des qualitez de son premier estre. Mais ce qu'il y a de déplaisant dans cette opinion, est qu'on ne peut montrer par quels vaisseaux le chyle se porte aux mammelles : Cependant je vous donneray mes conjectures là dessus, en vous expliquant le mouvement du sang. Je ne vous dis pas de les croire, car je n'en suis pas moy-mesme extrêmement persuadé ; & quand je le ferois, vous auriez toujours la



liberté de vôtre pensée. Il n'y a pas, à mon sens, d'arrogance plus insupportable, que de vouloir assujettir les autres à suivre nos sentimens.

Ordinairement il n'y a que deux mamelles. J'en ay vû une fois quatre, à une femme accouchée à l'Hôtel-Dieu, qui toutes rendoient du lait. Il y en avoit deux à la place ordinaire d'une grosseur mediocre, & deux autres immédiatement au dessous beaucoup plus petites.

Les mamelles servent souvent à faire naistre l'amour. Leurs principaux usages sont de cribler le lait, comme je vous diray bien-tost, & à le contenir, jusqu'à ce que l'enfant le suce.

Le Diaphragme separe la poitrine du ventre, sa substance est charnuë, excepté dans le centre, où elle est nerveuse; c'est proprement un muscle large & rond. Il est percé en plusieurs endroits, par où l'Oëophage & les grands vaisseaux passent: il a beaucoup d'usages fort considerables; je vous en ay déjà dit plusieurs, en vous parlant des parties du ventre; il sert dans le ris, qui enferme un ébranlement de la poitrine. Tous ses usages sont accompagnés de la respiration, à quoy il sert principalement.



On dit, qu'à cause de la connexion qu'il y a de ses nerfs, avec ceux des machoires & des lèvres; quand son centre est blessé, on meurt en riant, & c'est ce qui s'appelle ris Sardonien.

Il y a dans la poitrine une membrane, qui fait à son égard la mesme chose, que le peritoine au ventre: Elle sort de costé & d'autre des vertebres du dos, tapisse les parois de la poitrine, se redouble au sternum, doublée rédecend aux vertebres, & separe la poitrine en deux; on l'appelle la pleure, & son redoublement le mediastin.

Le cœur est envelopé d'une membrane de mesme figure que luy, mais plus grande; de façon qu'elle luy laisse la liberté de se mouvoir. Elle contient une eau assez claire, dont l'origine est incertaine. Il est pourtant vray-semblable qu'elle provient des vapeurs qui exudent du cœur; & qui ne pouvant penetrer le pericarde, à cause de sa consistance, se reduisent en eau. On ne sçait point encor par où cette eau s'écoule, elle doit pourtant avoir une issue; autrement la membrane s'empliroit tellement, que le cœur ne pourroit plus se mouvoir. Peut-estre que le Pericarde, & l'eau qu'il contient, ne sont pas absolument necessaires, puis



qu'on a veu quelque-fois des hommes  
sans péril.

C'est icy, MESSIEURS, que par occasion  
je répondray au défi qu'on me fit hier en  
vostre présence, de trouver dans le corps  
des parties qui soient sans usage. Je n'évite  
point le choc, au contraire je le recher-  
che, & je veux faire un autre défi à tous  
ceux qui sont si fort attachez aux senti-  
mens de Galien. Je les défie donc de choi-  
sir un jour & un lieu, pour me répondre sur  
le champ, en présence de gens de bon sens,  
à toutes les objections que je feray contre  
leur opinion, touchant l'usage des parties,  
leur figure, & leur nombre. Et moy j'offre  
de répondre aussi sur le champ à toutes cel-  
les qu'ils voudront faire contre la mienne.  
C'est une temerité de jeune homme, il est  
vray, mais il y a des temeritez heureuses.  
Alexandre n'eut point esté le maistre du  
monde, & n'auroit jamais acquis la repu-  
tation qu'il a parmy les hommes, s'il n'eût  
esté temeraire. Ne pensez pas pour cela,  
MESSIEURS, que je présume tant de moy,  
ny que j'aime la dispute, je la hais mor-  
tellement. Il reste toujours dans les ames  
communes, apres ces sortes d'altercations,  
une aigreur que leur foible raison ne peut



adoucir ; mais il y va de ma reputation. Si l'on vouloit seulement me faire passer pour un visionnaire, ou pour un homme de peu d'esprit, j'écouterois sans replique, parce que je sçay qu'on auroit de la peine à le persuader à tout le monde. S'il y a des gens qui ayent du dégoust pour ma maniere de raisonner, il y en a d'autres qui l'approuvent ; & je suis si heureux en ce point, que je plais au moins à ceux à qui je veux plaire. Mais, MESSIEURS, on va bien au delà, à l'occasion de quelques opinions particulières, on me calomnie fort indignement, & mes ennemis m'accordant un peu d'esprit, pour mieux faire avaler le poison de leur médisance, ils sement sourdement une tres mauvaise opinion de ma croyance & de mes mœurs. C'est donc un juste ressentiment qui m'engage de faire les propositions que vous avez entendues, & la digression que je finis & que je vous prie de me pardonner.

Je reviens à mon sujet, & je dis qu'il y a dans le corps des parties qui sont sans usage ; & pour étonner bien des gens, je propose le péricarde, ou la membrane qui enveloppe le cœur. Mais dira-t-on, n'est-ce pas un usage d'envelopper le cœur ? non,



avoir un usage est servir à quelque chose. Pour servir à une chose, il faut qu'elle en ait besoin, ou pour estre simplement, ou pour estre mieux: or le cœur peut estre sans Péricarde, & n'est point mieux d'en avoir; Qu'il puisse estre sans Péricarde, je l'ay vû dans un chien fort vigoureux; mais je suis icy un témoin recusable, mes amis sçavent pourtant que j'ay de la bonne foy par excez, & que je suis sincere dans les choses, mesme ou mon interest m'obligeroit de dissimuler. Cependant cherchons un autre témoin. Colombus a ouvert un de ses Escoliers, à qui il ne trouva point de Péricarde, & qui vray-semblablement n'est pas mort de cela, non plus que mon chien qui se portoit parfaitement bien, quand je le dissequay par curiosité. Le cœur peut d'oc se passer de Péricarde, & n'est point mieux pour l'avoir; puis qu'il fait aussi bien ses fonctions quand il ne l'a pas, que quand il l'a. Ce qui se void dans cet Escolier, & dans le chien, qui se sont long temps bien portez, & qui ne sont pas morts faute de Péricarde. Mais disent nos Adversaires, la nature ne fait rien d'inutile. Je répons, dans leurs principes elle fait pis, puis qu'elle fait des choses nuis.

*cey est le cœur de l'Escolier de Colombus  
qui ne trouva point de Péricarde.  
L'An. 1624. p. 136.*



sibles, & pour en donner un exemple pris d'entre deux cens mille que je pourrois apporter. Elle fait un Epiploon qui descend quelquefois jusques sur le col de la matrice, & empesche, comme ils avoient, la generation; & si elle fait des choses nuisibles, elle peut en faire d'inutiles. Ils repartiront, ce n'est que quelquefois. Il est vray, mais si elle a des pechez actuels, elle peut en avoir d'habitude. L'impitoyable ou l'aveugle qu'elle est, produit toujours les hommes sans aïsses qu'elle a accordés aux mouchérons ! cependant elle a donné aux hommes une inclination de voler. Je le prouve, dans les principes de ceux contre qui je parle. L'inclination est naturelle, c'est à dire donnée de la nature, quand elle se trouve dans toute l'espece : or cette inclination est dans toute l'espece, puis qu'il n'y a pas un homme qui ne fust bien aise de voler, & qui n'en souhaitast passionnément les avantages, s'il pouvoit les obtenir. De maniere que la nature donne une inclination pour une chose dont elle refuse les moyens. Voila, MESSIEURS, les fausses consequences qui suivent les principes de ceux contre qui je parle. Dans ceux que j'ay établis, quoy qu'il arrive de desavantages, il n'y a rien à reprocher à la nature,



ny à son Auteur. Rien à la nature, qui n'est que la matiere avec ses mouvements, dont elle suit aveuglémēt la necessité. Rien à l'Auteur qui est le maistre de la matiere & de ses mouvements, qu'il a disposez comme il a voulu, sans s'asservir à rechercher ce qui est de plus avantageux pour les ouvrages qu'il en fait, qui sont toujours defectueux pour eux-mêmes, & parfaits à l'égard de l'Auteur qui les a voulus de la sorte. Dans les autres principes, suivant les consequences qu'on peut en tirer, il faut en cent mille occasions accuser la nature d'erreur. C'en est assez, je pense, pour m'acquitter de ma parole, & ainsi je retourne au cœur, dont il est important de bien sçavoir la structure, pour comprendre ses mouvements & ses usages.

La figure du cœur est pyramidale, sa base est au milieu de la poitrine, & de tout le corps, en exceptant les extrémittez; elle est fortement attachée; la pointe au contraire est libre & va du costé gauche. Il a deux cavités insignes, qu'on nomme ventricules, separées par un mur métoyen fort dur, au travers de qui il n'est pas vray-semblable qu'une liqueur puisse passer. Le paroy propre du ventricule gauche est plus épais &



plus compacte que celui du droict, mais universellement toute la chair du cœur est fort serrée & les fibres en sont tres dures.

Le cœur, outre la veine coronaire qui l'entoure, a quatre vaisseaux considerables; deux à chaque ventricule. Le tronc supérieur de la veine-cave, monte depuis le diaphragme, en produisant de côté & d'autre des rameaux, & arrive sans se diviser jusques aux clavicules; où il se separe en deux branches, qui jettant plusieurs rameaux, fournissent des veines au col, à la teste, aux épaules, aux bras, & aux mains. En passant au cœur, il s'entrouvre dans le ventricule droit, & se dilatant, fait un corps membraneux, & creux, de mesme substance que luy, qu'on appelle l'oreille droite du cœur, à cause de sa figure, qui ressemble pourtant mieux au capuchon d'un Moine. De ce mesme ventricule droit, sort une artere qui se divise en plusieurs rameaux, dans les poulmons situez sous le cœur. A l'entrée de l'embouchure de la veine-cave dans le ventricule droit, il y a des valvules, qui sont des membranes tellement figurées & disposées, qu'elles laissent facilement couler une liqueur de la veine dans le ventricule; mais quand la liqueur est descendue,



& qu'elle fait effort pour ressortir, elle pousse tellement les valvules, qu'elle s'enferme & ne peut avoir issue par cet endroit là. De mesme au commencement de l'artere, qui sort de ce ventricule, il y a des valvules autrement disposées, de maniere qu'elles laissent un passage libre à la liqueur, qui s'efforce de couler du ventricule par l'artere; mais s'il en venoit une par l'artere vers le ventricule, en donnant contre les valvules, elle s'en boucheroit l'entrée. Il y a dans le poulmon plusieurs rameaux de veines, qui s'abouchent manifestement en divers endroits, avec les branches de l'artere dont je viens de parler. Toutes ces veines semées dans la substance du poulmon se réunissent en un seul tronc, qui en sort, & se va rendre au ventricule gauche du cœur, se dilate à son entrée, & forme une oreille un peu plus petite que la droite. La grande artere sort de ce mesme ventricule gauche, & se divise en deux troncs, dont l'un fournit par ses differents rameaux, des arteres à toutes les parties qui sont au dessus du cœur, & l'autre à toutes celles qui sont au dessous. Ainsi de cette artere proviennent toutes les autres, excepté celles du poulmon, qui sont les bran-



ches de l'artere du ventricule droit. A l'emboucheure de la veine dans le ventricule gauche, il y a des valvules semblables à celles de la veine-cave. Pareillement, à l'entrée de la grande artere, il y en a de semblables à celles de l'artere du ventricule droit, & qui ont le mesme usage. Voila donc, MESSIEURS, quatre vaisseaux considerables, deux au ventricule droit, la veine-cave, & une autre artere, que j'appelleray l'artere du poulmon; deux au ventricule gauche, la grande artere, & une veine que je nommeray la veine du poulmon.

Le cœur a deux mouvemens, \* Pun par lequel il se dilate, \* l'autre par lequel il se resserre; & entre ces mouvemens il y a des repos. La dilatation arrive en mesme temps dans tous les deux ventricules, & la contraction de mesme. Ces mouvemens & ces repos sont aussi dans toutes les arteres. C'est une chose suprenante que l'on ne convient pas en quel estat le cœur est dans sa dilatation; c'est à dire qu'on doute si le cœur se dilate, lors que sa pointe approche de sa base, ou lors qu'elle s'en éloigne. Voicy, MESSIEURS, la maniere de le décider; il est certain que le cœur se dilate quand il s'emplit, & qu'il se resserre quand

\* *Diastole.*\* *Systole.*



il se vuide. Il est encor certain que l'artere s'emplit & se dilate, lors qu'il se vuide. Ainsi quand l'artere se dilate, le cœur se resserre; or voyons en quel estat il est lors de la dilatation de l'artere. Lors que l'artere se dilate elle bat, & le cœur bat en mesme temps qu'elle; ce qu'on observe facilement en mettant la main droite sur le cœur, & la gauche sur l'artere du poignet droit; par conséquent le cœur se resserre quand il bat. Maintenant lors que le cœur bat, la pointe approche de la base, car ce n'est point la pointe qu'on sent fraper au dessous du mamelon gauche. On vous le démontrera, en vous faisant voir la situation du cœur.

Le poulmon est situé dans toute la capacité de la poitrine, sous le cœur, & divisé par le mediastin en deux parties, droite & gauche. Outre les deux vaisseaux dont je vous ay parlé, il en a un particulier qu'on nomme l'aspre artere, dont les branches sont éparfes dans sa substance, & le tronc s'étend le long du col jusques à la bouche. Ce tronc a par devant, des cartilages demy circulaires, & par derriere, une simple membrane; ce qui fait qu'il peut estre comprimé, & laisser à l'Esophage, qui est derriere luy, la liberté de se dilater, quand les ali-



ments descendent de la bouche dans le ventricule. Le poulmon a comme le cœur deux mouvements, l'inspiration & l'expiration, qui sont les deux parties de la respiration. On est en doute s'il se dilate, à cause qu'il reçoit l'air, ou s'il le reçoit parce qu'il se dilate. Vous sçavez ce qu'il faut en juger, quand je vous auray expliqué comment se fait la respiration.

Les parties dont je vous ay parlé ont beaucoup de fonctions & d'usages; je me contenteray de vous entretenir des plus considérables, en commençant par la circulation.

Ce qu'on appelle circulation du sang, est plutôt un mouvement du centre à la circonférence, & un retour de la circonférence au centre. Le sang sort du ventricule gauche du cœur par la grande artère, le plus subtil & le plus en mouvement monte en haut par le tronc supérieur qui est plus droit, & détermine le plus grossier à se détourner & couler par le tronc inférieur, qui s'éloigne du cœur obliquement. Ce sang grossier, ou plutôt moins subtil, descend & se distribue au ventricule, à la rate, au foye, aux reins, aux testicules, aux intestins, & aux autres parties du ventre, par les diffé-

rentes br  
cendant.  
les jamb  
par les  
faisant  
différen  
en dive  
au vent  
tion des  
L'amer  
ficule du  
hepatiq  
ferentes  
lire, tou  
dans les  
Toutes  
blablem  
des pore  
intérieu  
liqueurs  
passer pa  
passer n  
sont pas  
point. I  
bile, de  
ste. Ref  
Vobier  
la vessie



entes branches que l'arrere produit en descendant. Le reste passe dans les cuisses, dans les jambes, & jusques au bout des pieds, par les Iliques & par leurs rameaux. En faisant ce chemin, ce qu'il y a de liqueurs differentes dans la masse du sang se separent en divers endroits. L'acide le plus subtil va au ventricule, & fait la faim & la dissolution des aliments; Le plus grossier à la rate, L'amer le plus subtil se décharge dās la vesicule du fiel; Le plus grossier dans le canal hepaticque, Un tres grand nombre de differentes liqueurs, & entr'autres une mucosité, tombent dans les intestins, la serosité dans les reins, la semence dans les testicules. Toutes ces separations se font, vray-semblablement, par la differente configuration des pores des parties, & par la constitution interieure des liqueurs. C'est à dire que les liqueurs, dont les particules sont propres, à passer par l'extremité des pores de la rate, y passent necessairement; & les autres qui ne sont pas figurées de mesme sorte ne passent point. De mesme pour la separation de la bile, de la serosité, de la semence, & du reste. Ressouvenez-vous, MESSIEURS, de l'observation que je vous fis faire hier, que la vessie retournée laisse échaper l'eau par



les pores, & retient l'air. Quel moyen d'expliquer cela, si nous ne disons que les pores de la vessie retournée, sont tellement figurés & disposés, qu'ils sont propres à laisser passer les particules de l'eau, & non pas celles de l'air, qui ont des figures différentes. Toutes ces separations se font aparemment de mesme dans nos corps, ce qui peut échapper des vaisseaux s'échape & se place où il y a du lieu pour le recevoir. Les differents sucs se separent ainsi les uns des autres, ainsi les parties sont nourries par les particules du sang qui sortent de l'extrémité des artérioles insensibles, quand ils trouvent lieu pour se mettre, lequel ils rencontrent par l'évasion, d'autres qui se sont dissipées: or comme il ne s'en échape que tres-peu à la fois, ce qui reste retourne par les petites veines insensibles, dans les sensibles. Ce qui n'a point passé dans les parties des pieds, des jambes, & des cuisses, retourne par des rameaux insensibles dans les veines qu'on voit en ces parties; delà dans les iliaques, & de celles-cy, dans le tronc inferieur de la veine-cave. De mesme à la rate, aux intestins, au ventricule, excepté que les venuelles de ces parties, & encor de quelques autres du ventre, se déchargent dans les rameaux



meaux de la veine porte , & les rameaux dans le tronc : du tronc dans les rameaux qui sont dans la substance du foye. Et comme je vous ay fait remarquer dans un autre discours, ces rameaux de la veine porte s'abouchent manifestement en plusieurs endroits , avec les rameaux de la veine cave, qui sont aussi dans le foye ; & par ces abouchemens , le sang de la veine porte passe dans la veine cave. De maniere comme vous voyez , que tout le sang qui revient des parties situées au dessous du diaphragme, passe par le tronc superieur de la veine cave, & va à la rencontre de celuy qui revient de mesme façon des parties superieures, par le tronc de la veine cave qui est au dessus du cœur, & le tout se décharge dans l'oreille droite; delà il descend dās le ventricule droit, d'où il ressort apres s'estre rarefié par l'artere du poulmon, ne pouvant ressortir par où il est entré , à cause des valvules ; de l'artere du poulmon il s'échape du sang qui nourrit ce viscere. Le reste passe par les abouchemens que je vous ay fait remarquer des rameaux de l'artere, dont je vous parle, avec ceux de la veine du poulmon. Par cette veine il coule dans l'oreille gauche, d'où il tombe dans le ventricule du



mesme costé; & ne pouvant ressortir par où il est entré, à cause de la disposition des valvules: apres s'estre rarefié, il sort avec impetuosité par la grosse artere; & durant que l'animal est en vie, il fait sans cesse ces tours & ces retours, par les chemins que je vous ay décrits.

Comme le sang se diminuë par la perte des particules qui servent à nourrir les parties; il seroit enfin épuisé, s'il ne s'en faisoit tous les jours de nouveau.

Le chyle, dans l'opinion de tout le monde, est la matiere dont il s'engendre. Nous avons dit qu'il se crible par les petits orifices des veines blanches ou lactées, qui sont en tres grand nombre dans le mésentere. Toutes ces veines se dégorgent dans un reservoir, qui est situé sous le centre du mésentere, entre les deux reins, d'où il sort par un canal appelé torachique, qui s'étend le long de l'épine jusqu'à la veine sous-claviere gauche, par où il est porté dans le tronc supérieur de la veine cave au dessus du cœur, & delà dans le ventricule droit avec le sang, avec qui il se fermente; & faisât le mesme chemin que luy, acquiert enfin la mesme nature, par les differentes fermentations qui se font dans les ventri-



cules du cœur.

Il y a donc dans ces ventricules un levain, ou une espece de feu sans lumiere, qui rarefie le sang & le chyle ; d'où vient que les ventricules se gonflent, ce qui fait la dilatation du cœur. Le sang sortant en suite par les arteres avec beaucoup d'impétuosité, les emplit & les dilate pendant que le cœur se vuide, & se resserre, ce qui fait la contraction. Les arteres apres se resserrant, expriment le sang dans les parties, & dans les petites veines, pendant que le cœur se remplit, & ainsi toûjours. Le sang donc est la cause du mouvement du cœur, & des arteres ; & à la verité le poulx change, suivant les differentes fermentations du sang, qui se font dans les passions, & dans les maladies. Il y a pourtant aparence que la structure de ces parties y contribuë aussi, & qu'il y a une vertu elastique dans plusieurs fibres, qui fait qu'elles se resserrent, apres s'estre dilatées. Si l'on veut mettre le bout d'un soufflet dans un gan, & qu'apres l'avoir lié dessus, ou souffle dans le gan, l'on aura une peinture de la convexion qu'il y a du mouvement du cœur, avec celui des arteres ; en se representant que le cœur est à l'égard des arteres, ce qu'est le soufflet à



l'égard du gan.

Quoy que dans ces opinions, dont il semble qu'on soit obligé de demeurer d'accord par l'expérience, le foye n'ait pas l'usage que les anciens luy ont donné: il ne laisse pas d'estre une des plus considerables parties du corps. Il sert d'appuy aux deux grands vaisseaux, par où le sang de toutes les parties situées au dessous du diaphragme, retourne au cœur. Il est comme un crible qui separe la bile des autres liqueurs, & il ne faut pas s'étonner que le sang se resente de ses alterations, & que tout le corps se flétrisse quand il est gâté.

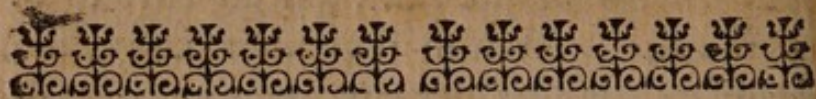
Après avoir parlé des fonctions du cœur, & avoir expliqué la maniere dont elles se font, il faut, pour finir ce discours, vous dire en peu de mots comment la respiration se fait. Le diaphragme eleve la poitrine, & les muscles intercostaux la dilatent. Ce qui ne peut se faire sans que l'air soit poussé & obligé de prendre une autre place, qu'il trouve aisément dans les poulmons qui le reçoivent, & se dilatent sans peine, à cause que la capacité de la poitrine est augmentée, à proportion de l'action des muscles, & de l'impulsion de l'air. Pour comprendre cecy avec plus de facilité, il



faut remarquer que l'air, qui est autour de la poitrine, est non seulement continu à celui qui est hors de nous; mais encor à celui qui est dans la bouche, dans les narines, dans l'aspre artere, & dans les poulmons, où il en reste toujours mesme apres l'expiration. Il faut encor observer que lors qu'on pousse l'air, il va du costé où il y a moins de resistance. Or il y a beaucoup moins de resistance au dedans de la poitrine, par la dilatation que les muscles en en font, qu'il n'y en a au dehors: & par consequent l'action des muscles force l'air d'entrer dans le poulmon, d'où il ressort par le retour de la poitrine, à l'estat où elle est apres l'expiration.

Je vous ay expliqué toutes les fonctions d'une maniere mécanique, qui me paroist fort vray-semblable; vous sçavez la maniere commune de les expliquer par les facultez; examinez la chose avec reflexion, & prenez le sentiment qui vous entrera mieux dans l'esprit. On va maintenant vous démontrer toutes les parties dont je viens de vous entretenir.





## V. DISCOURS.

*Nascentes morimur finisque ab origine  
pendet.*

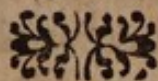


E chemin qui nous mene à la vie, est celuy mesme qui nous conduit à la mort; & à la verité, MESSIEURS, les mesmes principes qui par leur assemblage nous font naistre, par leur desunion nous font mourir: & la mesme necessité fatale & indispensable qui les fait se joindre, les fait separer. C'est en vain que nous cherchons dans la nature des baumes pour nous rendre immortels; elle n'a point de nœud assez fort pour attacher si étroitement les éléments qui nous composent, qu'ils ne soient toujours en estat de le rompre. Il n'y a qu'elle, qui mourant à chaque moment ne finit pourtant point, parce qu'en perissant elle se renouvelle. C'est le veritable Phœnix qui renaist de ses cendres, & qui ne meurt jamais sans ressusciter. 11



faut donc accorder ce que dit un de nos excellens Poëtes, en parlant de la necessité de mourir. Voicy ses vers,

*La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,  
On a beau la prier;  
La cruelle quelle est, se bouche les oreilles,  
Et nous laisse crier.*



*Le pauvre en sa cabane, où le chaume le  
couvre,  
Est sujet à ses Loix;  
Et la garde qui veille aux barrières du  
Louvre,  
N'en défend pas nos Rois.*

L'Unique remede, ou plutôt le foible soulagement à la douleur qu'on a de se trouver en necessité de mourir, est de se voir renaître dans un successeur; cela fait que l'amour qui nous conduit à ce but, est la plus forte de toutes les passions. S'il m'estoit pourtant permis de dire la verité, que je cherche toujours, & que je ne puis cacher lors que je l'ay trouvée, j'assurerois qu'ordinairement c'est bien moins le desir



des enfâs, qui fait accoupler les deux sexes; que le plaisir au bout duquel un enfant se trouve quelque fois, mais ce n'est pas toujours la fin qu'on s'estoit proposée. Je vous diray donc, MESSIEURS, suivant ma maniere ordinaire de raisonner, par quelles neceffitez les hommes se multiplient, quand je vous auray entretenu des parties qui servent à cét usage.

Elles sont differentes dans l'homme & dans la femme; vous sçavez assez de quelle maniere sont faites celle de l'homme; pour entendre ce discours que je vous feray, il faut expliquer celles de la femme, comme le sujet nous y oblige.

Les parties de la generation sont internes, ou externes: Les externes paroissent au dehors sans dissection; vous sçavez les differents noms qu'on leur donne. Comme on craint de se salir la bouche, en les apellant par leur nom, on les nomme ordinairement parties honteuses, aussi bien dans les hommes que dans les femmes. Vn de nos Autheurs enjoués, les appelle parties honorables, parce que c'est une honte de n'en point avoir. En effet, un Eunuque est la honte des hommes, & l'horreur du beau sexe. Il n'a point cette aimable couleur



qui brille sur le visage de ceux qui sont entiers, sa voix est grosse & effeminée, il est sans barbe, sans cœur, incapable des belles actions; en un mot, il a toutes les foiblesses des femmes, sans en avoir les beautez & les graces.

C'est assez pour moy, MESSIEURS, de vous avoir rapporté les noms qu'on donne à ces parties en general, sans m'arrester à vous en faire une description exacte. En vous les démontrant, on vous dira les noms de chacune en particulier; & on vous fera voir ce que c'est que la grande fente, les lèvres, les Nymphes, le Clitoris, les Caroncules, & tout ce qui s'y rencontre digne de remarque.

Observez seulement que le Clitoris ressemble presque en toutes choses au membre viril; il est situé en mesme lieu; il a mesme substance, mesme composition, une maniere de gland & de prépuce, de l'érection & du plaisir; car c'est là principalement où les femmes sentent la volupté. Il devient quelquefois si long, qu'elles en abusent, comme le remarquent plusieurs Auteurs. Et si cela est vray, je voudrois demander en passant à Messieurs nos Antagonistes, s'ils voudroient conclure que la



nature a donné le Clitoris aux femmes pour s'en servir ainsi. Il faut assurément qu'ils le fassent ou qu'ils renoncent à leurs principes, ou qu'ils passent pour les plus opiniâtres de tous les hommes. Car s'ils prennent toujours comme ils font l'usage pour la fin ; Il faudra qu'ils avoient que la nature a eu des intentions criminelles, en produisant des parties qui peuvent avoir des usages abominables.

Quelques Auteurs disent, que c'est en cette partie là où se fait la circoncision aux femmes. Chez les peuples Orientaux, il devient si long & si nuisible, que pour prévenir cette incommodité, on y applique le feu. C'est une chose admirable que la nature, qui suivant l'opinion de nôtre Adversaire, n'a point mis de cheveux sur le front, parce qu'ils seroient descendus sur les yeux, & qu'on auroit esté obligé de les couper, ce qui seroit une nécessité fâcheuse, à quoy elle n'a point voulu assujettir l'homme. C'est une chose admirable, dis-je, que la nature qui a eu tant de prévoyance, pour l'exempter d'une operation facile & sans douleur, ait assujetti ces femmes du Levant, à une operation fort douloureuse. Si l'on suit son principe, il faut dire sans doute, ou que



la nature est moins bonne en ce pays là, ou moins avisée, ou bien ces misérables femmes luy ont fait avant que de naistre, quelque outrage considerable.

Les parties internes de la femme, qui servent à la generation, sont la matrice, les testicules, & leurs vaisseaux. Je pourrois vous en faire une peinture aussi fidele & aussi exacte, comme je fis hier du cœur; mais vous n'en auriez pas pour cela une idée si claire que celle qu'on vous donnera par la démonstration; car en mesme temps elle entrera chez vous, par les yeux & par les oreilles. Escoutez ce que je vous en diray, comme une chose absolument necessaire à mon discours.

La matrice est située à l'hypogastre, entre l'intestin droit & la vessie, attachée par quatre ligaments, deux superieurs larges & membraneux, qu'on dit venir des muscles des Lombes; deux inferieurs ronds & longs, qui naissent des deux costez du fond de la matrice, passent au travers du peritoïne & des muscles, & vont se terminer jusques vers le genoüil. Elle ressemble à une phiole ronde, & par consequent elle a un corps, & un col, & deux orifices; l'un interne qui est celuy du corps, & l'autre ex-



terne, qui est celuy du col. L'entrée de l'orifice interne est si petite, qu'à peine on peut y mettre un stile; & l'on tient qu'après la conception il est exactement fermé. La matrice a un tres grand nombre de veines & d'arteres, qui servent à divers usages dans la grossesse, ou hors la grossesse; mais toujours les veines reportent le reste du sang, que les arteres ont apporté.

Les testicules sont plus haut que la matrice, au dessus des ligaments superieurs; ils ont chacun une veine & une artere, qu'on nomme vaisseaux spermatiques, à cause qu'on a crû qu'ils portoient tous deux dans le testicule, la matiere dont se fait la semence; ce qui est contraire aux nouvelles experiences, qui montrent que la veine reporte une partie de ce qui est venu par l'artere. Il y a d'autres vaisseaux, qui des testicules portent la semence dans ce qu'on appelle les cornes de la matrice, ou dans la matrice mesme.

La matrice est beaucoup plus épaisse durant la grossesse, que dans un autre temps: Il semble pourtant que le contraire devoit estre, car toutes les membranes s'étrecissent en se dilatant. Vous vistes hier le ventricule, que l'on avoit fait enfler. Sa membrane



brane estoit beaucoup moins épaisse qu'au-  
paravant. Cependant ce que je vous dis  
de la matrice est tres certain. Galien pour-  
tant assure le contraire, trompé par l'a-  
parence de la raison que je viens d'apporter.  
Plusieurs Medecins l'ont suivi, ne voulant  
pas douter de sa bonne foy, ny de sa dili-  
gence. Je vous fais faire cette observation,  
non seulement parce qu'elle est belle & cu-  
rieuse: mais pour vous faire prendre une  
resolution dont vous me sçaurez gré tout le  
reste de vostre vie. Faites dessein d'exami-  
ner toujours autant que vous pourrez les  
choses par vous mesmes, Dépouillez vous  
de cette superstitieuse croyance pour les  
Auteurs. Ne faites point d'efforts pour  
justifier leurs erreurs; Ils sont assez excusa-  
bles de s'estre trompez, quand on considere  
qu'ils estoient hommes. Désiez vous tou-  
jours des raisonnemens, sur tout en matie-  
re de fait; & éclaircissez vous de leur verité  
par l'experience. Les aparences trompent  
presque toujours; & quand on vient à exa-  
miner les choses les plus universellement  
receuës, on y trouve de la fausseté.

Ce que je vous ay dit de la matrice, & de  
les vaisseaux, suffira pour entendre toutes  
les choses qui me restent à vous dire, je



commenceray par la recherche de ce qu'on nomme pucelage.

Il est tres difficile de déterminer ce que c'est. Les Arabes ont crû que c'est un tissu de cinq veines ; les autres que c'est l'adhérence des parois du col de la matrice ; les autres que ce sont les caruncules jointes par une membrane. D'autres que c'est une membrane mise expres par la nature ; & moy je pense que ce n'est rien de tout cela. Dans les dissections qu'on fait des jeunes filles à huit, neuf & dix ans, on ne trouve rien de ce qu'ont dit les Auteurs. S'il s'est rencontré quelque fois une membrane, elle y estoit contre l'ordinaire : Et pour raisonner dans les principes de ces Messieurs là, qui tous sont Galenistes, la nature ne seroit pas sage de mettre une barriere pour empêcher le Laboureur d'entrer dans le champ qu'elle veut qu'on sème. La seule difference qu'il y a entre une fille pucelle, & une autre qui ne l'est pas, est que si Pon met le doigt dans l'orifice externe de la matrice d'une pucelle, on sent qu'il est pressé inégalement de la maniere que le presseroit une bourse, si Pon en tiroit les cordons, ce qui n'arrive point dans celles qui sont déflorées. Cependant il ne faut pas



décider trop hardiment sur ce point , de  
crainte d'accuser avec injustice ces belles ,  
qui malgré leurs feintes , ont tant de peine  
à résister à l'amour , & qui ennuyées de leur  
condition , envient la félicité des plus fa-  
rouches animaux , écoutés de la bouche  
d'une de leurs compagnes , comme elles se  
plaignent d'une manière éloquente & tou-  
chante. *ce sont paroles d'effimant le Du Paston*  
*750.*

Que vostre bon-heur est extrême.  
Cruels Lions sauvages Ours ,  
Vous qui n'avez dans vos amours  
D'autre regle que l'amour mesme.  
Que j'envie un semblable sort ,  
Et que nous sommes mal-heureuses,  
Nous de qui les Loix rigoureuses  
Punissent l'amour par la mort.



Si l'instinct & la Loy, par des effets cōtraires,  
Ont également attaché,  
L'un tant de douceur au peché,  
L'autre des peines si severes.  
Sans doute où la nature est imparfaite en soy,  
Qui nous donne un panchant que condamne  
la Loy;  
Ou la Loy doit passer pour une Loy trop dure,



*Qui condamne un panchant que donne la nature.*

**D**E ce que je viens de dire du pucelage, il est aisé de conclure qu'il n'est pas nécessaire qu'il sorte du sang dans le premier combat amoureux. Il est vray qu'il semble que cela doive toujours arriver, ou que la Loy du Deuteronomie soit mal établie, ce qu'on ne peut pas dire sans impiété. Cette Loy commande aux parens de l'épousée de se saisir des linges, dans lesquels elle a couché la premiere nuit de ses nocces, & de les garder comme une marque de sa virginité, s'ils sont ensanglantez; afin que si son mary venant à s'en dégoûter, veut la repudier, sous pretexte qu'on ne luy a pas donnée vierge, on puisse le convaincre de calomnie, en montrant aux Prestres ces linges qu'ils auront soigneusement conservez. Cependant on ne peut conclure de là autre chose, sinon que les femmes de ce pays là sont, ou plus étroites que les nôtres, ou bien ont quelques veines qui se rompent la premiere fois qu'elles souffrent un homme, ce que les nôtres n'ont pas. On voit des choses se passer en ce pays icy, autrement qu'elles ne se passent en ce pays là.



Il ne faut pour cela ny démentir ses yeux, ny rejeter l'Ecriture Sainte. Jacob pour tromper son beaupere Laban, mettoit des verges marquetées dans les lieux où les brebis alloient boire, afin que leur imagination remplie de cette variété de couleurs, l'imprimast aux petits qu'elles porteroient, & qui devoient estre son partage. Cela prouve que les brebis boivent en ce pays là, mais non pas en d'autres Provinces, où elles ne boivent jamais, qu'elles ne soient malades. Ainsi, MESSIEURS, si vous ne trouvez point d'obstacle au passage, ou que la défaite ne soit point sanglante, ne soupçonnez rien pour cela, au desavantage de vos femmes. Croyez moy dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, une erreur agreable vaut mieux qu'une verité fâcheuse.

Après vous avoir expliqué ce que c'est que le pucelage; il est à propos de vous entretenir de ce qui engage les filles à se perdre. Tout le monde sçait que c'est l'amour, je n'ay pas à vous en parler d'une maniere galante, mais comme un Physicien qui doit vous dire par quelles necessitez l'amour naist dans le cœur de l'un & de l'autre sexe.



Il y a deux fortes d'amour, l'une est un violent desir de plaire à la personne qui nous plaist, & de gagner son estime & sa tendresse, sans se proposer presque d'autre but que le bon-heur d'estre aimé. L'autre amour est une passion furieuse de s'accoupler, qui n'écoute guere la raison, & qui cherche à se satisfaire presque sans discernement. La premiere est la matiere des Romans, que je laisse par consequent à expliquer à leurs Auteurs, qui en sçavent toute la delicatesse. La seconde moins visionnaire & plus commune dans la nature, fera le sujet du discours que je vais vous faire.

Hypocrate toujors judicieux dans ses remarques, a reconnu que la nature en tous ses ouvrages estoit toujors semblable à elle mesme : en effet tout est produit par les mouvemens de la matiere, & la mesme necessité, qui fait que les plantes apres un certain temps, poussent une semence, dont elles en engendrent de semblables ; fait aussi que les animaux ont eux-mesmes dans un certain âge de la semence, qui doit absolument sortir, & produire un animal de mesme nature, pourveu que les conditions s'y rencontrent. Dans l'homme de



qui nous parlons principalement ; l'humidité de l'enfance estant dissipée, la chaleur a plus de force ; & il se trouve par son moyen dans le sang plus de particules propres à nourrir les parties, & à reparer la perte qu'elles font, qu'il n'en faut pour cet usage : de maniere qu'un tres grand nombre de ces particules, déjà prestes de passer dans toutes les parties, où elles ont esté portées par les arteres, ne trouvât point où se placer, sont obligées de retourner par les veines, avec le sang, qui n'a pas encor les dernieres dispositions pour nourrir. De façon qu'il revient de la teste des particules propres à reparer la substance de toutes les parties différentes dont elle est composée, qui par consequent sont absolument de mesme nature qu'elle. Ainsi il en revient des particules propres à faire un crane avec ses teguments, un cerveau avec ses membranes, ses nerfs & ses vaisseaux, des yeux avec leurs humeurs & leur tuniques, de mesme de la poitrine du ventre & des extrémités. Toutes ces différentes particules mêlées avec le sang, s'en separent par le moyen des testicules, au travers de qui elles se criblent, comme la serosité dans les reins ; & ainsi ramassées ensemble, font une humeur qui est



la partie sensible & corporelle de la semence.

Comme dans les adultes il se fait plus de cette humeur, dont je viens de parler, qu'il n'en faut pour rétablir la perte que font les parties, il s'y fait aussi plus d'esprits qu'il n'en est besoin, pour réparer la dissipation qui s'en fait tous les jours. De-là vient que de temps en temps, il s'en détache un de toutes les parties, qui est comme l'écorce de celui qui anime le corps, & luy ressemble en toutes choses, comme la flamme d'une chandelle à celle d'une autre où elle a esté allumée. Cet esprit se détachant, se porte avec impetuosité dans l'humeur qui est comme le corps de la semence, dont il fait l'esprit, & dans toutes les parties qui la contiennent, & par où elle doit sortir. Leur alliance est facile à faire par l'affinité qu'ils ont ensemble; car comme l'humeur est un découlement du corps, l'esprit est de mesme un découlement de l'esprit; de manière que les mesmes liens qui attachent l'esprit avec les corps, enchainent aussi l'esprit nouvellement separé avec l'humeur de la semence qu'il anime.

La semence donc est composée d'une humeur, qui est un amas confus de toutes



les particules propres à former un corps; & d'un esprit capable de tous les mouvemens & de toutes les fonctions, que produit celuy dont il est sorti. Elle se rencontre aussi bien dans la femelle que dans le malle, les yeux l'y observent, & la raison mesme doit en estre convaincuë sans le secours des sens, puis que non seulement dans l'acouplement des deux sexes de mesme espece, mais encore en celuy de differente espece, comme dans les mulets, il est impossible d'expliquer autrement la ressemblance de l'animal à la mere qui l'a porté.

Quand l'esprit entre dans le corps de la semence, l'un & l'autre sexe ressent dans les parties naturelles un certain mouvement meslé de plaisir & de douleur, qui fait naistre l'envie de s'acoupler, comme la faim excite le desir de manger: & de mesme qu'en mangeant, on gousté un plaisir particulier, dont aucune partie n'est capable que la langue & le palais, aussi dans l'acouplement on trouve une volupté singuliere qui ne peut se sentir, que dans les parties de la generation. Il y a donc dans ces organes, outre celuy du toucher, un sixième sens distingué de luy & de tous les autres, qui engage les animaux à se multi-



plier, comme le goust les oblige à se nourrir.

Dans les caresses que se font les amants, l'esprit s'excite, se détache, & court impétueusement dans l'humeur de la semence, & dans les parties de la generation, qu'il qu'il gonfle, qu'il agite, & qu'il rend impuissantes à s'arrester, ou par la nécessité de se desemplir, ou par le pressentiment des plaisirs imaginez, ou par le ressouvenir de ceux qu'on a goûtez autre fois. Voila la nécessité qui fait accoupler les deux sexes, & qui faisant sortir une partie de l'esprit, d'où dépend leur vigueur, les rend apres foibles & fatiguez.

Les deux semences du masle & de la femelle, receuës dans la matrice en mesme temps, se meslent de maniere que des deux humeurs il ne s'en fait qu'une, & des deux esprits un seul esprit; c'est dans ce meslange que la conception consiste, apres quoy les plus subtiles parties de la semence, c'est à dire les esprits, se retirent au centre, & envoient par mesme moyen les plus grossieres & surabondantes vers la superficie; celles-cy à cause de la proportion qu'il y a entre leurs figures s'acrochent ensemble, & font les membranes dont le fœtus est envelopé. Cependant toutes les particules propres à



former les différentes parties du corps, se débarassent par l'effort de leurs mouvemens, & s'assemblent, ou se separent suivant la conformité ou la dissemblance qu'elles ont les unes avec les autres. De façon que celles qui sont propres à former la teste, vont s'amasser & se réunir au lieu où elle doit estre; celles de la poitrine, du ventre, & des extrémitéz, en font de mesme en mesme temps. Entre celles dont la teste doit estre formée, les particules propres à faire des yeux, s'assemblent, ainsi celles du nez, des oreilles, & des autres parties de la teste. La mesme chose doit s'entendre des particules dont sont formées les parties de la poitrine, du ventre, & des extrémitéz. Or la formation, la structure, l'arangement, & la connexion de toutes ces parties, dépend principalement de l'esprit enfermé dans la semence, qui sans connoissance, par la necessité seule de ses mouvemens, débrouille le cahos où les parties estoient confonduës, & les dispose de mesme maniere qu'elles estoient dans le corps dont il est sorti, & dont il a pris la détermination de ses mouvemens. Toutes les parties estant ainsi formées, la plus subtile portion de l'esprit demeure dans le cœur, qui est le



centre de l'animal, & y fait une espece de feu sans lumiere, dont la conseruation nous fait vivre, & la destruction nous fait mourir,

Voila, MESSIEURS, la maniere dont le fœtus se forme, \* suivant l'opinion de Democrite, d'Hypocrate, d'Epicure, & de tous les plus illustres Physiciens de l'antiquité. C'est à mon sens la plus vray-semblable, & la moins obscure. quoy que pourtant elle soit encor envelopée de beaucoup de tenebres. Mais il n'y a pas d'aparence que la raison voye jamais plus clair dans une matiere, où tous les sens luy refusent leur secours. Tous les autres Philosophes ont dit si peu de chose, qu'il ne semble pas que j'en doive parler. Assurément que nostre esprit est extrêmement borné, & que les plus sçavans sont ceux qui sont persuadez qu'on ne peut rien sçavoir. Cela fait, MESSIEURS, qu'un Philosophe doit toujours avoir beaucoup de modération dans ses sentimens, & ne pas s'opiniâtrer à décider de toutes choses,

Apliquez maintenant vos yeux à regarder toutes les parties qu'on va vous faire voir, & vos oreilles à écouter ce qu'on doit vous dire en démontrant.

\* l. de natura pueri, & lib. de dieta.





## VI. DISCOURS.



Nous avons remarqué, MESSIEURS, en parlant du cœur, que sa structure est admirable; qu'il est le premier & le principal organe, d'où dépendent les mouvements de la machine; que les fonctions sont absolument nécessaires pour la vie; & qu'il est difficile de connoître la manière dont elles se font. Cependant nous avons eu la satisfaction de démesler assez bien ses ressorts, de voir ce qu'il contient dans ses cavités, & de découvrir tous ses mouvements. Le cerveau est mille fois plus surprenant dans sa structure, dans le nombre de ses parties, & dans la noblesse de ses fonctions; mais nous aurons le déplaisir de ne pouvoir bien discerner les différentes parties dont il est composé, leur arrangement, la communication qu'elles ont les unes avec les autres, leurs différents usages, & enfin la substance qu'elles



contiennent, pendant que l'animal est en vie, & qui se dissipe ou s'échape dans la mort. Non, MESSIEURS, l'ame qui connoît toutes choses, ne se connoît point elle mesme. Elle qui veut conter les Estoilles, mesurer les Cieux, sonder la profondeur de la mer, découvrir ce qu'elle a de plus caché dans ses abysses, & trouver ce que la terre enferme dans ses entrailles; elle dis-je ne sçait ce qu'elle est. Plus elle fait d'efforts pour se connoître, plus elle s'embarasse. Quand elle considere toutes les choses dont elle est capable; que par l'art de la navigation, elle a trouvé un chemin sur la mer; que par l'artillerie elle a contrefait la foudre & le tonnerre; Que par la peinture elle a représenté tous les corps de l'Univers; Que par la chymie elle a pénétré dans le sein de la nature, & reconnu les instruments dont elle se sert. En un mot, quand elle ramasse tous les Arts qu'elle a inventés, & plus que tout cela, ces subtiles & abstraites démonstrations de la Geometrie & de l'Algebre: Alors ne se regardant que du beau côté, enflée de ses avantages, elle pense qu'elle n'est point souillée de la fange de la matiere, & qu'elle est divine. Mais quand apres elle fait reflexion sur l'autre



côté, & qu'elle remarque, qu'un seul grain d'Opium assoupit toutes ses fonctions, que cinq ou six verres de vin plus qu'il ne faut, obscurcissent le plus brillant esprit du monde; qu'une maladie trouble sa raison, & la démonte souvent pour tousjours; qu'elle paroît naître, s'augmenter, avoir sa vigueur, & s'affoiblir avec le corps: Alors elle doute de sa nature, & d'un costé balancée par la noblesse de ses fonctions, & l'amour qu'elle se porte; de l'autre par les experiences que je viens de dire, elle ne sçait que prononcer de son origine ny de sa fin. La foy veritablement la tire de son doute, mais la foy captive l'esprit, sans le satisfaire. C'est plutôt une soumission volontaire qu'une connoissance; par son moyen on se voile les yeux de l'esprit, pour ne pas voir ce qu'ils representent; mais la curiosité qu'on a de se connoître par soy-mesme, n'est pourtant pas éteinte. Je vous diray ce qu'en ont pensé les Philosophes, par la seule lumiere de leur raison, apres vous avoir dit du cerveau, ce qui est nécessaire pour l'intelligence de mon discours.

Le cerveau est un corps d'une substance particuliere, telle qu'il ne s'en trouve point de semblable dans le reste du corps; on l'a-



perçoit lors que le crane est ouvert, & on voit qu'il y en a pour ainsi dire deux ; un plus petit sur le derriere, qu'on nomme le cervelet, & l'autre beaucoup plus gros occupant le reste de la capacité du crane, est divisé en deux parties égales, droite & gauche, & retient le nom de cerveau. Il est envelopé de deux membranes ; La première s'appelle la dure mere, beaucoup plus dure & plus forte que la seconde ; elle se redouble au sommet interne du crane. Cette doublure descendant, fait la division du cerveau, dont je viens de parler ; on la nomme la faux à cause de sa figure ; elle a quatre cavités considerables pleines de sang, qu'on appelle sinus, dont le supérieur, & le quatrième se déchargent dans les deux lateraux, qui se dégorgent dans les jugulaires. La seconde membrane beaucoup plus déliée, & qu'on a peine à separer de la substance du cerveau, se jette dans tous les replis qui sont en tres grand nombre.

Il y a deux sortes de substance dans le cerveau, l'une extérieure, grisâtre, & plus molle ; l'autre intérieure, plus blanche, & plus dure. Il y a dans cette partie blanche des ventricules, qu'on a crû estre l'endroit

où se  
verita  
comp  
assez  
moëll  
gatio  
ture  
tes le  
se po  
Q  
par o  
spite  
bles  
cran  
tame  
admi  
nifell  
visan  
des r  
nus r  
en g  
entit  
drée  
ce p  
bles  
port  
sinus  
com



où se forment les esprits, & qui ne sont véritablement que des vacuités faites de la complication du cerveau, où l'on rencontre assez souvent des excréments pituiteux. La moëlle de l'épine du dos est une propagation de cette substance, qui a même nature qu'elle. Plusieurs nerfs sortent de toutes les deux, qui donnent aux parties où ils se portent le sentiment & le mouvement.

Quatre arteres entrent dans le cerveau, par où le sang, le plus volatil & le plus spiritueux monte. Les deux plus considérables sont les Carotides, qui à l'entrée du crane serpentent & jettent plusieurs petits rameaux, qui font un lacis nommé le rets admirable, qu'on ne rencontre guere manifestement dans l'homme; en suite se divisants en plusieurs branches, font avec des rameaux de veines, plusieurs lacis soutenus par des glandes, & diminuant toujours en grosseur dans leurs divisions, aboutissent enfin insensiblement à la substance cendrée du cerveau. De cette même substance partent des veines capillaires & insensibles, qui se réunissent en de plus grosses, se portent à la dure mere, & vont aboutir aux sinus qu'elle forme, qui se déchargent comme j'ay dit dans les jugulaires.



Les arteres vertebrales donnent aussi de la mesme maniere des branches au cerveau, mais principalement au ceruelet qu'elles arrosent.

Il y a aussi quatre veines, deux qu'on nomme jugulaires internes, qui naissent de la sousclaviere, & aboutissent aux sinus lateraux; les deux autres s'appellent vertebrales, proviennent aussi des sousclavieres, & donnent principalement des rameaux au ceruelet.

Cela supposé, MESSIEURS, je vais vous expliquer comment le mouvement du sang se fait dans le cerveau, comment les esprits s'en distillent, & se separent du sang grossier, & du phlegme; & comment enfin ils se distribuënt par les nerfs dans tout le corps.

Le sang monte dans le cerveau par les arteres cervicales & vertebrales; & passant par tous les lacis que font leurs divers rameaux en plusieurs endroits, l'esprit se depure de son phlegme, qui ne peut passer par tous ces detroits, & enfin par l'embouchure des arteres il s'insinüe dans la substance cendrée du cerveau, & delà dans la blanche, qui est sous elle, & qui est le reservoir des esprits, d'où ils s'écoulent dans tous les corps, par le moyen des



nerfs qui naissent de cette substance ; & se distribuënt dâs toutes les parties. Quelques uns pensent que la douce chaleur du sang contenu dans les sinus, sert comme de bain marie , & procure en partie la dépuracion des esprits. Le phlegme le plus grossier, se fait chemin dans les ventricules, & delà par Pentonnoir dans la glande pituitaire d'où il tombe peu à peu, & est enfin jetté dehors. Le plus coulant retourne par les vaisseaux lymphatiques , dont je n'ay point parlé, parce qu'il est difficile de vous les démontrer icy ; & enfin le sang qui n'a pû ny passer en esprits, ny servir à nourrir le cerveau , retourne en partie par les rameaux des veines vertebrales , & pour la plus grande partie, par des rameaux de veines, il se dégorge dans le sinus , & delà dans les jugulaires. Ces quatre veines enfin vertebrales & jugulaires le reportent dans le tronc de la veine cave ; d'où avec tout le sang des parties superieures il tombe dans le cœur.

Voila , MESSIEURS , ce que j'avois à vous dire du cerveau, que Pon pretend estre le lieu où Pame habite principalement ; c'est à dire où elle exerce ses fonctions les plus nobles. En effet, cette opinion est plus



vray-semblable que celle d'Epicure, qui a pensé que le raisonnement se fait dans le cœur; car nous voyons que quand le cerveau est offencé, quoy que le cœur n'ait aucun mal, les fonctions sont blessées; & les nerfs qui en sortent & qui sont les organes du sentiment, nous marquent assez qu'il est le domicile de l'ame, dont je vais vous entretenir.

Tout le monde, dit Seneque, demeure d'accord que nous avons une ame qui nous gouverne, mais personne ne peut dire clairement ce que c'est; l'un pense que c'est un esprit, l'autre une harmonie de toutes les parties du corps; un autre, une vertu Divine & une particule de la Divinité; un autre, un air tres subtil; un autre, une puissance immatérielle. Il y en a mesme qui disent que c'est le sang ou la chaleur, de façon qu'il y a sur ce sujet un labyrinthe d'opinions. Pour ne s'y pas égarer & vous rapporter avec un peu d'ordre les principales, je divise les Philosophes en deux sectes, dont les uns ont crû que l'ame est incorporelle, & les autres qu'elle est corporelle.

De ceux qui ont crû l'ame incorporelle, il y en a qui ont dit que c'estoit une substance, c'est à dire un estre détaché du corps,



& capable de subsister par soy-mesme ; les autres ont pensé que c'estoit une forme, une qualité, un accident, ou quelque chose inseparablement attaché au corps.

Pythagore & Platon, avec leurs Sectateurs, ont esté de la premiere opinion, & ont pensé que l'ame est une nature qui se meut d'elle mesme, & que toutes les ames particulieres des animaux sont des portions de l'ame universelle du monde, incorporelles, immortelles, en un mot de mesme nature qu'elle ; comme on conçoit que mille petits feux sont de mesme nature qu'un grand d'où ils ont esté pris.

Il faut donc sçavoir que ces Philosophes ont pensé, que le monde est animé d'une substance tres pure, immatérielle, invisible, immortelle, universellement sçavante, toujours en mouvement, & la source de tous les mouvemens & de toutes les ames, qui en sont de petites particules. Or ces ames estant d'une nature divine, si pure & si noble, elles ne peuvent pas, comme disent ces Philosophes, se joindre immédiatement aux corps grossiers que nous voyons ; mais d'abord elles s'unissent avec la partie la plus fine, la plus subtile, la plus déliée, & pour ainsi dire, la fleur de la ma-



tiere ; Ces ames prennent donc pour premier habillement une flâme tres pure , ou un corps tres subtil, de mesme nature que celuy que nous concevons au dessus de l'air. Ensuite elles se revestent encore d'un corps un peu moins subtil & puis d'un plus grossier, & toujours ainsi par degrez, jusqu'à ce qu'elles puissent s'unir aux corps sensibles des animaux, où elles descendent, comme dans des cachots tenebreux , ou dans des sepulchres ; Car selon ces Philosophes la vie du corps est la mort de l'ame, parce qu'elle y est comme ensevelie, & n'y exerce ses plus nobles fonctions que tres foiblement : au contraire la mort du corps, est la vie de l'ame, parce qu'elle sort de sa prison, se débarasse de la matiere , & se réunit à l'ame du monde d'où elle est sortie. Ainsi suivant la pensèe de ces Philosophes, toutes les ames des animaux sont de mesme nature , & la diversité de leurs fonctions, ne vient que de la difference des corps où ils entrent. D'as cette opinion il est tresfacile d'expliquer ce qu'il y a de plus surprenant dans les songes, dans les presentiments ou les avertissements secrets des malheurs qui nous menacent; dans les Propheties, dans la cónoissance que quelques-

uns ont  
en des l  
voir fai  
sedés,  
esprits,  
bles; ce  
particul  
de, par  
quelle  
dessus d  
l'attach  
corps se  
s'unit  
demeur  
Il est re  
tes don  
fans. A  
science  
ligieuse  
Philos  
meine  
ce non  
œuvre.  
Arist  
de Pla  
vous ve  
substan  
que pre



uns ont, à ce qu'on dit, de ce qui se passe en des lieux éloignez; Dans tout ce qu'on voit faire & dire à ceux que l'on croit possédés, dans les Histoires des Lutins, des esprits, des genies, & autres choses semblables; car par la communication que l'ame particuliere a toujours avec l'ame du monde, par l'effort qu'elle peut faire durant quelle est dans le corps, pour s'élever au dessus de la matiere qui l'embarasse, par l'attachement qu'elle peut avoir avec ces corps subtils, par le moyen desquels elle s'unit aux grossiers, & avec qui elle peut demeurer jointe, en quittant son cadavre: Il est tres aisé d'expliquer jusques aux contes dont les Nourrices endorment les enfans. Aussi tous ceux qui sont enteltez des sciences secretes ou magiques, suivent religieusement cette opinion, & n'appellent Philosophes que ceux qui la croient, de même, que les Chymistes n'honorent de ce nom que ceux qui travaillent au grand œuvre.

Aristote s'est fort éloigné du sentiment de Platon; car celui cy vouloit, comme vous venez d'entendre, que l'ame fust une substance toujours en mouvement. Et l'autre pretend qu'elle doit estre immobile,



parce qu'autrement il faudroit retourner à l'infini ; s'apuyant sur ce principe que tout ce qui a du mouvement , doit l'avoir receu d'un autre. Platon a pensé que l'ame est dans le corps, comme un Pilote dans le vaisseau qu'il gouverne ; & Aristote a crû qu'elle est inseparablement attachée au corps, comme la figure ; car si cela n'étoit, elle pourroit, dit-il, entrer & sortir comme elle voudroit, de façon qu'on verroit les animaux mourir , & resusciter plusieurs fois. Mais pour mieux comprendre la pensée de ce Philosophe, il faut sçavoir qu'il a admis un entendement universel, commun à tous les hommes , qui fait à l'égard de l'entendement particulier de chacun, ce que la lumiere fait à l'égard des yeux. Ainsi comme la lumiere rend les objets visibles, l'entendement universel rend les objets intelligibles. Cet entendement selon ce Philosophe est immatériel & incorruptible ; & l'entendement particulier à chacun, est une forme inseparablemēt attachée à la matiere qui se corrompt comme les autres. Il a donné deux définitions de l'ame , l'une metaphysique & tres obscure , l'autre plus claire, mais qui ne dit rien que ce que tout le monde sçait. L'ame, dit-il, est ce qui nous fait



fait vivre, sentir, mouvoir & concevoir, chacun en demeure d'accord; mais on demande quel est cet estre, qui est la source & le principe de ces nobles fonctions. C'est une difficulté qu'il ne resout pas. Ce n'est point assurément dans Aristote qu'il faut chercher l'éclaircissement des doutes qu'on a sur la nature de l'ame.

Les autres Philosophes qui ont crû que l'ame est incorporelle, sont ceux qui ont dit qu'elle n'estoit autre chose que l'harmonie de toutes les parties du corps; c'est à dire, ce qui resulte d'un mélange exact des Elements & de leurs qualitez, & de la disposition des parties, des humeurs, & des esprits. Ainsi dans ce sentiment, comme la santé n'est point une partie de celui qui se porte bien, quoy qu'elle soit en luy; De mesme quoy que l'ame soit dans l'animal, ce n'est point une de ses parties, mais un mutuel accord de toutes celles dont il est composé. Dicæarque & Asclepiade sont de cette opinion; Galien mesme semble la suivre, quoy qu'il ne se soit pas bien déterminé. Remarquez s'il vous plaist qu'Aristote & ces derniers Auteurs ont crû l'ame incorporelle au sens que je vous dis. C'est à dire qu'elle n'est



point un corps , mais seulement quelque chose inseparablement attaché au corps. Dans l'usage des Escoles de Philosophie on parleroit autrement, & l'on diroit que suivant l'opinion de ces Philosophes, l'ame est corporelle ; Car on appelle dans l'Escole, corporel, non seulement ce qui est corps, mais tout ce qui est forme ou accident qui ne peut estre séparé de la matiere,

Des Philosophes qui ont pensé que l'ame est un corps, les uns ont dit que c'est un corps simple, les autres un composé. Entre les premiers il n'y en a point qui ayent dit qu'elle fust de terre, tres peu se sont persuadés qu'elle fust d'eau. Beaucoup ont pensé qu'elle est faite d'air, & ont tiré delà la necessité de la respiration. Diogene a esté dans cette opinion avec quelques Stoïciens, qui l'ont définié un air qui passe de la bouche par les poulmons dans le cœur, où il s'échaufe, & apres se distribuë dans tout le corps. Leucipe & Democrite ont crû qu'elle est de feu ; & que comme le feu elle est composée d'atômes qui peuvent penetrer aisément toutes les parties & mouvoir le corps. Hypocrate semble l'avoir composée d'eau & de feu, & Empedocles des quatre Elements. Epicure qui n'a pû beau-



coup s'écarter des sentimens de Democrite, a pourtant crû que l'ame est composée de feu, d'air, de vapeur, & d'une autre substance qui n'a point de nom, & qui est le principe du sentiment. De ces quatre substances différentes, il se fait un esprit tres subtil qui se répand par tout le corps, & c'est ce qu'il faut appeller ame, dans le sentiment de ce Philosophe, Enfin les autres sans tant se tourmenter, ont dit que c'est la plus subtile partie du sang qui s'en separe dans le cerveau, & se distribuë par les nerfs; de maniere que la source de l'ame est le cœur où elle s'engendre; & le lieu où elle fait ses plus nobles fonctions, est le cerveau, parce qu'elle y est plus pure & plus débarassée des parties grossieres du sang.

Je devrois avoir mis Descartes au nombre de ceux qui ont cru que l'ame est une substance incorporelle; mais comme il a proposé son opinion d'une maniere particuliere, je l'ay réservé pour la fin. Il a pensé, ou pour le moins il a dit tout le contraire des autres Philosophes. Tous, excepté luy, ont crû que le corps est beaucoup plus facile à connoistre que l'ame, & la plupart ont avoué qu'ils ne pouvoient déterminer ce que c'est que l'ame; luy au contraire as-



sûre qu'elle se connoist plus aisément que le corps. Cependant il propose des moyens qui ne sont pas fort aisez à prendre; il veut qu'on doute de l'existence de tous les corps, sans qu'un chacun épargne le sien mesme; & comme si le doute universel estoit trop peu de chose, il veut qu'on se persuade qu'il n'y a point de corps, apres quoy chacun doit raisonner de cette maniere. Il n'y a point de corps, je suis pourtant, donc je ne suis pas un corps; qui suis-je donc? le voila trouvé; Je suis une substance qui pense. En verité, je ne puis me persuader qu'un esprit aussi beau que Descartes ait icy parlé serieusement. Cependant les gens du bel esprit admirent cette subtilité: & Messieurs nos Antagonistes s'en servent aussi sans l'avoir, comme je croy beaucoup examiné; mais parce qu'elle est à la mode, & qu'elle a la grace de la nouveauté. Ceux qui voudront la voir exactement refutée, pourront lire ce que j'en ay écrit en Latin, dans un petit Livre que j'ay fait des principes de Physique. Je veux pourtant dire en passant, & en peu de mots, pourquoy elle me paroist la plus étrange de toutes celles qu'on ait imaginées.

Premierement, le doute qu'on propose



est impossible, on peut bien détourner son esprit de penser qu'il y a des corps, mais non pas douter qu'il y en ait quand on y pense.

Secondement, avant que de pouvoir dire je ne croy point du tout qu'il y ait de corps; il faut que cet estre qui dit cela soit assuré qu'il n'en est pas un, car il ne peut pas douter de soy-mesme, comme Descartes l'avoüe; or s'il en est assuré son doute est inutile.

En troisième lieu, quelle nouvelle découverte touchant la nature de l'ame nous fait-il faire par ce chemin, il nous apprend que l'ame est une substance qui pense, en qui l'a jamais ignoré? S'agit-il de cela? quelque opinion qu'on ait de la nature de l'ame, avoüe-t-on pas toujours qu'elle est une substance, ou du moins une chose qui pense? Mais c'est la difficulté de déterminer ce que c'est que cette substance qui pense, dont il donne encor moins d'idée que tous les autres.

En quatrième lieu il suit de son opinion, que les animaux n'ont point de connoissance, ce qui choque le bon sens, & il faut en avoir moins qu'eux pour le croire. Je sçay aussi certainement qu'un Perroquet



a de la connoissance, comme je sçay qu'un Estranger en a, & les mesmes marques qui sont pour l'un, sont pour l'autre.

En cinquième lieu, il ne peut répondre aux Arguments d'Epicure, comme on pourra le voir si on l'examine

Enfin, il ne sçauroit luy mesme accorder ce qu'il dit. Le corps & l'ame sont deux natures entierement opposées; selon luy le corps n'est capable que de mouvement, l'ame que de connoissance; donc il est impossible que l'ame agisse sur le corps, ny le corps sur l'ame. Que le corps se meue, l'ame qui n'est point sujette aux Loix du mouvement, n'en ressentira aucune atteinte. Que l'ame pense, le corps n'en ressentira rien, puis qu'il n'obeit qu'au mouvement. Cependant il est tres certain que l'ame ressent les dommages du corps; que le corps obeit aux volontez de l'ame; & ainsi l'opinion de Descartes n'est qu'une chimere qu'il a faite à dessein de voir, comme on la recevroit dans le monde, ou pour d'autres raisons qu'on peut bien deviner.

La plus vray-semblable opinion qu'on puisse avoir de l'ame des animaux, qui dans tous est de mesme nature, & n'a des fonctions differentes que par la diversité



seule des organes & des humeurs, est celle que je vais vous dire. Il est certain qu'il y a dans le monde un esprit tres subtil, ou une matiere tres déliée & toujours en mouvement, dont la plus grande partie, & pour ainsi dire la source est dans le Soleil, & le reste est répandu dans tous les autres corps, plus ou moins, selon leur nature & leur consistance. C'est assurément l'ame du monde, qui le gouverne & qui le vivifie, dont toutes les parties ont quelque portion. C'est le feu le plus pur de l'Univers, qui de soy ne brûle pas, mais par les différents mouvements qu'il donne aux particules des autres corps où il est insinué, il brûle & fait ressentir la chaleur. Le feu visible a beaucoup de cet esprit, l'air aussi, l'eau beaucoup moins, la terre tres peu. Entre les mixtes, les minéraux en ont le moins, les plantes plus, & les animaux beaucoup davantage. C'est ce qui fait leurs ames, qui enfermée dans leurs corps devient capable de sentiment. Voyons maintenant comme elle y vient, & comment elle se multiplie. Cet esprit est dans la semence, & quand l'animal en est formé, de la maniere que je vous dis hier, il s'augmente comme le corps, par le moyen de la



nourriture ; car puis qu'il s'en trouve dans toutes choses , il y en a dans les aliments que l'animal prend , & qui s'en separe par le moyen des digestions qui se font dans le corps. L'ame donc de l'animal est ce que nous apellons les esprits animaux , qui se distribuënt dans toutes les parties du corps : Or comme les os n'ont pas de sentiment , quoy qu'ils ayent un peu de cet esprit animal , de mesme les mineraux , les plantes , & les Elements , quoy qu'ils ayent une portion de cet esprit , que je nomme l'ame du monde , ils n'ont pas de sentiment pour cela , & ne sont pas par consequent des animaux ; parce qu'outre cet esprit , il faut un mélange d'humeurs , & une structure particuliere d'organes pour faire un animal.

Dans l'homme , outre cette ame qui se dissipe dans la mort , comme celle des bestes , la foy nous enseigne qu'il y en a une immaterielle & immortelle , qui sort immediatement des mains de la Divinite , & qui est unie au corps par le moyen de l'esprit dont j'ay parle. C'est elle qui est le principe de nos raisonnemens , & qui porte en foy-mesme cette inclination naturelle à tous les hommes , de reconnoistre une Divinite , mais comme elle n'est connuë cer-



tainement que par la foy ; c'est aux Theologiens à nous dire de sa nature ce que nous en devons croire ; & ainsi je retourne à l'ame sensitive, dont les principales fonctions sont le sentiment & le mouvement.

Comme je ne pourrois pas vous expliquer tous les sens, sans vous ennuyer par la longueur de mon discours, je vous diray seulement quelque chose de la veüe ; & parce que c'est le plus difficile de tous, & parce qu'on vous démontrera aujourd'huy l'œil, qui en est l'organe.

Il y a plusieurs parties dans la composition de l'œil, dont je ne vous parleray pas. Supposez seulement que le nerf optique jetant un tres grand nôbre de filaments, fait une membrane qui tapisse interieurement le fond de l'œil, & qu'on nomme la retine. Supposez encor que dans l'œil il y a trois humeurs de differente consistance, en telle maniere que celle qu'on nomme aqueuse est plus fluide, la vitrée moins, & l'humeur chrystalline beaucoup plus solide. Ces humeurs servent aux refractions des rayons visuels, qui par ce moyen se ramassent dans la retine, où la vision se fait. Il faudroit icy étaller beaucoup de Dioptrique, que tout le monde n'entend pas, pour vous faire con-



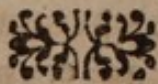
cevoir mieux la chose ; mais pour finir plutôt & ennuyer moins, je ne vous diray que ce que tout le monde peut concevoir.

Quand la lumière vient directement du corps lumineux, au travers des humeurs, frapper la retine, il se fait un ébranlement dans ses filets, & un retour d'esprits dans la substance blanche du cerveau, en quoy proprement consiste le sentiment de la lumière. Quand la lumière sortant du corps lumineux va frapper contre un corps capable de la réfléchir, & que par cette réflexion elle revient dans l'œil ébranler la retine, elle fait le sentiment de couleur. La vision donc n'est qu'un ébranlement de la retine causé par la lumière, soit directe, soit réfléchi, dont l'impression se communique au cerveau, & y demeurant fait qu'on se ressouvient des choses qu'on a veües, lors que l'esprit rentre dans ce vestige, & s'en revest du caractère. De façon que voir n'est pas faire quelque chose, mais seulement recevoir l'impression des objets qui nous frappent ; il en faut juger de mesme de tous les autres sens. Oïr, n'est rien autre chose que recevoir dans les nerfs qui vont à l'oreille, l'impression de l'air agité. Flairer est, souffrir l'impression sur les nerfs de l'odorat, que les

corps  
mées  
expli  
je me  
ment  
aussi  
sujet  
vous  
esperi  
ter de  
de vo  
taire,  
Je vo  
de vo  
dre d  
les cit  
te la t  
est qu  
vous  
se cro  
me u  
jectur  
croire



corps odoriferens font par le moyen des fumées qui en exhalét. Je voudrois bien vous expliquer les choses plus au lōg. Cependant je me trouve contraint de finir non seulement ce discours qui a desja trop duré, mais aussi toute nostre Anatomie, parce que le sujet est corrompu, & qu'on ne peut pas vous démontrer les muscles, comme nous esperions. Cela fait que je ne puis m'aquitter de la promesse que je vous avois faite de vous expliquer le mouvement volontaire, dont ils sont les principaux organes. Je voudrois bien que le sujet m'eust permis de vous faire plus de discours, pour m'étendre davantage: j'ay fait ce que j'ay pû dans les circonstances où je me suis trouvé. Toute la reconnoissance que je vous demande, est que vous jugiez équitablement. Je ne vous ay point parlé comme un homme qui se croit du conseil de la nature, mais comme une personne qui vous donne ses conjectures, sans vouloir vous obliger à les croire.







REFLEXIONS DE MR LAMY,  
sur les objections qu'on  
luy a faites.



UOY que mes Discours Anatomiques donnez au Public, de la maniere que je viens de faire, soient seuls suffisans pour détruire les calomnies qu'on a publiées contre moy à leur occasion, & les mauvaises railleries qu'on en a faites. J'ay pourtant trouvé à propos de faire quelques reflexions en forme de réponse, sur le Discours qu'un Docteur a fait au Jardin Royal pour les combattre, & pour soutenir les siens. Je souhaiterois avoir pû commodément l'écouter, sur tout aux endroits où j'avois interest: Mais plusieurs canailles du Fauxbourg, attirées par une vaine curiosité de voir dissequer un corps, empeschoient les honnestes gens d'avoir place. Cependant avec beaucoup d'incommodité que quel-



quelques amis dont j'estois accompagné partagerent. J'entendis son avant-propos, qui malgré les choses choquantes qui s'adressoient à moy, m'inspira beaucoup plus de pitié que de colere. Car en verité je ne pûs sans un sentiment de compassion, voir un homme autre fois de mes amis s'exposer si étrangement, & se perdre avec imprudence, en tâchant inutilement de se vanger. Ma surprise fut extrême, en me sentant obligé pour me justifier, de faire connoître à tout le monde, ou qu'il m'imputoit malicieusement des erreurs & des impietez, ou qu'il n'avoit pas compris le sens de mes Discours. Ce n'est encor qu'à regret que je le fais, & c'est la necessité d'une juste défense qui m'y engage.

Je suis extrêmement Religieux dans mes paroles, & tres sincere en tout ce que je fais. J'estime la science & la vertu, mesme dans mes Ennemis; & je ne voudrois pas pour quelque outrage qu'ils m'eussent fait, leur imposer des erreurs, ny des crimes. On peut donc estre assuré que je ne rapporteray rien icy de Monsieur nôtre Adversaire, que ce que j'ay entendu moy-mesme avec mes amis, que j'avois menez à dessein, ou ce que j'ay lû dans les écrits, qu'il a con-



fiez à un amy commun, par qui je les ay fait demander, pour m'asseurer de ses pensées. J'ay esté obligé d'en user de la sorte, parce que je sortis apres son avant-propos, ne pouvant souffrir plus long temps l'incommodité de la presse, & croyant qu'il n'avoit plus rien à dire contre moy : mais dans la conclusion il recommença presque les mesmes choses, que les personnes qui m'en parlerent ne pûrent bien me redire, soit que n'y ayant point d'interest, ils n'écoutassent pas avec beaucoup de soin, ou que leur attention fust fatiguée par l'insupportable longueur d'un discours de trois heures, & troublée par le bruit d'une canaille insolente qui frapoit des pieds, & jettoit des pierres pour le faire finir.

*Reflexion premiere.*

CE Monsieur, se ressouvenant peut-estre que je l'avois traité assez honnestement dans mes discours, malgré tous les bruits desavantageux qu'il avoit semez de moy par la ville; & ne pouvant sans s'attirer la haine des gens d'honneur me dire des injures manifestement; il attaqua Epicure, & le traita comme un scelerat, croyant que



es ay  
pen-  
forte,  
ropos,  
s l'in-  
qu'il  
mais  
quelque  
es qui  
redire,  
ils n'é-  
n, ou  
l'insu-  
e trois  
ne ca-  
ds, &  
  
or-estre  
nneste-  
ous les  
nez de  
s s'atti-  
dire des  
picure,  
ant que

tout ce qu'il diroit contre luy retomberoit  
sur moy. Il pouvoit asseurement blâmer  
sa doctrine touchant la Divinité & la Reli-  
gion; mais il faut estre bien peu informé de  
sa vie pour trouver à redire à ses mœurs.  
C'estoit un Philosophe sobre, continent,  
sans ambition, sans avarice, agreable & fi-  
dele à ses amis, doux & facile à ses enne-  
mis, qui cherchoit un repos d'esprit dans  
son étude, & dans ses jardins d'innocens  
plaisirs, qu'on ne peut trouver asseurement  
dans l'embaras du monde. Je le loüe apres  
Seneque, qui dans une secte entierement  
oposée à la sienne, a pourtant eu beaucoup  
d'estime pour luy, & a toujours enrichi plu-  
sieurs de ses Lettres de quelques-unes de  
ses pensées. Mais que nous importe à l'un  
& à l'autre? ce n'est pas dont il s'agit; il  
devoit en verité negliger les mœurs d'Epi-  
cure, & étudier sa doctrine, puis qu'il vou-  
loit en parler en public. Il n'auroit pas dit  
que cet impertinent Philosophe, c'est com-  
me il le nomme, n'avoit point voulu don-  
ner à Dieu le soin de l'évenement des cho-  
ses, & avoit crû qu'il luy accordoit assez,  
s'il confessoit qu'il avoit donné les mouve-  
ments à la matiere. Où ce Monsieur a-t-il  
pris cela? avoit-t il envie de s'exposer au



mépris de tous les Sçavans ? où estoient ses yeux quand il falloit lire la doctrine d'Epicure avant que de la rapporter ? Où étoient ses oreilles quand je l'ay si clairement expliquée en sa presence ? & s'il a eu des yeux pour la lire , & des oreilles pour l'écouter ? où étoit son esprit pour la comprendre ?

Il a traité Epicure comme un ennemy de Dieu, qui de dessein prémédité vouloit luy faire injure, aneantir la pluspart de ses perfections, & ne luy laisser que celles qu'il ne pouvoit luy oster. Cependant il est certain qu'il n'estoit point dans ces sentimens, & qu'il est impossible qu'un homme y soit, sans estre entierement privé de raison. Veritablement Epicure estant né dans une Religion qui aprouvoit la corruption des mœurs, & qui adoroit des Dieux sujets à toutes les foibleesses des hommes, negligea le culte qu'on leur rendoit, & se fit des idées de leur nature, tout a fait différentes de celles qu'on luy avoit données. Il les considéra comme des Estres bien heureux, & pour cela, il éloigna d'eux ce qui d'ordinaire nous rend misérables: Il les crût indépendants de nous dans leur bon-heur, & incapables d'estre touchés par nos vertus,



ny par nos crimes. Il les concut non seulement exempts du soin de l'évenement des choses, comme a dit Monsieur nôtre Adversaire, mais encor de la fatigue qu'il imaginoit à les produire. Ce Philosophe a donc eu une tres haute estime de la Divinité, mais il s'est trompé dans ses attributs, comme tous les autres qui n'ont eu pour guide que la raison. Quand il luy en a osté quelques-uns, ce n'estoit point à dessein de l'outrager. C'estoit au contraire de crainte de concevoir en elle quelque chose qui fust obstacle à son bon-heur. C'est par ce principe qu'il a pensé, que Dieu n'a point fait le monde, qu'il ne le conserve point, qu'il n'a point le soin de l'évenement des choses, qu'il n'est point touché de nos vœux, ny de nos sacrileges; parce qu'il a crû que cela ne pouvoit estre sans des peines & des inquietudes qui troubleroient sa felicité. L'idée de ce Philosophe touchant la Divinité estoit tres belle; mais il en a tiré de fausses consequences, par une erreur où l'on voit tomber les plus habiles gens faute de reflexion, & par un excez d'estime & d'amour propre, qui est toujours dans le cœur de ceux mesme qui travaillent le plus à le détruire. Nous nous croyons tous quel-



que chose de grand ; & cela fait que nous jugeons de Dieu par rapport à nous mesmes, & souvent nous luy donnons & luy estons des choses, suivant qu'elles nous sont plaisantes ou fâcheuses. C'est un défaut où nous tombons presque sans y penser, & c'est ce qui a fait les égaremens d'Epicure. Il aimoit le repos, il en faisoit son plaisir & son bon-heur ; le soin des affaires troubloit sa tranquillité. Considerant donc la Divinité comme un Estre bien-heureux, pour la mettre en repos, il l'a exemptée de tout ce qu'il croyoit donner de la peine & de l'inquietude, mesurant par égard à soy-mesme cette peine & cette inquietude qu'il craignoit d'attribuer à Dieu. S'il eust raisonné plus juste, & qu'il n'eust pas suivi cette fausse regle, il eust reconnu que le souverain Estre ayant une puissance infinie, pouvoit produire & conserver le monde sans se fatiguer ; qu'ayant un entendement qui n'a point de bornes, il pouvoit connoistre & disposer toutes choses sans embarras & sans inquietude ; qu'estant incapable de douleur, il pouvoit punir sans colere, & donner du secours sans compassion ; c'est à dire sans ressentir ces mouvemens qui nous alterent, lors que nous voulons

*Anatom*  
punir ou  
roit pas de  
cure a eu  
re de la D  
part des at  
connoit  
croyoit in  
tiellement  
dans la t  
conjecture  
ser qu'un  
les autres  
meurs, e  
tributs de  
folie melle  
treprendre  
de luy ra  
Mais s'il  
Monsieur  
un Philo  
minel, o  
qu'il ait e  
de fait, e  
auroit he  
En veri  
qu'Epicu  
né les m  
Gier.



punir ou secourir. Quand on ne trouveroit pas dans les bons \* Autheurs, qu'Epicure a eu les sentimens que je viens de dire de la Divinité; & ne luy a osté la pluspart des attributs que nostre Religion reconnoît, que comme des choses qu'il croyoit incompatibles avec sa nature essentiellement bien-heureuse & indépendante dans sa felicité; il faudroit pourtant le conjecturer. Car quelle aparence de penser qu'un Philosophe si moderé dans tous ses autres sentimens & si honneste dans ses mœurs, eust voulu à dessein détruire les attributs de Dieu, puis qu'il faut avoir une folie meslée de fureur & de rage, pour entreprendre de Poutrager en luy mesme, & de luy ravir les perfections qu'il possède. Mais s'il y a dequoy s'étonner que ce Monsieur ait des pensées si injurieuses pour un Philosophe, plus mal-heureux que criminel, on doit estre extrêmement surpris qu'il ait des opinions si fausses en matiere de fait, qu'un jeune Escolier de Physique auroit honte d'avoir.

En verité je ne scay comment il a pû dire, qu'Epicure a confessé que Dieu avoit donné les mouvemens à la matiere, puis que

\* *Cicero, lib. 1. de natura Deorum.*



tout le monde sçait que dans la doctrine de ce Philosophe, les atômes, où les différentes particules de la matiere, sont éternelles avec leurs mouvemens, qui en sont absolument inseparables, & qui par consequent ne viennent point de Dieu.

Il dira peut-estre qu'il vouloit parler de moy sous le nom d'Epicure, & que j'ay dit dans mes discours que Dieu a donné les mouvemens à la matiere. Il est vray, mais je ne luy ay pas pour cela osté le soin de Pévenement des choses, & il montre qu'il n'a pas compris mes sentimens, qui loin de détruire la Providence, Pétablissent de telle maniere, qu'on ne peut former au contraire une bonne difficulté; ou s'il les a compris, il est malicieux de m'en attribuer d'autres absolument contraires aux miens.

*Seconde Reflexion.*

QUand Monsieur nostre Adversaire eut dit ce qu'il avoit voulu dire contre Epicure, il s'adressa à ceux qui suivent sa doctrine; c'est à dire à moy qu'il fit assez reconnoître à tous ceux qui avoient écouté mes discours quand je les fis, ou qui en avoient entendu parler. Il dit donc que ceux

Anato  
de l'opini  
Dieu, &  
qui ne m  
de ses pl  
de ses pl  
repera m  
sein esto  
de, que  
la Religi  
odieux a  
qu'il est  
faire rep  
surémén

L m'a  
I loüoir  
de ses ou  
d'huy je  
veut estre  
mais qu  
de Chir  
doit en  
loüange  
Dans so  
belle m  
loüange



de Popinion d'Epicure estoient ennemis de Dieu, & avoient une doctrine abominable, qui ne merite pas d'estre refutée; voila un de ses plus forts argumens, ou plutôt une de ses plus insupportables calomnies, qu'il repeta mille fois. De maniere que son dessein estoit de faire entendre à tout le monde, que mes opinions estoient contraires à la Religion, & de me rendre par ce moyen odieux aux honnestes gens, Je pretens qu'il est obligé de le prouver, ou de me faire reparation d'honneur. On en fait assurément pour de moindres outrages.

*Troisième Reflexion.*

**I**L m'accusa de m'estre fâché, quand il loüoit Dieu de Partifice & de l'industrie de ses ouvrages. Le saint homme! aujourd'huy je l'exhorte à le loüer comme il le veut estre; je n'iray jamais l'interrompre: mais quand je verray que dans une École de Chirurgie, il negligera les choses qu'il doit enseigner, pour dire des fadaïses à la loüange de Dieu, je le troubleray si je puis. Dans son Anatomie il loüe Dieu d'une aussi belle maniere que celuy qui diroit à la loüange d'un habile Grammairien, qu'il



ſçait bien décliner ſon nom par les regles, ou d'un ſçavant Medecin qu'il connoît bien la Rubarbe & le Sené. Il fait encore pis ; car par ſa maniere de louer Dieu , il donne occaſion aux foibles eſprits de douter de ſa ſageſſe ou de ſa puiffance. Admirons, dit-il, l'Autheur de la nature, qui n'a point mis de cheveux ſur le front, de crainte que tombant devant les yeux, ils n'empêçaſſent de voir. Admirons l'Autheur de la nature qui nous a donné des ſourcils, de crainte que quand on ſuë la ſueur ne tombe dans les yeux. Louons l'Autheur de la nature de ce qu'il nous a donné deux yeux, afin que quand il y en a un de perdu, nous puiffions encore voir avec l'autre. En bonne foy ce n'eſt pas là un fort beau Panégérique. Car ſi le deſſein de Dieu, en formant le corps de l'homme avec deux yeux, avoit eſté d'empêcher qu'il n'y euſt trop d'aveugles ; ſans doute il en auroit donné ſix ou huit, afin qu'il y en euſt moins ; ou bien il faut tirer une conſequence impie, & dire, ou qu'il n'y a pas bien penſé, ou qu'il n'a pû le faire. Et ſi Dieu a pris tant de ſoin de nous exempter d'une legere incommodité, comme celle de couper les che-



veux qui seroient sur le front, ou de fermer les yeux quand la sueur tombe du visage. D'où vient qu'il nous a laissé exposez à tant de maux, dont il pouvoit facilement nous preserver.

Je retombe encor icy dans le crime ou Perreur imaginaire qu'il m'imposa, pour avoir dit qu'il y a beaucoup de defauts dans l'homme, & qu'il luy manque plusieurs avantages qu'il pourroit avoir. Je le redis, & je pretens que l'homme seroit plus accompli, s'il pouvoit voler comme les oiseaux, nager comme les poissons, courir comme les cerfs, attaquer & se défendre par la seule force de son corps, comme les Lions & les Taureaux; mais il ne s'ensuit pas que je sois criminel, ny que j'accuse pour cela l'Autheur de la nature, ou d'aveuglemēt ou d'impuissance. Ce Monsieur en verité ne raisonne pas juste. D'un fait constant que j'avance, il tire dans ses principes des consequences qu'il m'attribuē, & me fait l'Autheur du crime dont il est coupable. Les gens d'esprit comprennent aisément cecy, & je les prie de m'excuser si je m'y étends davantage en faveur de Monsieur nostre Adversaire. Qu'il étudie donc avec attention ce que je dis, l'homme a



des defauts , il seroit mieux pour luy , par exemple , d'avoir des aisles. Voila le fait que personne ne peut contester sans une étrange opiniâtreté ; voyons les conséquences qu'on peut en tirer. Selon ses principes , l'Autheur de la nature s'est proposé pour fin les avantages de l'homme , dans la maniere dont il l'a fait ; de sorte qu'il luy a donné tout ce dont il a besoin , pour estre le plus parfait & le maistre des autres animaux. Puis donc qu'il luy manque manifestement des avantages considérables , tel qu'est par exemple celuy de voler ; c'est que l'Autheur de la nature , ou ne s'en est pas avisé , ou n'a pû les luy procurer ; c'est à dire , quoy qu'il soit bien intentionné , qu'il estoit aveugle , ou impuissant , ce qu'on ne peut avancer sans folie & sans impieté. Dans mes principes , Dieu s'est proposé soy-mesme pour la fin de tous ses ouvrages , il a mis son plaisir dans leur variété , & les a faits comme il a voulu. Que s'ensuit-il de ce qu'il y a des defauts dans l'homme , autre chose , sinon que Dieu n'a pas voulu le faire plus accomply , quoy qu'il sçache bien qu'il le pouvoit estre , & quoy qu'il eust bien pû le faire. Que nous sommes obligez de luy rendre graces pour les avantages



avantages que nous avons, sans oser murmurer pour ceux qui nous manquent, puis qu'il ne nous accorde rien que par faveur, & que sans injustice il peut tout nous refuser.

*Quatrième Reflexion.*

**M**onsieur nôtre Adversaire revenant un peu de l'assoupissement où il estoit l'année precedente, & réveillé sans doute par mes avertissemens, avoua que la maniere de raisonner de Galien alloit un peu trop loin, & qu'il s'estoit trompé en bien des rencontres; Cependant qu'on ne laisse pas de louer le Panegyriste d'un Saint, quoy qu'il aille au delà de la verité, & qu'ainsi Galien ne meritoit pas moins, quoy qu'il se fust abusé en voulant faire les Eloges de Dieu. Voila une belle & riche comparaison. Premièrement, personne de bon sens ne loueroit le Panegyriste d'un Saint, s'il en disoit des choses manifestement fausses, & ridicules, qui ne font rien à sa Sainteté. Si en faisant l'Eloge de Saint François, on disoit qu'il sçavoit bien ranger une armée en bataille, assieger une Ville, défendre une Forteresse, chanter, danser, jouer du luth, parler agreablement

**M**



dans les rüelles ; ce seroit un discours impertinent plus capable d'abaisser son merite que de le relever. De mesme quoy que Galien ait eu bon dessein , il s'est trompé dans l'exécution , & il n'est pas necessaire de l'imiter. Il faut prendre ce qu'il a de bon, sans se charger de ses défauts, & je ne pense pas qu'on soit obligé de suivre des principes , qui loin de faire éclater la grandeur de Dieu , jettent dans des consequences qui luy sont contraires, comme j'ay fait voir. Secondement , quel raport y a-t-il entre les membres de la comparaison que fait Monsieur nôtre Adversaire. Devoit-il pas sçavoir qu'en loüant un homme , quelque Saint qu'il soit , on peut toujours aller au delà de ses perfections ; & qu'en faisant les Eloges de la Divinité , on demeure toujours infiniment au deçà de ce qu'elle merite.

Après avoir montré la fausseté de la premiere proposition , sa mauvaise liaison avec la seconde , voyons s'il n'y a rien à redire à cette seconde , & si Galien & Monsieur nôtre Adversaire pour s'abuser , meritent beaucoup dans l'emportement qu'ils pretendent avoir à louer Dieu. Certainement je serois le premier à leur



donner de l'encens, pour la bonté de leur intention, si j'estois persuadé qu'elle fust pure & desinteressée. Mais je sçay que l'amour propre nous aveugle toûjours, & se mesle par tout. Quand l'homme s'efforce de prouver que Dieu a pris soin de luy procurer toutes sortes d'avantages, c'est pour avoir un titre du glorieux Empire qu'il prend sur tout le reste de l'Univers. Que Monsieur nostre Adversaire y fasse reflexion, il avouera en secret que j'ay penetré le fonds de la chose. Et quand il raisonne si avantageusement de la structure de l'homme, les loüanges qu'il donne à Dieu de Partifice de ses ouvrages, enferment ses propres Eloges. Ce Monsieur pourtant veut peut-estre montrer que la Divinité a tant pris de soin de nos commoditez, pour s'exciter à luy rendre honneur. Mais est-ce une belle maniere de respecter Dieu, en le considerant comme un habile artisan qui a travaillé pour nous, & que nous voulons recompenser? Faut-il que nous soyons persuadés qu'il a employé pour nous toute sa sagesse, & toute sa puissance, afin d'estre engagez l'honorer? Quand par impossible nous ne tiendrions rien de luy, ne meritoit-il pas par l'excellence de sa nature nos



adorations & nos sacrifices. Si nous avions moins d'aveuglement & d'amour propre, nous n'entreprendrions pas de le louer si vainement ; nous sommes de trop foibles Panegyristes, & quoy que les efforts que nous faisons pour louer la Divinité, quand ils sont sinceres ne soient pas criminels ; si nous pensons pourtant avoir fort bien rencontré, & que nous les croyions suffisans, nous sommes coupables. Un sincere aveu de nôtre bassesse, & une respectueuse adoration du cœur, valent mieux que ces longs Panegyriques, ou l'amour propre nous fait temerairement mesler nos loüanges à celles de l'Auteur de la nature.

*Cinquième Reflexion.*

**M**onsieur nôtre Antagoniste, qui ne cherchoit qu'à ternir ma reputation, sans beaucoup examiner les moyens dont il se servoit, me reprocha que je voulois acquérir de la gloire, en proposant comme nouvelles, des opinions qui n'avoient esté que trop dites. Le public en fera le Juge, & pourra s'il veut en prendre la peine, trouver dans les ouvrages que je luy ay donnez, des opinions de tous âges. Il remar-



quera mesme, s'il y fait reflexion, que j'ay beaucoup d'indifference pour la gloire, que je ne me soucie guere que ma memoire demeure, ou soit ensevelie avec moy, & que j'examine les opinions sans égard au temps de leur durée, à la reputation de leurs Auteurs, ny au nombre de ceux qui les suivent. Si tous ceux qui étudient, ou qui enseignent, en faisoient de mesme, il y auroit moins de faux sçavans, & plus de Philosophes.

*Sixième Reflexion.*

**L** m'accusa aussi comme d'une erreur en matiere de fait, d'avoir mis Hypocrate au nombre de ceux qui ont negligé la fin en Physique, ou qui mesme ne l'ont point reconnuë; mais ont tout expliqué par la disposition de la matiere, & la necessité de ses mouvemens. Je pretens avoir raison en ce point, & qu'il n'y a qu'à lire Hypocrate pour en estre convaincu.

Afin de persuader le contraire, il rapporta en Grec un passage de cet Auteur, que j'ay mis à la marge, qui veut dire en nôtre langue, que l'aliment des parties vient d'une mesme source, qu'elles ont un mutuel



accord, & qu'elles contribuent à un commun usage. Ceux qui liront ce qui precede & ce qui suit ce passage, ne pourront contester l'explication que j'en fais. Or cela ne détruit pas ce que j'ay avancé. puisque Democrite & Epicure auroient pu parler de mesme. C'est un fait dont tous les Philosophes demeurent d'accord, mais ils n'en tirent pas les mesmes consequences. Les Physiciens de l'opinion de Democrite, tel qu'estoit Hypocrate, se contentent de connoistre le fait, & de sçavoir que les parties servent à un usage, à cause qu'elles sont disposées d'une certaine maniere, sans inferer qu'elles soient formées de la sorte pour servir à cet usage. De façon qu'apres avoir connu l'usage d'une partie, ils en cherchent la cause dans sa structure. Apres avoir decouvert, par exemple, que les reins servent à separer la serosité du sang, ils examinent la composition des reins; & apres l'avoir trouvée, ils connoissent clairement qu'ils devoient de necessité servir à cet usage; quoy que dans leur opinion ils n'y eussent point esté destinez par une cause intelligente. Les Galenistes au contraire ayant connu l'usage d'une partie, concluent qu'elle a esté destinée à cette fin par la na-



ture ; & sans beaucoup se soucier de la maniere qu'elle y contribué , ils n'apportent pour raison que la fin ; de façon que si on leur demande pourquoy les reins separent la serosité du sang , ils répondent que la nature qui les a destinez à cette fin , leur a donné une vertu de l'attirer. Ainsi les faits ne sont point contestez , mais les manieres de raisonner dessus sont différentes. Monsieur nôtre Adversaire n'a pas aparemment lu fort exactement son Hypocrate , ny bien compris son genie , & sa maniere de raisonner. Car il auroit reconnu que cet Auteur estoit incontestablement dans les sentimens de Democrite , ou pour le moins s'il avoit passé sans reflexion sur cent mille endroits qui le prouvent , il en auroit remarqué un qui fait manifestement pour luy. C'est le seul que j'aye trouvé , où il soit parlé expressément de l'Auteur de la nature , & de la fin qu'il s'est proposée. Il dit donc en parlant du cœur , dans le Livre qu'il en a composé ; certainement il me semble que c'est l'ouvrage d'un bon & d'un sage artisan , qui ayant considéré les besoins du cœur , luy a donné les oreilles qui sont à l'entrée de ses ventricules , comme des soufflets pour attirer l'air. Il y a encor un



endroit au commencement de ce Livre, & deux ou trois autres d'as celuy des glâdes, où il est parlé de la cause finale. Si Mr nôtre Adversaire les avoit bien lûs, il auroit rapporté ces passages, & non pas celuy dont il s'est servi, qui ne fait rien du tout à la chose. Mais aussi on auroit pû luy répondre, ou que ces Livres ne sont pas d'Hypocrate, ou qu'il estoit jeune quand il les fit, & changea de sentiment dans la suite; & qu'un passage ou deux ne peuvent pas en détruire un tres grand nombre d'autres tout à fait contraires. Pour luy montrer en suite qu'il estoit dans la doctrine de Democrite, on luy auroit marqué tous les Livres où il l'estale, & les Auteurs qui assurent qu'il a esté son Disciple. Il y a un endroit qui montre assez évidemment qu'ils estoient de mesme opinion touchant la Divinité. C'est dans le Livre de l'air, de l'eau, & des différentes contrées de la terre; ou apres avoir dit, que les Scythes estoient sujets à devenir impuissâs, & qu'ils croyoient que c'estoit un châtiment des Dieux. Il réfute cette opinion, en disant que si leur pensée estoit veritable, les pauvres qui negligent davantage le culte des Dieux, y seroient plus sujets que les riches, qui leur



bâtissent des Temples, leur élevent des Statuës, leur font des presens, & leur offrent plus souvent des victimes. Du moins, ajoute-t-il, s'il est vray, que les Dieux ayent du plaisir d'estre honorez parmy les hommes, & leur fassent pour cela quelques faveurs. J'ay donc crû apres avoir longtemps examiné la chose que je pouvois mettre Hypocrate au nombre de ceux qui ont expliqué les effets par une aveugle nécessité des mouvements de la matiere, & qui se sont trompez dans la maniere dont ils ont raisonné de la Divinité. C'est trop long temps s'arrester sur une question de fait, qui ne sert de rien pour la décision de nôtre different. Si Monsieur nôtre Adversaire s'avise de me répondre, qu'il ne s'amuse point à feuilleter son Hypocrate, pour trouver des passages qui le favorisent, je les luy montreray tous quand il voudra, & les expliqueray, de maniere qu'ils ne me feront pas contraires; mais je n'en écriray rien, parce que je veux point fatiguer mes Lecteurs par des questions inutiles.



*Septième Reflexion.*

**I**L ne me reste plus qu'une Reflexion de toutes celles que j'avois dessein de faire sur son Avant-propos; mais en verité c'est sur une proposition si étrange, & qu'il m'a-tribué si fausement, que je n'aurois jamais pû croire qu'il eust osé me l'imputer avec tant de hardiesse, si je ne l'eusse entendu moy mesme dire publiquement dans une maison Royale, en presence de plus de quatre cens personnes: Que j'avois comparé l'Autheur de la nature à un joueur de Dés. C'est assurémēt le plus injuste outrage qu'il me pût faire, & la plus punissable calomnie dont il pût me noircir. Luy répondray-je des injures, je n'en puis dire; ce sont les armes des vaincus, & je ne ressens certainement aucune atteinte que de sa médisance. Je me contente donc de l'avertir que les outrages qu'il a pretendu me faire, retomberont sur luy, & que je seray assez satisfait quand tout le monde connoitra son imposture, & mon innocence. Je tâche toujours que mes comparaisons soient justes; & ceux qui se donneront la peine d'y réfléchir, le reconnoistront aisé-



ment. Mais sur tout je suis tellement cir-  
conspect quand il s'agit de la Divinité, &  
si persuadé qu'il y a une disproportion infi-  
nie de son essence, & de sa maniere d'agir  
avec celle des creatures, que je n'en fais  
presque jamais de comparaisons. Dormoit-  
il quand j'ay parlé de Dés? s'il ne dormoit  
pas a-t-il compris la comparaison que j'en  
ay faite? & s'il l'a comprise, de quel front  
a-t-il pû publier à cette occasion, & dans sa  
Chaire de Professeur, & dans plusieurs  
maisons particulieres, que j'ay comparé  
l'Auteur de la nature, à un joueur de Dés.  
Tous ceux qui parlent en public, soit dans  
la Chaire, soit dans le Bureau, sont obligez  
de prendre ma défense, & de detester avec  
moy des manieres si criminelles. Car s'il  
est permis à l'occasion d'un mot, de changer  
entierement un discours, & de luy donner  
un sens coupable; il n'y a personne qui  
puisse estre à couvert de la calomnie.

J'ay parlé de Dés en deux endroits dans  
mon second discours, en expliquant l'opi-  
nion d'Epicure. Dans le premier, j'ay com-  
paré les mouvements des Dés roulez sur  
une table, à ceux des atômes dont la se-  
mence est composée, & le nombre qui en  
est produit, à l'animal qui est engendré par



la semence. J'ay donc avancé que dans la doctrine d'Epicure , le mouvement des atômes de la semence de l'homme , fait nécessairement un animal de cette espece , & jamais d'une autre comme trois Dés roulez sur une table, font nécessairement un des nombres, qui sont depuis trois jusques à dix-huit, sans pouvoir en faire un autre. Y a-t-il là quelque chose à reprendre , ny qui ait aucune connexion avec ce qu'il m'a si malicieusement imposé.

Dans le second endroit où j'ay parlé de Dés, je desapprouve le raisonnement de Lactance, qui demande à Epicure , pourquoy la matiere, puis qu'elle fait tout par des mouvemens qui ne sont reglez que par le hazard; n'a point encor produit d'animal qui flairast par les yeux, & qui vist par les oreilles. Je dis que la question est aussi peu juste , que s'il demandoit pourquoy trois Dés roulez sur une table ne font pas dix-neuf ou vingt , puis que le nombre qui suit leur mouvement arrive par hazard. Car comme le nombre qui arrive par le mouvement des Dés est une suite nécessaire des points qui sont marquez dessus , de mesme l'usage est une suite nécessaire de la disposition de la partie. Voir, par exemple,



ple est une suite nécessaire de la disposition de l'œil. Oïr est une suite nécessaire de la disposition de l'oreille. Et comme il n'est point dans le pouvoir de trois Dés de marquer un nombre au delà de dix-huit ; il n'est point dans le pouvoir de la matière de faire un œil qui ait un autre usage que de voir. Il n'y a ce me semble rien de coupable dans ces comparaisons que j'apporte, pour faire entendre le sentiment d'Epicure. Aussi je ne les ay pas redites pour les justifier, mais pour les éclaircir davantage en faveur de ceux qui ne sont pas accoutumés à cette Philosophie.

C'est donc à tort que Monsieur notre Adversaire a dit dans son Ecole de Chirurgie, que j'avois comparé l'Autheur de la nature à un joueur de Dés, & encor plus méchamment dans des maisons particulières ; que j'avois avancé qu'il jouoit aux Dés, en produisant le monde. J'aurois bien plus de raison d'accuser la maniere dont ce Monsieur, & ceux de son opinion parlent de la nature. Car tantost ils la font agir comme une personne fort serieuse ; tantost ils la font jouer comme une badine ; tantost ils la font se precipiter mal à propos, comme une étourdie, & tantost ils la font



s'abuser comme une aveugle , quoy que pourtant ils assurent qu'elle est fort sage & fort intelligente. N'admirent-ils pas son serieux dans la production du cœur & du cerveau ? Ne font-ils pas remarquer ses jeux quand ils rencontrent quelque chose de different dans les corps d'une même espece ? Ne montrent-ils pas sa précipitation imprudente , quand ils disent que pour secourir une partie blessée, elle y envoie une trop grande abondance d'esprits , qui augmentent le mal ? & ne confessent-ils pas son erreur & son aveuglement dans la production des monstres.

*Huitième Reflexion.*

**A** Vant que d'examiner la conclusion de son discours , je veux faire une Reflexion sur ce qu'il me reprocha dans le milieu, & dont il parla encor sur la fin. Il dit que j'avois raisonné de l'ame , d'une manière à faire croire que je ne suis point persuadé qu'elle soit immortelle. Que j'avois rapporté les opinions des Philosophes qui la croyent corruptible , sans les refuter , & qu'on ne doit point parler de l'ame , si ce n'est pour dire les raisons qui prouvent son



immortalité. Je ne suis pas d'accord avec luy en ce point, non plus qu'en tous les autres où il a entrepris de me contredire, toûjours mal à propos, soit par malice, soit par ignorance. Je n'ay point, comme il dit, parlé de l'ame, d'une maniere à faire croire que je ne suis point persuadé qu'elle soit immortelle; j'en suis tres persuadé par la foy comme Chrétien; je n'en suis point convaincu, je l'avouë, comme Philosophe, veut-il que je le sois? qu'il me donne des démonstrations, je luy en seray obligé, sans pourtant que cela ajoûte rien à la croyance que j'ay, qui n'en seroit pas plus ferme ny plus certaine, j'aurois seulement une évidence que je n'ay pas. Mais il n'est point dans mon pouvoir de me rendre aux raisons qu'on a jusqu'icy aportées; mon esprit n'en est point satisfait, sans la foy je demeurerois dans le doute, comme en la plupart des autres points de Religion. Que veut-il inferer delà? pretend-il que ce soit une juste raison de m'accuser de n'avoir point de foy? si cela est, il faut accuser tout le monde. Car il n'y a personne, je pense, qui ne trouve dans la Religion quelque chose aparemment contraire à sa raison & à ses sens. C'est ce qui fait la necessité de



la foy, & le merite qu'on a de croire, mais je pense qu'il n'est pas meilleur Theologien que Philosophe. C'est pourquoy je veux en sa faveur, étendre un peu la chose & l'éclaircir davantage. Qu'il aprenne donc, Que la foy est une qualité surnaturelle, dont l'esprit doit se faire esclave & renoncer à ses propres connoissances, pour suivre les propositions qu'elle le rend capable de croire; Que la raison n'est point suffisante pour la détruire, & qu'elle ne sert de rien pour l'appuyer. Qu'ainsi il est indifferant que les choses qu'elle nous propose soient conformes à nostre raison, ou ne le soient pas. Que ce qui fait le merite de nostre croyance, est l'apparence du contraire de ce que la Foy nous propose; & c'est en quoy consiste la captivité ou l'esprit s'engage quand il s'y soumet. Ce ne seroit point une servitude pour luy de croire des choses vray-semblables, c'est au contraire sa plus grande liberté, mais il s'asservit & se rend esclave, quand il ne va point où il veut, ou qu'il va où il ne veut pas; c'est à dire quand il ne croit point aux apparences, ou qu'il croit quand il n'y en a point, & quand mesme il y en a de contraires. Il ne faut donc point écouter la raison en matiere de



foy, ny chercher à fortifier nôtre croyance par des raisonnemens. Si j'estois malicieux je pourrois montrer que Monsieur nôtre Adversaire n'est pas un fort bon croyant, & que par la maniere dont il se conduit, il semble qu'il ne soit persuadé de l'immortalité de l'ame, que par les démonstrations qu'il pretend en avoir. Que si quelqu'un venoit luy deffiller les yeux, & luy montrer qu'il s'abuse dans ses raisonnemens, la foy deviendroît fort chancelante. Ce n'est point comme il faut croire pour meriter, la foy doit toujours estre au dessus de la raison; & les efforts qu'on fait pour les unir, ne sont pas toujours loüables, puisque l'Herésie & l'impieté naissent souvent de cette fausse union: ce qui n'arriveroit jamais, si on les distinguoit bien l'une de l'autre, & que l'on fust persuadé, comme on doit l'estre, que la foy est toujours certaine, & la raison toujours douteuse. Mais comme on tâche d'apuyer la foy par la raison, & que ceux qui étudient un peu plus que les autres, découvrent la fausseté des raisonnemens; ils en tirent une mauvaise consequence, & concluënt que la proposition de foy est fausse, parce qu'elle étoit apuyée d'un faux raisonnement. Voila le



principe de toutes les erreurs en matiere de Religion. On feroit bien de le détruire, & d'enseigner que quand on decouvre le defect d'un raisonnement qui sembloit prouver la proposition de Foy, elle ne doit pas pour cela estre rejetée; parce que la raison n'est pas le motif qui nous fait croire les mysteres de nostre Religion. Je ne suis donc point de l'avis de Monsieur nostre Adversaire, qui voudroit qu'on ne parlât de l'ame que pour dire les raisons qui prouvent son immortalité. Je veux rapporter celles qui semblent prouver le contraire, de crainte que les libertins ne se persuadent qu'on veut les cacher à dessein, comme des armes propres à détruire la Religion. J'ay donc voulu les mettre en main à tout le monde; mais j'avertis aussi que ce sont des armes de verre, qui se brisent au premier coup, lors qu'on les veut employer contre la Foy. Quand ces raisons seroient mille fois plus fortes & plus évidentes, nous devrions cependant croire le contraire de ce qu'elles semblent démontrer. C'est la soumission que Dieu nous demande, & que nous sommes obligez de luy rendre.



*Neufième Reflexion.*

DAns la conclusion de son Discours, il s'efforça de raisonner un peu plus que dans l'Avant-propos, & il semble qu'il ait voulu fortifier son arriere-garde. Il est pourtant facile de l'enfoncer, car c'est toujours la mesme erreur qui la dispose & qui la guide. Il veut s'affranchir de la temerité dont j'accuse ceux qui tâchent de penetrer les desseins de Dieu, & qui pretendent déterminer la fin qu'il s'est proposée dans la production de tous ses ouvrages. Voicy comme il raisonne : la structure du cerveau, les arteres qui s'y portent, les nerfs qu'il fournit à tout le corps, sont admirablement bien construits, pour que nous sentions, & que nous nous mouvions. J'en demeure d'accord, autrement nous n'aurions ny sentiment ny mouvement de la maniere que nous l'avons ; & une autre structure & disposition de parties feroit une machine differente de la nostre. J'en inferé, poursuit-il, que tout cela nous a esté donné pour que nous pussions sentir, & nous mouvoir. Y a-t-il de la temerité à raisonner de la sorte ? ouï sans doute. Il y



a de la temerité à vouloir penetrer les desseins de Dieu dans la production de tous ses ouvrages; & il ne faut point conclure que les usages des parties, quand mesme ils seroient évidens, & que nous ne pourrions imaginer une autre fin, soient le dessein que l'Authéur de la nature s'est proposé en les produisant. Car Monsieur nôtre Adversaire doit se ressouvenir que l'esprit de l'homme est extrêmement borné, & qu'au contraire celui du souverain Estre n'a point de bornes. De maniere que c'est une temerité insupportable de mesurer la grandeur infinie de l'esprit de Dieu, par la foiblesse du nôtre. C'est pourtant ce que fait nôtre Adversaire, quand il conclut, que l'usage de la partie est la fin que Dieu s'est proposée dans sa production, parce qu'il n'en peut imaginer d'autre. Mais outre la temerité & l'incertitude de bien rencontrer dans ce raisonnement, on trouve encor qu'il est inutile, & qu'il ne nous rend pas plus sçavans en Physique. Nous avons un cerveau dit ce Monsieur pour sentir, & pour nous mouvoir, des yeux pour voir, des oreilles pour ouïr. Quelle subtilité! quel effort d'esprit! quelle satisfaction à raisonner de la sorte. Il me semble qu'on est aussi sça-



vant & moins sujet à se tromper, quand on dit que le cerveau sert aux sentimens & aux mouvemens, à cause de sa composition particuliere qui le rend propre à ces usages plutôt qu'à d'autres ; & qu'on doit tâcher de découvrir que les yeux servent à voir ; parce qu'ils sont construits de maniere à pouvoir ressentir l'impression de la lumiere, & des couleurs plutôt que des saveurs, des odeurs, ou des sens. Il faut assurément raisonner en Physique, par la matiere, & par la cause efficiente, plutôt que par la fin, qu'on ne doit chercher qu'en morale. Quand on interroge un incendiaire, & qu'on luy demande pourquoy il a bruslé une maison, s'il disoit que c'est parce qu'il y a mis le feu, sa réponse seroit impertinente, parce que c'est son dessein qu'on veut sçavoir, On raisonne aussi mal en Physique, lors qu'on apporte une fin, quand on demande la raison d'un effet ; parce que c'est la cause efficiente qu'on cherche. Or si c'est une chose temeraire & inutile d'assurer que l'usage d'une partie, quoy qu'il soit constant & considerable, est la fin que Dieu s'est proposée. C'est une erreur bien plus grande quand il est douteux, peu considerable, ou qu'il peut estre criminel.



*Dixième Reflexion.*

**S**'Il ne faut point rechercher les causes finales, poursuit ce Monsieur, c'est parce qu'il est impossible de reconnoître aucun dessein de Dieu ; ou parce que la recherche en est difficile , & qu'on peut s'y tromper ; ou parce qu'il ne s'en est point proposé. Je répons , c'est parce que les causes finales sont toujours incertaines, toujours inutiles en Physique , & comme j'ay montré dans mes Discours, parce que la maniere dont Monsieur nôtre Adversaire s'y conduit, jette dans un nombre infini d'erreurs & d'absurditez. Elles sont toujours incertaines , parce que celles qu'on pretend les plus évidentes sont tres douteuses , comme j'ay montré dans la reflexion precedente ; & que l'esprit de Dieu estant infini , voit des fins infinies que nous ne voyons pas , & qu'il a pû se proposer , malgré la présomption que nous avons d'avoir decouvert la veritable. Elles sont inutiles, parce qu'elles ne servent de rien pour expliquer les effets dont il s'agit. Car c'est assez de connoître l'usage d'une partie , sans inferer qu'elle soit destinée pour cette fin , & sans parler



toûjours, comme si on avoit esté du conseil de Dieu, & qu'on eust leu le Livre de tous ses desseins.

*Onzième Reflexion.*

**V**Oyons maintenant ce qu'il dit pour renverser les trois raisons dont il a crû qu'on pouvoit se servir pour empêcher sa curieuse recherche des causes finales. Il est tres possible, dit-il, de découvrir en bien des rencontres la fin que Dieu s'est proposée; par exemple la production de l'esprit animal dans le cerveau, la separation de la serosité dans les reins: & si c'est estre temeraire d'assurer que ç'ont esté les desseins de Dieu, nos Adversaires sont coupables d'une infinité de temeritez, en jugeant des desseins des hommes par leur conduite. Voila certainement bien rencontré; jusqu'à quand ce Monsieur outragera-t-il la Divinité? Ne cessera-t-il iamais de la comparer à l'homme? Quand aura-t-il des sentimens plus bas pour soy-mesme, & plus relevez pour elle? Ne sçait il pas qu'on se trompe souvent malgré les apparences, en voulant découvrir les desseins des hommes par leurs dehors; & que si Dieu assure qu'il n'y



a que luy ieul capable de les penetrer, quoy qu'ils soient en petit nombre. Il est certain à plus forte raison, qu'il n'y a que luy qui puisse connoistre les siens, & qu'un homme est temeraire d'entreprendre de les découvrir. Il est vray que les usages de quelques parties sont manifestes, mais la fin que Dieu s'est proposée en les produisant, n'est pas pour cela évidente. C'est ce qui abuse Monsieur nôtre Adversaire, qui confond toujours l'usage avec la fin, & qui ne prend pas garde que Dieu a pû se proposer une infinité d'autres fins, qui nous sont inconnuës. \* Il ne sçait pas que ce souverain Estre, qui a caché sa nature dans les tenebres, a encore plus caché ses desseins, & n'a admis personne dans son conseil quand il les a pris.

\* *Tenebras posuit latibulum suum, quis novit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit.*

*Douzième Reflexion.*

**M**onsieur nôtre Adversaire croyant avoir bien prouvé qu'il est possible de découvrir les fins que Dieu a eûes, en produisant ses ouvrages; il examine en suite la seconde raison qui pourroit en empêcher



cher la recherche. Si la difficulté, dit-il, de les trouver, & le danger qu'il y a de s'y tromper, devoient empêcher qu'on ne les recherchast, il faudroit abandonner l'étude de la Physique, & ne plus se mettre en peine de trouver la cause du flux & reflux de la mer, des Cometes, de l'arc en Ciel, des vertus de l'animal, & d'un tres grand nombre d'autres effets dont il est mal-aisé de découvrir la cause, & où il est facile de tomber dans l'erreur. Cependant on n'accuse point de temerité les curieux qui s'occupent à ces recherches. Je l'avoue, mais il y a bien de la difference; ils sont autant louables dans leur curiosité, que Monsieur nôtre Adversaire est blâmable dans la sienne. On peut trouver, & l'on doit chercher la cause efficiente en Physique; c'est d'elle seule & de la matiere dont on a besoin; & l'on est ignorant jusqu'à ce qu'on les connoisse. Mais la fin n'est point du ressort de la Physique, elle ne sert de rien pour expliquer les effets; on ne peut la rencontrer que par hazard, sans estre jamais assuré de l'avoir trouvée; on n'est pas moins sçavant pour la negliger; on ne seroit pas plus content quand on seroit certain de l'avoir rencontrée: Car il n'importe point à un Phy-



158      *Reflexions sur les Discours*  
ficien que les yeux ayent esté faits pour  
voir, ou pour une autre fin, pourveu qu'il  
sçache leur usage, & la disposition qui les  
en rend capables. Enfin la recherche des  
causes efficientes n'enferme point de fâ-  
cheuses consequences, comme la maniere  
dont Monsieur nôtre Adversaire se sert  
pour trouver les causes finales.

*Treizième Reflexion.*

**A** Pres avoir tâché de montrer que ces  
deux raisons ne pouvoient estre admi-  
ses, voicy comme il conclut; il ne reste  
donc rien à dire, sinon que Dieu ne s'est  
proposé aucune fin dans la production de  
ses ouvrages. C'est à nos Adversaires à  
voir s'ils veulent se servir de ce moyen  
contre nous. Non certainement; je n'ay  
jamais eu de pensées si extravagantes; Il  
est fort facile d'établir & de soutenir mon  
opinion, sans avoir des sentimens impies.  
Cependant il veut malgré moy que je dise  
cela, & que selon ma pensée Dieu ne se  
soit proposé aucune fin. Il semble, dit-il,  
qu'il n'y ait pas lieu de douter que ce ne  
soit là leur opinion; puis qu'ils publient  
haurement qu'il n'est pas certain que les



yeux nous ayent esté donnez pour voir, ny les oreilles pour entendre; que l'homme a des parties inutiles, & mesme quelque fois nuisibles; qu'il luy en manque d'avantageuses, comme des aisles: qu'en un mot, il pouvoit estre mieux construit qu'il ne l'est effectivement. N'est-ce pas là détruire la Providence? n'est-ce pas trouver à redire aux ouvrages de Dieu, & vouloir les corriger? n'est-ce pas enfin l'accuser d'aveuglement ou d'impuissance, & commettre par consequent la plus étrange & la plus condamnable de toutes les temeritez. Voilà le raisonnement de Monsieur nôtre Adversaire; considérons maintenant s'il est bon Logicien, & s'il sçait tirer de justes consequences. Je demeure d'accord du fait. J'ay dit, je l'avoüe, qu'il n'est pas certain que les usages des parties soient la fin que Dieu s'est proposée quand il les a produites, & qu'on se trompe fort souvent en raisonnant de la sorte. Mais peut-on conclure delà, que selon ma pensée, Dieu ne s'est point proposé de fin. N'a-t-il pû s'en proposer une autre que celle que s' imagine Monsieur nôtre Adversaire, qui nous soit inconnuë? N'ay-je pas dit dans mes Discours qu'il y a aparence que la partie est



faite pour composer le tout, & le tout pour Dieu, qui n'a pû se proposer d'autre fin que soy-mesme. Est-ce là dire, comme il avance trop hardiment, que je pretens sans doute que Dieu n'a point eu de dessein ny de fin dans la production de tous les ouvrages? J'ay dit encor, & j'ay prouvé, je l'avoüe, que l'homme a des parties qui luy sont inutiles, quelquefois mesme nuisibles, qu'il luy en manque d'avantageuses, comme des aïsses. Mais pour cela on ne peut dans mes principes trouver à redire aux ouvrages de Dieu, ny jamais inferer en aucune maniere qu'il soit dans l'aveuglement, ou dans l'impuissance. Monsieur nôtre Adversaire m'attribuë des consequences tirées par ses principes, d'un fait constant & assuré, qui toujours sont fausses & souvent impies. Où est la justesse de son esprit? qu'a-t-il fait de sa Logique? qu'il aprenne à mieux raisonner, ou qu'il se taise pour toujours. Je ne suis pas obligé de souffrir les calomnies, dont son ignorance me noircit. Il est à plaindre il est vray, de concevoir si mal; & je le trouve encor plus mal-heureux que criminel. Cependant il ne peut s'exempter d'estre coupable, puis qu'il devoit mieux étudier les



sentimens qu'il entreprend de refuter ; ou ne s'en pas mesler, s'il est incapable de les comprendre. Qu'il lise donc avec attention ce que je vais écrire pour luy faire connoistre son erreur.

Je pretens que l'homme a des defauts, qu'il pouvoit avoir des avantages qu'il n'a pas, & que par consequent il pouvoit estre mieux. Je l'ay desja prouvé dans mes discours par des choses de fait, à qui j'en pourrois adjoûter un tres grand nombre d'autres. Mais je me contente de ce raisonnement, ou l'homme pouvoit estre mieux, ou Dieu a épuisé sa puissance à le faire : Car si la puissance n'est point épuisée, il peut augmenter ses perfections & diminuer ses defauts. Or Dieu n'a point épuisé sa puissance dans la production de l'homme, puisqu'une puissance infinie n'est point épuisée en produisant un effet fini : l'homme donc pouvoit estre mieux. Maintenant que doit-on inferer de ce que l'homme pouvoit estre mieux, & qu'il pouvoit par exemple avoir l'avantage de voler, qu'il n'a pas. Il faut sçavoir pour cela de quels principes on veut se servir. Dans ceux de Monsieur nostre Adversaire on en tire des consequences fausses & injurieuses à la Divinité ; & c'est



par là que je démontre qu'ils ne sont pas bons, & qu'on doit en chercher d'autres. Voyons donc quels sont ces principes, & quelles conséquences on peut en tirer. Dieu, selon Monsieur nôtre Adversaire, a considéré l'homme comme son favori, à qui il a eu dessein de donner tous les avantages dont il a besoin, pour surpasser en toutes choses les autres animaux. Voilà le principe, voicy le fait surquoy il faut raisonner suivant ce principe. L'homme auroit plus d'avantages qu'il n'a, s'il avoit des aîsles comme les oiseaux; & il ne peut avec toute la subtilité de son esprit, & l'adresse de ses mains, se procurer les commoditez qu'ils en tirent. Que faut-il conclure du principe de Monsieur nôtre Adversaire, & de ce fait incontestable; ou que Dieu ne s'est point aperçu que c'est un avantage pour l'homme d'avoir des aîsles, ou qu'il n'a pû luy en donner; c'est à dire, qu'il a manqué de pouvoir ou de connoissance, quoy qu'il n'ait pas manqué d'inclination. Conséquence non seulement fautive, mais encor impie & manifestement contraire à la grandeur de Dieu. Or à qui doit-on l'attribuer? certainement ce n'est pas à moy, puis que ie la deteste, & que ie



ne l'ay tirée que pour montrer la fausseté du principe d'où elle suit necessairement. Cependant Monsieur nôtre Adversaire ne fait point de difficulté de m'en accuser, & de m'imputer toutes les autres consequences, soit fausses, soit ridicules, soit impies, soit mesme, comme il dit, abominables: car il est vray que de ses principes, & de faits constans, on peut en tirer de toutes ces sortes, & de cette maniere il donne une étrange idée de ma doctrine & de mes mœurs. Il y auroit bien moins d'injustice de la condamner; mais comme je sçay qu'il n'a pas les yeux assez bons, pour prévoir toutes les consequences qu'on peut tirer de ses principes, & qu'il n'infere que celles qui luy sont avantageuses; sans l'accuser d'impieté, je me contente de faire voir qu'il n'est pas le plus habile homme du monde.

Dans mon sentiment, Dieu a fait ses ouvrages pour son plaisir, comme il a voulu, & a mesuré les avantages de l'homme, aussi bien que ceux des autres Estres, qui sont tous meslez de perfections & de defauts. Voilà le principe. L'homme eust esté mieux & plus accompli, s'il eust eu des ailles. Voilà le fait, que peut-on inferer? rien



assurément qui soit contraire à la grandeur de Dieu. Ce n'est, ny manque de connoissance, ny manque de pouvoir, qu'il n'a point donné d'aïles à l'homme. C'est qu'il a voulu borner ses avantages à un certain nombre dans lequel celui d'avoir des aïles ne se rencontre pas. On peut dire par tout la mesme chose; & il est impossible de trouver dans la nature aucun effet, soit qu'il soit un monstre, ou qu'il ne le soit pas; qu'il serve, qu'il nuise, ou qu'il soit inutile aux choses à qui il semble qu'il devroit servir, on ne peut, dis-je, trouver aucun effet, qu'on n'accorde aisément avec la Providence, dans les principes que j'ay établis. Au lieu que dans ceux de Monsieur nôtre Adversaire, il y a tant d'embaras & de difficultez, que plusieurs Philosophes ont absolument nié la Providence.

Quand j'ay dit, soit icy, soit dans mes discours, qu'il y a des parties inutiles ou nuisibles; Il faut entendre cela à l'égard des choses à qui l'on croit d'ordinaire qu'elles sont destinées, comme je m'en suis expliqué; & jamais à l'égard de l'Autheur de la nature, qui conduit tout tres sagement à la fin qu'il s'est proposée, & qui nous est inconnue.



*Quatorzième Reflexion.*

**M**onsieur nôtre Adversaire fit remarquer à ses Auditeurs, qu'il m'a traité avec beaucoup de retenue, & que c'est tout le moins qu'il a pu faire d'en user comme il a fait. Veritablement c'est une grande retenue d'insinuer dans l'esprit de tout le monde, que mes sentimens sont impies; que j'établis une doctrine abominable, dont les consequences sont terribles; que je ne connois point de Providence, & que je fais de l'Autheur de la nature un joueur de Dés, qui remue des corps sans sçavoir ce qui doit naistre de leurs mouvements: Qu'enfin je parle de l'ame d'une maniere à persuader que je la croy mortelle. Voila en effet une belle moderation, dont ie le remercieray toutes les fois que j'en trouveray l'occasion favorable. Cependant ie voudrois bien l'en voir sortir, pour aprendre comment il pousseroit plus loin ses aveugles emportemens. En verité il faut, ou qu'il s'oublie furieusement, ou qu'il soit fortement persuadé de mon honnesteté & de ma retenue; Car il ne doit pas douter que ie n'aye un esprit capable de me van-



ger si j'en avois l'inclination, & de l'ou-  
trager finement de la plus cruelle maniere  
du monde. Cependant ie me suis contenté  
de dire ce qui estoit absolument necessaire  
pour ma juste defense, & de montrer ou  
qu'il m'impute malicieusement des erreurs  
& des impietez, ou qu'il n'a pas compris  
le sens de mes discours. Ce n'est pas là me  
vanger ny le punir comme il merite, puis-  
que quand ie n'aurois rien dit, il auroit as-  
sez fait connoistre par ses Discours la foi-  
blesse de son esprit, à ceux qui sont capa-  
bles de discernement. Mes propositions,  
dit-il, ont scandalisé les foibles. Cepen-  
dant il n'y a personne qui s'en soit plus  
scandalisé que luy. Je ne suis point coupable  
de son aveuglement, ny de celui des  
autres, non plus que du scandale qui l'ac-  
compagne. On ne blâme point le Soleil  
quand il ébloüit les hiboux ; on accuse  
plûtost leurs yeux qui ne peuvent souffrir  
la lumiere.

*Quinzième Reflexion.*

**I**L dit en finissant, que si ie me contentois  
de prouver que la recherche des causes  
finales est inutile à un Anatomiste, je l'at-



tirerois peut-estre dans mon party; parce qu'il n'a point de honte de se dédire. Voila une belle disposition, on peut esperer qu'il changera; mais ie ne me soucie guere qu'il se mette de mon party; car ie n'en serois pas beaucoup plus fort. Ne sçait-il pas que ie ne pouvois point me renfermer dans les bornes qu'il souhaite; & que j'estois obligé de montrer que mes opinions n'estoient point contraires à la Religion, apres que l'année passée, dās le Jardin Royal, en presence de beaucoup de mōde, pour repousser une assez fine raillerie que ie faisois de ses manieres de raisonner; il m'eut dit que ie me fâchois quād on parloit de Dieu: ce qui fut l'origine de nôtre querelle, & qui m'obligea de faire mes Discours Anatomiques, de la maniere que ie les ay faits. Il les a entendus, mais par mal-heur il ne les a pas compris; & renversant entierement leur sens, il a semé par tout qu'ils estoient impies. Ie les expose à tout le monde pour en juger; & quand Monsieur nôtre Adversaire les aura bien compris, puis qu'il n'a point de honte de se dédire, nous verrons qu'il avouera la faute qu'il a faite de me calomnier si injustement. Cependant ie luy conseille de ne point tant fatiguer ses Au-



diteurs, des pretenduës loüanges qu'il dit à l'Autheur de la nature; de crainte qu'un malicieux ne luy dise qu'il est comme les Juifs,\* à qui Dieu reprocha que c'estoit un peuple qui l'honoroit des lèvres, & qui ne l'avoit point dans le cœur. Pour moy je juge tousjours favorablement des mœurs de tout le monde: Ainsi je veux croire que Monsieur nôtre Adversaire est fort devot & fort vertueux; mais j'auray bien de la peine à me persuader qu'il soit fort sçavant.

\* *Populus iste labijs me honorat, cor autem eorum longè est à me.*

*Seizième Reflexion.*

**A**vant que de finir ces Reflexions, il faut encor que je réponde à quelques objections, que des Docteurs, soit de Theologie, soit de Medecine m'ont faites, & sur qui j'ay appris que Monsieur nôtre Adversaire fait un grand fondement. On se plaint de ce que j'ay offensé tout le genre humain, dans mon premier Discours; en dépouillant l'homme du glorieux titre de Roy de tout l'Univers, & dont Dieu mesme l'a mis en possession. Dans le premier chapitre



chapitre de la Genese, que la terre vous soit soumise, \* dit-il, à nos premiers parens. Et soyez les maistres des poissons de la mer, des oiseaux du Ciel, & de tous les animaux qui marchent ou rampent sur la terre; en faut-il davantage pour estre bien fondé? & n'est-ce pas offencer Dieu & les hommes, que de contredire ce titre? Cependant je n'ay rien dit qui ne soit veritable, & qui ne saute aux yeux. Pour le moins à mon égard, je n'ay aucune part à l'Empire que l'homme pretend sur tout l'Univers. Les chiens me mordent, si je n'y prens garde; ie n'ose passer un bois quand ie sçay qu'il y a des loups, à peine me croy-je en seurété quand ie voy des Lions enchainez. Les bœufs mesme dans les ruës de Paris me donnent de la crainte, & pour les laisser passer ie me range fort promptement dans une boutique. En Hyver ie tremble, quand ie n'ay point de feu. En Esté ie brûle, si ie ne cherche l'ombre & le frais. En un mot ie trouve que le Ciel, les Elemens & les animaux, loin de m'obeïr me font la guerre. Je pense mesme qu'ils

*\* Subjicit v.28. terram & Domine animi piscibus maris, & volatilibus cæli & universis animalibus quæ moventur super terram.*



ne sont guere plus soumis à Messieurs nos Antagonistes, & ie voudrois par curiosité voir un de ces Docteurs avec ces pompeux ornemens au milieu de cinq ou six mâtins bien animez, à qui il oposeroit son superbe titre de Roy. Je prendrois plaisir à remarquer dans cette conjoncture le respect qu'ils auroient pour Sa Majesté.

Mais pourquoy tant se récrier contre cet endroit de mon Livre? suis-je le premier qui ay voulu rabaisser l'insupportable orgueil de l'homme. L'Auteur de ces belles Satyres qui font le divertissement des esprits les plus delicats, comment l'a-t-il traité. Voicy comme il en parle dans la huitième Satyre adressée à un Docteur de Sorbone.

*De tous les animaux qui s'élevent dās l'air,  
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans  
la mer,*

*De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,  
Le plus sot animal, à mon advis c'est l'hōme.*

*Quoy? dira-t-on d'abord, un ver une  
fourmi,*

*Vn insecte rampant qui ne vit qu'à demy,  
Vn Taureau qui rumine, une chèvre qui  
broute,*

*Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme,  
Ouy sans doute.*



Tout le reste de la Satyre est de la même force : Cependant on ne l'a point censurée ! on me repartira peut-estre que c'est un Poëte qui écrit dans un genre où il est permis d'outrer un peu les choses ; je l'avoüe , mais la licence Poëtique ne peut pourtant jamais aller jusqu'à choquer la Religion. Aussi ne la choque-t-il pas, non plus que Charon & Montagne, qui auparavant luy ont écrit de l'homme en Philosophes ; & pour justifier ces sçavans Personnages avec moy , ie vais montrer comment le passage de la Genese ne fait rien contre nous.

Il est vray que Dieu qui avoit produit nos premiers parens en estat de grace , leur avoit donné quantité d'avantages au dessus de leur nature , & les avoit exemptez des infirmittez qui l'accôpignent. Dans cet estat bien-heureux, ils ne devoient point ressentir de douleur, quoy qu'essentiellemēt ils y fussent sujets , ils furent faits maîtres des animaux , & les animaux par consequent leur furent soumis ; mais c'estoit une pure grace pour eux au dessus de leur nature , contre celle des animaux. Leur bon-heur fut de peu de durée , ils devinrent criminels par leur desobeïssance , & perdirent pour



cela tous les avantages que Dieu leur avoit faits. Ils retomberent dans les foiblesses de leur nature, qui furent les suites & les peines de leur peché. La terre ne produisit pour eux que des épines, & les animaux furent des esclaves revoltez, qui reprirent leur liberté. Les hommes donc en ce qui regarde les biens & les maux du corps, sont comme ils eussent esté dans un estat purement naturel, dans lequel tous les Philosophes ont crû estre. Dans l'estat pourtant où nous sommes d'une nature corrompue tous les maux qui sont des suites nécessaires des principes qui nous composent, servent de châtimens à la desobeissance de nostre premier Pere, qui nous a engagez dans son crime, & nous a rendus indignes des graces que Dieu nous eust faites, s'il n'eust point peché. La femme dans un état purement naturel doit enfanter avec douleur; elle en eust esté exemptée par grace, le peché l'a renduë indigne de cette grace, elle enfante donc avec douleur; & cette douleur qu'un Philosophe considere comme un effet purement naturel, est considerée par un Theologien, comme un châtiment de son crime. L'homme n'a de pouvoir sur les animaux, que ce-



luy que luy donne l'adresse ou la force : comme les animaux l'ont sur luy, & les uns sur les autres. Le Philosophe regarde cet état comme une chose conforme aux Loix de la nature : Le Theologien comme une chute d'un estat plus noble, où Dieu l'avoit mis par grace. Il n'y a ce me semble rien à redire à cette explication ; c'est au contraire une maniere tres facile pour lever toutes sortes de difficultez.

*Dix-septième Reflexion.*

**E**Ncor qu'il n'y ait rien dans mes Discours qui soit contraire à la Providence, & que tout ce que j'ay dit soit plutôt pour l'établir, que pour la détruire. La plupart de nos Docteurs ne laissent pas d'avancer qu'on ne peut l'accorder avec mes opinions. Cependant il n'y a personne qui lisant sans préoccupation ce que j'ay écrit, ne reconnoisse évidemment que j'admets la Providence, & qu'elle suit nécessairement de mon principe. Je pretends que l'Autheur de la nature a tout fait pour soy-mesme, qu'il regle toutes choses selon ses desseins, quoy que ces desseins nous soient inconnus ; que rien ne s'écarte de la fin



qu'il s'est proposée ; que les monstres que nous apellons des effets de la nature qui se trompe , arrivent aussi necessairement par son ordre que les choses les plus ordinaires , sans qu'il y ait ny erreur, ny hazard. Est-ce là donc détruire la Providence ? est-ce avancer quelque chose qui ne puisse s'accorder avec elle. Oüy, disent-ils ? on voit bien que vous l'admettez en apparence ; mais il n'est pas mal-aisé de reconnoître que vous la détruisez en effet, puisque vous ôtez les moyens d'arriver à sa connoissance. Rien n'a pû obliger les Philosophes d'avouer une Providence, que la connoissance de la fin pour qui chaque chose est destinée : Cependant vous ne voulez point qu'un Physicien la recherche ; & vous pretendez mesme qu'il est impossible de la connoître certainement. Monsieur nôtre Adversaire, a ce que m'a raconté un de mes amis , pretend me confondre avec cette objection , & par avance il pleure ma défaite, & est extrêmement fâché de ce que ie l'engage à me lancer ce trait funeste dont ie dois perir. Pour moy si ie n'aime mieux rire que pleurer, ie luy rendrois larmes pour larmes ; mais ie pense qu'il vaut mieux me moquer de la foiblesse



*Anatomiques de Monsieur Lamy. 175*  
de son esprit, & du peu de genie qu'il a pour les sciences. J'avoie que la recherche de la fin est inutile en Physique, & qu'on ne peut jamais estre assuré de l'avoir trouvée; mais cela n'empesche pas que ie ne sçache certainement qu'il y en a une: comme ie sçay certainement qu'il y a un nombre déterminé d'hommes sur la terre, quoy que je ne puisse dire quel il est; & ie connois certainement que chaque chose est destinée pour une fin, par l'idée que j'ay de Dieu, qui me le represente comme une cause intelligente, qui n'agit jamais sans dessein, & qui a un nombre infini de fins à se proposer. C'est ce qui me fait juger que mes soins seroient inutiles & temeraires, si j'entreprendois de les découvrir. Ainsi tout mon principe est fondé sur l'idée que j'ay de la Divinité.

*Dix-huitième Reflexion.*

**I**'Ay honte en verité de tant de redites, & ie supplie les Lecteurs éclairés de me les pardonner; c'est une faute où ie suis forcé de tomber, pour vaincre la stupidité de ceux contre qui ie parle. Ils ne peuvent comprendre les choses, quoy qu'on les propose



fort, clairement, ils rendent des propositions criminelles, en les détachant de celles qui les rectifient. Par exemple, ils m'accusent d'avoir dit qu'il y a dans l'homme des parties inutiles, & que cela choque la sagesse de l'Auteur, qui nous a formez. Un Docteur, se plaignit à moy de la hardiesse de cette proposition, qu'il jugeoit plus heretique que tous les Livres de Calvin; & pour m'en convaincre, il me dit en langage de son Pays, *Deus & natura nihil faciunt frustra*, qui veut dire en nostre langue, que Dieu & la nature ne font rien sans dessein. Je ne scay s'il pensoit que j'eusse oublié cet axiome, & que ie n'eusse pas pris soin de ne rien dire qui luy fust contraire. J'en demeure donc d'accord avec luy, mais pour cela ie ne changeray rien à ce que j'ay dit. S'il avoit bien examiné le sens de mon Discours, il auroit facilement reconnu que son objection est frivole; Car il suffit pour sauver la verité de l'axiome, que la chose inutile à l'homme ait une fin: Par exemple, une Statuë au milieu d'un parterre, est inutile pour faire éclore les fleurs qu'on y voit; celuy pourtant qui l'a élevée n'a pas travaillé en vain, parce qu'il s'est proposé un autre dessein. De mesme,



quoy que le Pericarde dont j'ay parlé, soit peut-estre inutile au cœur; quoy que la barbe soit incommode à l'homme; quoy que le filet soit nuisible aux enfans, ils ont pourtant des fins que nous ne connoissons pas. En un mot, rien au mode n'est inutile absolument, mais cela n'empesche pas qu'une chose ne soit inutile à une autre? Où est donc l'Herésie de la proposition que j'ay avancée, la voicy. C'est que l'homme n'est donc pas le mignon de la nature; Dieu n'a pas employé toute sa puissance à le faire, puis qu'il luy a donné des choses inutiles à son égard, & quelque-fois nuisibles: Mais si c'est là une Herésie, il faut pour m'en délivrer, me crever les yeux, afin que ie ne voye ny aveugles, ny borgnes, ny boiteux, ny bossus: Car si l'on me fait l'impertinente réponse qu'on fait d'ordinaire, ie m'en moqueray; c'est, disent-ils, le defect de la matiere: mais ie leur demande, Dieu n'en est-il pas le maistre? ne peut-il pas en diminuer l'excez, ou en suplérer le deffaut s'il le veut? Ils doivent ce me semble l'avoüer, & dire par consequent avec moy, que Dieu fait ses ouvrages pour soy comme il le souhaite; soit que leur structure leur soit avantageuse ou incommode, & confesser que les



monstres, ou les effets que nous nommons défectueux, sont aussi expressément produits par la volonté du souverain Estre, que ceux qui nous paroissent les plus accomplis; personne n'y doit trouver à redire à l'égard de Dieu, quoy qu'en comparaison des autres on puisse les nommer imparfaits: cecy est là mon advis fort manifeste. Cependant pour donner encore plus de jour à tout ce que j'ay dit, considerons un habile Horloger, absolument maistre de sa matiere, & qui ne travaille que pour son divertissement; il fait des montres de toutes façons; les unes qui marquent les heures tres justes, à la veüe & à l'oreille; d'autres à la veüe seulement, qui toutes n'ont rien d'inutile, & qui ne soit absolument nécessaire pour leur justesse. D'autres qui ont quelque chose d'inutile, & sans quoy la montre, seroit aussi bonne pour marquer les heures. D'autres enfin qui ont des parties ou des ressorts nuisibles, qui les empêchent de bien aller. Son valet sçachant qu'il les a faites à dessein de la sorte, doit-il y trouver à redire, & accuser son maistre d'aveuglement ou d'impuissance? non certainement, puis qu'il pouvoit les faire toutes fort accomplies; & qu'il sçavoit bien en



travaillant qu'il ne le faisoit pas ; & que pour un dessein particulier dont le valet ne doit pas s'informer, il a donné aux unes des parties qui ne leur servent de rien , & à d'autres de nuisibles. Dieu est infiniment plus que l'Horloger ; nous à son égard infiniment moins que le valet ; & les ouvrages de Dieu infiniment plus dépendants de luy, que les montres de l'Horloger. Nous ne devons dont jamais trouver à redire aux ouvrages de Dieu , ny nous informer des desseins qu'il a , en donnant à quelques-uns des parties inutiles ou incommodes, & déniaut aux autres des avantages qu'il auroit pû leur procurer. La difference qu'il y a dans la comparaison que j'ay faite , est que le valet pourroit soubçonner, sans estre fort coupable , que les desseins de son maître sont badins ou bizarres ; & que nous sommes convaincus que les desseins de Dieu sont toujours tres nobles , & tres sagement pris.

Je veux finir ces Reflexions , par un Advertissement à Monsieur nôtre Adversaire, & à tous ceux qui voudroient prendre son party. S'ils ont dessein d'écrire contre ce que j'ay dit , qu'ils prennent garde à trois choses. La premiere, de ne se servir point



180 *Reflex. sur les Discours de M. Lamy.*

d'autoritez ; si elles ne sont de foy ; parce qu'en fait de raisonnement, je ne veux point m'asservir aux hommes, quelque reputation qu'ils ayent ; je reserve ma soumission pour Dieu seul. La seconde, de ne m'attribuer point les conclusions que je tire de leur principe, & de considerer que je m'en fers comme de fausses consequences, qui montrent que le principe n'est pas veritable. La troisieme enfin, est de conduire si bien leur raisonnement qu'ils puissent faire voir, ou que les conclusions que je tire de leur principe en sont mal deduites ; ou qu'ils en peuvent tirer du mien qui sont erronees. S'ils s'ecartent de ce chemin, les gens de bon sens verront leur erreur, sans que je la montre ; & ils n'ont que faire d'esperer que je me donne la peine d'eclaircir leurs difficultez, si elles naissent de la foiblesse de leur esprit, plustost que de l'obscurite de la chose.

F I N.



17.  
rées  
oint  
tion  
son  
tri-  
de  
en  
qui  
ita-  
e si  
fai-  
rite  
; ou  
font  
les  
sans  
faire  
d'é-  
nt de  
e de



